John Carter Brown
Library
Brown University

JOHN CARTER BROWN

LIBRARY

Purchased from the

Trust Fund of

Lathrop Colgate Harper

LITT. D.

LE
POT AUX ROSES,

OU

CORRESPONDANCE

SECRETE

ET

FAMILIERE

DE

L'HONORABLE THOMAS BOOT, CORDONNIER ROYAL, AVEC SA MAJESTÉ GEORGE III, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, ET SES MINISTRES, LES LORDS STORMONT, SANDWICH, GERMAINE ET NORTH;

SUR LES AFFAIRES PRESENTES DE L'EUROPE.

LONDRES. 1782.

3 1924 106
10235

S. Oec

LE
POT AUX ROSES,
OU
ORRESPONDANCE SECRETE
ET
FAMILIERE, &c.

PREMIERE LETTRE
DE THOMAS BOOT AU ROI.

SIRE,

EST en qualité de Cordonnier de votre gracieuſe Majeſté j'uſe de la faculté de vous faire de très humbles, très nues, & très libres remontrances. Ne vous fachez pas, , ſi j'oſe vous dire la pure pure vérité: Elle ne peut vous ſuſpecte, de ma part; elle coule de ma plume auſſi tranſ- ente qu'un criſtal, auſſi claire qu'eau de roche. Ecoutez Sire, & Dieu veuille qu'elle vous convertiſſe!

Vous êtes né ſous une bonne étoile, ſous une conſtel- on bienfaiſante, & vous en avez reçu les im- ſions à quelques égards. Fait pour être l'objet de our & de l'eſtime des trois Royaumes par la bonté, pureté, la ſainteté de vos mœurs, jamais Roi n'eut plus chéri, ni plus digne de l'être, ſi votre aveugle- nt, votre ignorance, plus encore votre confiance ce placée dans des Miniſtres dévoués à la haine publique l'infamie, n'éclipſoient à tous les yeux, n'effacoient de s les cœurs votre *bonne-hommie* & vos autres vertus. Quel heur, Sire, qu'ayant l'ame bonne comme vous l'avez,

vous n'ayez avec cela l'eſprit de Charlotte! mais ign
aveugle, têtu, comme vous êtes, vous êtes chaque jo
néceſſité à des bévues, à des écarts qui font votre p
& celle de l'Empire.

Vous êtes né ſujet & citoyen, comme moi, Sire. Le d
d'hérédité vous a appellé au trône, & c'eſt la nation q
de ſon bon plaiſir, l'a établi & conſacré. C'eſt le choix l
du peuple Anglois qui a mis le ſceptre de la Grande-
tagne entre les mains de vos peres, & c'eſt lui qui vou
conſerve *gracieuſement*. Sachez donc que, comme la prem
ſource de votre autorité vient de *nous*, vous ne deve
faire uſage que pour *nous*. Rappellez-vous nos dro
vos devoirs, vos ſermens, ne ſoyez point parjure.

Quand nous diſons que vous êtes notre *Souverain Lor
Roi*, nous ne prétendons pas dire que vous ſoyez n
maître, autrement dit que nous ſoyons vos Eſclaves; n
ſavons trop bien qu'en *nous* & non en *vous*, réſide la Ma
& ſuprême puiſſance, & que quand nous fléchiſſons le ge
devant l'idole du trône, c'eſt moins pour l'honorer,
pour nous honorer nous-mêmes.

Voilà des vérités, Sire, qu'on devroit ſans ceſſe f
ſonner à vos oreilles, la nuit, le jour, le ſoir, le m
& à toute heure. On devroit ſur-tout ne pas vous la
ignorer que nos peres ayant, pendant des ſiecles, c
battu pour le choix de leurs tyrans; ayant, pendant
ſiécles, verſé des torrens de ſang; ont acquis à leurs enfa
en ſe les choiſiſſant, la faculté de les abbattre, de
punir, ou de les chaſſer.

Je vous dis la vérité telle qu'elle eſt, Sire: Encore
coup, ne vous fâchez pas. Ma façon de penſer vous
connue: je ſuis bon homme, comme vous ſavez; je pe
bonnement, j'agis bonnement, j'écris de même. Je ſu
Sire, amoureux fou de votre perſonne. J'ai pour v
Majeſté la paſſion la plus forte. Votre honneur, votre glo
vos intérêts véritables, & ceux de votre Royale & Ele
rale Famille, ſont l'unique objet de ma penſée; vous v
regner en grand Roi; vous comporter en digne Monar
de la très grande Grande Bretagne, eſt le but de tous
deſirs; vous voir riche, puiſſant, heureux, formida
à l'univers, eſt ma ſeule ambition.

C'eſt d'après ce principe & l'affection tendre que je v
porte, que je vous parle, Sire. Encore une fois, ne v
choquez donc pas ſi je vous fais, en ami, ces pet

ntrances. Elles ſont pour votre bien ; Elles partent
ond du cœur ; ſouffrez que je pourſuive.
ai donc dit, ou voulu dire, Sire, que vous n'êtes
non *maître*, mais que nous ſommes le votre, & que
ne vous avons mis ſur le trône que pour procurer
en public. De nous, & de notre *garcieux* plaiſir, vous
z votre dignité & la Couronne, Vous êtes *King* Anglois,
n *King* Eſpagnol, ou *King* François. Il s'en faut bien
vous puiſſiez vous meſurer à leur aune ! A vous défendu
lire comme diſent d'autres de vos confreres " que
us ne tenez votre Couronne que de Dieu & de votre
ée. ". L'épée eſt bien le fondement de l'autorité des
otes Aſiatiques & Européens, mais non des Rois de
rande-Bretagne, qui, par nos conſtitutions, ſont
urs réputés *élus*. Nous ne préſentons point, nous
ois, comme le reſte des autres individus de l'eſpéce
aine, un encens impur aux idoles du deſpotiſme. Nous
nes né peuple *libre*, un peuple de *Souverains*, un peuple
millions de fois plus jaloux de ſa *liberté* & de ſes
que des Rois qui ont l'*honneur* de le commander.
mprenez, Sire, que nous ne ſommes ni Turcs, ni Chi-
ni Ruſſes. A vous vraiment défendu de prendre la
e de Naboth, d'envoyer le cordon, ou de faire paſſer
es oubliettes, comme font, tous les jours, les deſ-
de l'univers.
us ne ſommes point de ce nombreux troupeau de
à qui leurs maîtres mettent un mors à la bouche,
elle ſur le dos, montent deſſus, & les font marcher,
er, galopper à leur volonté, *Et par terre & par mer*,
r *monts & par vaux*.
ſt-à-dire, ſi vous l'entendez mieux, Sire, que nous
regardons point comme tenant de la race de ces Rois qui
ent que le reſte des hommes eſt à leur égard ce que les
aux, les ânes & autres bêtes de charge ſont à l'égard
ommes, c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas
tant qu'ils rendent de ſervice, & qu'ils donnent des
odités.
and le Peuple Anglois, Sire, met ſa couronne ſur la
d'un Roi, c'eſt à la façon d'un maître de bergerie qui
houlette entre les mains d'un berger pour paître ſon
eau. Lorſque celui-ci s'endort au pied d'un hêtre,
n ormeau, & que le loup rapace enleve un tender
on, ou un foible agneau, alors au maître de la bergerie

permis de chaſſer à coups de trique le pâtre indolent,
lâche, qui néglige le ſoin du troupeau qui lui eſt conf
& ne s'occupe point de ſa garde.

Vous devez ſavoir, Sire, que nous ne ſommes point v
ſujets, mais que vous êtes le *notre;* que nous ne ſomm
point faits pour *vous*, mais vous bien pour *nous;* q
vous vous devez tout entier à nous; que vous devez ê
chargé de tous nos beſoins; Enfin que vous êtes l'homme
peuple. L'autorité que vous avez n'eſt point la *votr*
mais bien la *notre*: plutôt votre autorité eſt celle de n
loix: il faut que vous leur obéiſſiez auſſi bien que le dern
goujat des trois Royaumes. A proprement parler, nous
vous conſtituons notre Roi, que pour les défendre &
faire regner. Diſons mieux: votre unique ſoin doit ê
de veiller & de travailler pour les maintenir. Si vous vo
connoiſſiez, Sire; ſi vous ſaviez ce que vous êtes dans
fait & dans le droit; vous conviendriez quo vous dev
être l'homme le moins libre, & le moins tranquille de v
prétendus Royaumes. Diſons plus: vous conviendriez q
vous êtes un *Eſclave* fait pour ſacrifier ſans ceſſe ſon rep
& ſa liberté pour la liberté & félicité publique.

Voilà, Sire, ce que Bute eut dû vous inculquer de bon
heure; ce qu'il eut dû même fourrer dans votre tête à gran
coups de marteau. Nous ſavons bien que ce miſérable Bu
vous a gâté l'eſprit, empoiſonné le cœur, vous a prépa
d'avance à ce funeſte gouvernement qui ternira à jama
votre mémoire. Il eut mieux fait, Dieu me pardonne,
nous lui en aurions de l'obligation, de vous avoir plut
donné l'éducation d'un enfant de meûnier, ou de vo
avoir appris à faire une bonne paire de ſouliers, comm
je fais, que de vous avoir ſoufflé aux oreilles les *rêverie*
les *ſoirées* & les *matinées* du deſpote de la Pruſſe, qui ne vo
conviennent nuellement, à vous, Sire, lorſque vous hum
l'air pur que nous humons ſur cette terre de liberté. Q
dans vos bicoques & cahutes de Hanovre, vous uſiez
puiſſance en Sultan de Conſtantinople, ou de Maroc, à vo
permis tout-là-bas. Mais ici, nos Sultans ſont nos *Eſclave*
nos ſommes leurs *maitres*. S'ils ne font pas leur devoi
s'ils nous déplaiſent; nous leur envoyons le fatal *cord*
L'affaire faite, ou n'en parle pas plus, qu'on ne parle d
vieilles claques, vieilles ſavates qui ſe trouvent dans
boutique. Si nous célébrons par après l'anniverſaire de le
funeſte trépas, ce n'eſt que pour rappeller à leurs ſucceſſeu

utant leur en pend à l'oreille, s'ils marchent sur les
es de leurs prédéceſſeurs.
otre Majeſté, Sire, regardera peut-être comme dur
uſtère ce que j'ai l'honneur de lui dire, mais c'eſt
tant la vérité.
epuis deux ſiécles nous avons eu ſix révolutions. Prenez
garde, Sire, qu'en ne vous conduiſant que d'après les
eils perfides de ce méchant, & bête brute Bute, & de
amnable ſéquelle, la ſeptieme n'arrive en vous : de
vraiment, moi perſonnellement, je ſerois très fâché,
e perdrois votre Royale pratique ; & le cas venant que
s fuſſiez renvoyé en Hanovre, Dieu me damne ! ſi j'y
ois vous prendre meſure de ſouliers à vous, ni à
onne de *votre* famille. Je crois, par ma foi, que ſi
e femme Charlotte portoit culotte, & vous, Sire,
lons, c'eſt-à-dire, ſi vous m'entendez, ſi vous étiez
e Reine, & elle notre Roi, les choſes n'iroient pas ſi
ment, ni ſi pitoyablement en Angleterre.
ui, Sire, à Strelitz, Charlotte, faut croire, n'a pas eu
Bute pour gouvernantes, car elle a plus de ſens commun
votre Majeſté ; & je parie bien que ſi les payſans,
oyards, porteurs d'eau, Galfatres Mecklenbourgeois,
oient lui faire des remontrances pareilles à celles que
s font chaque jour les Graces, les Seigneuries & les
orables des trois Royaumes, ſans compter les Gazettes,
enſe vraiment qu'elle leur feroit plus de raiſons, qu'elle
it moins têtue, moins opiniâtre que vous, Sire. Votre
eſté, ſi elle me permet de le dire, a vraiment la tête
mulet. Les Bute, les North & toute l'infernale
nlange vous donnent une pâture ſi friande, que duſſiez-
s, je crois, perdre tout ce que vous avez vaillant au
nde, qui n'eſt pas grand choſe, & duſſiez-vous enſuite,
me les Stuart, aller demander l'aumône au Roi François
u Pape, vous aimeriez mieux le ſacrifier, que de livrer
e la maudite engeance, maudite canaille qui vous en-
e, à la vindicte publique.
eprocher à Bute de ne vous avoir donné aucune connoiſ-
ce ni de l'Etat, ni du peuple, ni de vous même, eſt le
ndre des crimes à lui imputer. Mais vous avoir fait un
ême de chercher à changer la conſtitution, à anéantir
droit & l'état de la nation, & toujours vous boucher
eille au cri & à la réclamation de vos maîtres, voilà qui
cent fois plus criminel.

Permettez, Sire, qu'avec tout le reſpect & la vénération que je vous dois, toute la candeur & franchiſe dont je ſuis capable, je vous rappelle votre origine, puiſque perſonne ne ſe met en peine de vous le rappeller, peut-être cela vous fera-t-il rentrer un inſtant en vous-même. Vous êtes, vous le ſavez bien, un de ces petits Principaux de Germanie que la miſere oblige de ſe louer, ou de ſe vendre aux riches Puiſſances; du nom & de la race de cet Antoine Brunswick que la Czarine a envoyé planter des choux en Sybérie avec toute ſa famille; un homme dont nous avons fait la fortune aux pères, & beaucoup d'honneur en les payant pour porter la couronne de la Majeſtueuſe Grande-Bretagne. Voilà ce que vous êtes, Sire: y a-t-il donc là de quoi s'enfler ſi fort, & de faire comme font ces nouveaux parvenus qui affectent des airs de Seigneur, parce qu'ils ont ramaſſé des écus au ſervice de leurs Maîtres, ſouvent en les pillant, volant, & les réduiſant à la fin eux-mêmes à la beſace?

La plus grande ſottiſe que la nation Angloiſe ait jamais faite, eſt de s'être choiſi un Roi dans une Cour médiocre, dans une maiſon telle que la votre, Sire, laquelle, quelqu'un a dit être ſi *roturière que le trône même de la grande & majeſtueuſe* Grande-Bretagne *n'a pû l'anoblir*. Nous euſſions mieux fait de reprendre à nos gages les enfans de Jacques II, ce Chevalier de la Vierge, même ce bêta de Prétendant: il eut été à la meſſe dans ſa chapelle; il eut bû ſa bouteille à ſon aiſe, & ne lui fut peut-être pas tombé en tête de troubler l'Etat par des projets d'ambition; mais il eſt mort ſans lignée, n'en parlons plus. Pourtant, ſi ſon frère au bonnet rouge étoit plus capable de progéniture, & vouloit échanger une calotte pour une couronne; ferions nous donc tant mal de le prendre chez nous? Je vous le demande, Sire?

On ne doit pas vous cacher qu'on apperçoit clairement dans les Hanover & dans vous ſur-tout, Sire, une tendance ſenſible à une autorité illimitée & deſpotique. Vos pères ont commencé à ourdir la toile; & vous la pourſuivez. George I, ſi je ne me trompe, jetta un coup d'œil ſur l'Angleterre, & entrevit de loin les fers du deſpotiſme; George II, fit un pas de plus, il chercha à les faire porter à la Nation. Vous Sire, vous George III, vous cherchez, à ce que je vois, à ſi bien l'enchaîner, que de ſa vie elle ne ſe puiſſe dépêtrer. Serez-vous aſſez fin pour réuſſir? C'eſt ce que je ne ſais

. Mais, Sire, n'oubliez de vos jours que Charles I,
it sur un échafaud.
Encore un coup, Sire, ne vous fâchez pas : je parle,
ime St. Paul, la bouche ouverte. L'amour ardent que
ous porte, m'engage à vous ouvrir mon cœur & à ne
n vous cacher. Vous ne trouverez pas mauvais, je penſe,
je continue à vous parler avec la même franchiſe.
On vous diſſimule la nature de l'autorité Monarchique
gloiſe : on étouffe la voix reſpectable de la nation déja
uis trop long-tems vouée à un honteux & dangereux
ris, & on vous préſente ſous les couleurs les plus traî-
ſes les attraits ſéducteurs du deſpotiſme : on vous fait
lion; on vous ſéduit; on vous tend des piéges par les
x points de vue qu'on vous préſente; on vous entraîne
nciblement avec la nation dans un labyrinthe inextri-
e, peut-être dans un abyme profond; Eh! Sire, vous
vous en appercevez pas!
bon Sire! ô pauvre George! Quelles vipères tu réchauf-
en ton ſein! Quels monſtres, quels Miniſtres ſiégent
s ton conſeil! ils t'aviliſſent, te deshonorent & desho-
ent la nation : ils écraſent le peuple, le pillent, le
nt, lui préparent des chaînes & des impôts : t'expoſent
& les tiens à tous les dangers imaginables, en te trom-
t ſur tes devoirs, ſur tes droits & ſur ceux de la nation.
il poſſible que tu ne puiſſes t'arracher à la ſéduction, &
tu boives à grands traits le poiſon funeſte?
y a, à préſent, trente-ſix heures & un quart, mon-
en main, qu'un Shérif d'un gros bourg vous a préſenté,
, au Palais de Charlotte, Bute, Stormont & Compa-
préſens, une adreſſe comme on vous en préſente tant.
z-vous pris la peine de la lire? Crainte que vous n'y
z pas jetté les yeux, je vais vous en citer quelques traits
volée. Prêtez attention, Sire, peut-être vous compren-
!...
Sous le regne des quatre Princes de la funeſte maiſon
rt, il a été fait par ces Monarques, foibles comme
, ambitieux comme vous, de tentatives fréquentes
renverſer nos loix, abolir les Parlemens, & s'attri-
par la force une autorité ſans frein, un pouvoir ſans
es.
Leurs ſucceſſeurs inſtruits par les revers répétés, &
erte finale de cette famille, paroiſſent avoir adopté, à
que de la révolution, un ſyſtême d'attaque plus doux,

mais non moins dangereux. Depuis ce tems, aux uſurpations violentes, aux hoſtilités contre le Parlement, la politique dominante a été de ſubſtituer les arts de la ſéduction, & en introduiſant dans les aſſemblées nationales une dépendance corrompue, d'émanciper virtuellement la couronne & de la ſouſtraire à toute eſpéce de reſtrainte.

" Depuis que nous avons appellé les Hanover au trône, à très peu d'exceptions & de très courts intervales près, la corruption a été ouvertement le principe de notre gouvernement. Il y a long-tems que la partie ſage & vertueuſe de la nation a entrevû la tendance de ce funeſte ſyſtême, & qu'elle en gémit. Mais auſſi long-tems que la reſtauration de la lignée Stuart a été un événement à peu près probable, le retour du deſpotisme démaſqué étoit un danger imminent contre le quel l'imprudence n'enviſagea de reméde que dans le parti qu'elle prit de fomenter l'influence de la Cour.

" Dans les derniers tems, dans ces jours de ſuccès où la vanité & la proſpérité nationales étoient portées à leur comble, arrêter le torrent de la corruption eut été une tentative vaine & infructueuſe. Mais aujourd'hui que, par la ſottiſe & l'infatuation inexpreſſibles de vos conſeils, ce preſtige ceſſe ; aujourd'hui que nos provinces de l'Amérique ſont, ſans eſpérance de retour, démembrées de l'Empire ; aujourd'hui que nos propriétés, notre liberté plus chère que la vie, ſont expoſées à toutes ſortes de dangers ; que nos anciens ennemis, nos irréconciliables rivaux, aidés par l'allié qui étoit jadis notre ami, encouragés par preſque toutes les Puiſſances de l'Europe, inſultent hautement & bravent orgueilleuſement ce malheureux pays ; où courbés ſous le faix énorme des dettes publiques, la ſubſtance nationale s'évapore rapidement & à vûe d'œil ; aujurd'hui que notre population diminue ; que notre agriculture, notre induſtrie, notre commerce, notre navigation, ces quatre alimens ſi néceſſaires à notre proſpérité & même à notre exiſtence, ſont réduits à rien & preſque étouffés ; que nous voyons le déſordre, la confuſion, la corruption, la miſere, la déſolation, en un mot toutes les calamités prêtes à fondre ſur nous & conſommer notre ruine ; aujourd'hui où nous appercevons clairement les chaînes du deſpotiſme le plus accablant ſe préparer de tous côtés, & s'avancer à grands pas... Il eſt évident, Sire, que le ſyſtême de corruption eſt parvenu à ſon dernier dégré de maturité, & que la criſe de notre conſtitution viciée, ou bien une diſſolution

itique ſera l'effet inévitable de notre négligence & le
ultat aſſuré du ſyſtême odieux que vous ont perfidement,
ítreuſement, *Jéſuitiquement* ſuggéré les ames damnées
votre Conſeil. "

Quel tableau, Sire que celui de notre ſituation actuelle!
el eſt le vrai Anglois qui peut l'examiner ſans frémir?
Conſidérez avec moi la Grande-Bretagne dans ſon vrai
nt de vüe. Ce n'eſt plus cette fière & noble Puiſſance,
, n'a guère la première ſur toutes les mers, ſe croyoit en
t de balancer ſeule par ſes forces navales toute la marine
l'univers; d'être le levier du monde; de préparer les
olutions; de promener ſur ſes flottes le deſtin des nations.
is une Puiſſance qui dans ce moment ſe trouve préciſé-
nt marquée pour la chaſſe, détournée par le limier du
upeau qui l'abandonne, comme vons l'a dit confidem-
nt, n'a guère long-tems, votre ami Lord Shelburne;
Puiſſance, qui, à cette heure, *danſe la danſe de mort*;
Puiſſance dont l'Empire eſt reſſerré, la ſuprématie
pſée; dont les flottes ne ſont plus dominatrices des mers;
t les armes ne ſont pas invincibles ſur terre; une Puiſ-
ce écraſée ſous le fardeau d'une dette immenſe; envi-
née, preſſée de légions d'ennemis; ſans un ſeul ami, un
allié; une Puiſſance dont l'honneur des conſeils eſt
ri, ainſi que celui de ſes armes; une Puiſſance enfin à
ſtruction de la quelle, vos Miniſtres, Sire, ont appellé
provoqué l'anathême & la vengeance de toutes les na-
s.

l y a long-tems qu'on les accuſe d'être mal intentionnés
r la patrie; de ſe réjoüir dans le fond du cœur des dé-
res publics; de ne chercher qu'à entraîner la ruine de
Grande-Bretagne; d'être non ſeulement des organes in-
es d'un Roi qu'ils ſubjuguent, mais des traîtres qui ven-
t ce même prince, après l'avoir aveuglé, & ne profitent
a confiance & de ſa foibleſſe, que pour s'enrichir, en le
cipitant lui & ſes peuples dans des dangers que l'infamie
eut que rendre encore plus douloureux.

y a long-tems auſſi, Sire, qu'on dit que le Parlement &
s, avez de beaucoup outrepaſſé votre pouvoir depuis la
heureuſe conteſtation de l'Amérique, que le Parlement
tout compoſé des répréſentans du peuple Anglois jouoit
arce odieuſe des valets maîtres, & ſacrifioit l'intérêt de
ommétans à votre ambition, Sire, & à celle de vos
iſtres; que dans le cas d'un pareil abus, le peuple avoit

droit de retirer un pouvoir auſſi mal adminiſtré, parce qu'à lui ſeul appartient la déciſion d'une guerre comme celle de l'Amérique, & de tout autre événement qui intéreſſe l'Empire, en ſa qualité de légiſlateur ſupréme & de premier fondateur de la conſtitution Angloiſe. Mais il faut, Sire, que la ſotiſe & l'aveuglement de la nation ſoient à leur comble, pour, dans la plus extrême détreſſe, donner tête baiſſée dans les piéges que lui tend l'avidité, l'orgueil, l'impéritie de ſes adminiſtrateurs.

Quelle farce ſe joüe à cette heure à nos dépens dans le monde! Quels Acteurs! & votre Majeſté y fait le premier rôle, Sire!

Deshonorés par une guerre inteſtine; humiliés par des défaites honteuſes; mépriſés par nos ennemis; délaiſſés par nos alliés; honnis par toute l'Europe à qui nous ſervons de Spectacle; affoiblis, ruinés, accablés ſous le poids des dettes publiques, nous n'entrevoyons de reſſource que dans une révolution qui écraſera à jamais la nation, la diſcréditera pour toujours aux yeux de l'univers, & accélerera peut-être la diſſolution entière de l'Empire.

On diroit, Sire, qu'il entre dans les plans de vos perfides & inconſidérés Miniſtres de ternir votre gloire & celle de la nation, en lui attirant ſur les bras une guerre preſque univerſelle; en lui feſant perdre des batailles, prendre ſes flottes; & l'entraînant invinciblement dans la cruelle néceſſité de faire à jamais une paix honteuſe. Le cri eſt univerſel contre eux: qu'on les livre aux loix: qu'on féviſſe contr'eux en toute rigueur: que leur tête ſoit le prix de leur perfidie, de leur trahiſon, de leurs concuſſions.

Depuis plus de quatre ans, ils bercent traîtreuſement la nation du plus chimérique & plus abſurde eſpoir ſur la réduction de l'Amérique, & en fomentant la révolte & le trouble, la jettent dans un labyrinthe, une détreſſe, une miſère inexprimables. Téméraires & criminels qu'ils ſont, au moment où la raiſon, la prudence, la force des événemens, & par deſſus tout, le ſoin de notre propre ſureté, de notre exiſtence même, nous obligent, ſous peine d'en être victimes, à garder la modération la plus ſtricte, ils vont nous montrer ouvertement ſous un autre aſpect; ils vont rompre perfidement en viſiére avec nos plus chers & plus anciens alliés. Quelle témérité criminelle! quelle imprudence puniſſable!

Que vous, Sire, ou plutôt vos perfides Miniſtres prennt ſur eux de redreſſer à coups de canon les prétendus iefs de la Grande-Bretagne; que par l'abus le plus inconvable de la ſaine raiſon, ou plutôt par un eſprit de colère de vindicte perſonelle, ils s'efforcent à rendre toutes les iſſances ennemies de l'Angleterre; une pareille conduite it être enviſagée comme un des plus grands abus du pouir, comme la ſubverſion totale des loix conſtitutives, l'uſurpation la plus dangereuſe pour la liberté & proiété Britanniques.

O de grace, réfléchiſſez ſérieuſement une fois, Sire, ſur conduite de ces lâches complaiſans, mercenaires valets, is eſcaves, fabricateurs de tous les maux que nous ſouffons, devenus, au vû & ſû de la nation indignée, les aux de la patrie, les deſtructeurs de leurs concitoyens, coopérateurs perfides de l'affreux deſpotiſme ſous le quel cherchent baſſement à nous courber, contraints de dévor en ſecret tout ce que l'opinion publique a d'amer, tout que le jugement national & étranger a de flétriſſant; vous raviſſent l'amour du peuple, vous expoſent à tous dangers; j'ajoûte: vous aviliſſent, vous deshonorent x yeux de toutes les nations!

Je vous l'ai dit, Sire, je vous le repete: vous feriez gne de l'amour & de l'eſtime des trois Royaumes, ſi vous étiez, ni ſi aveugle, ni ſi têtu, & ſi, au lieu de laiſſer le non de l'Etat entre les mains de gens traîtres, ignares, bitieux & avides, vous le confiez à des perſonnes qui éritent à juſte titre l'hommage de la plus ſaine partie de nation, par leur intégrité, leur déſintéreſſement, leurs mières. Ce n'eſt par des North & des Butes, mais des chmond, des Rockingham qu'il vous faut, Sire.

Toutes les mains, tous les pieds, tous les bras, tout corps des Bretons, de leur cœur, & leur ame & leur urſe, tout eſt au ſervice de leur *King*, lorſqu'il a le bon s, la ſageſſe, le patriotiſme qu'on requiert en lui, & 'il convient qu'il ait pour conſerver la dignité & la ſuprêatie de l'Empire. Mais, lorſque toutes ſes vues, & tous s plans, comme les votres, Sire, ou plutôt ceux de la rruption de vos Miniſtres, ne tendent qu'à l'uſurpation, ſubverſion des conſtitutions, des droits de tous les ores, des droits eſſentiels de la nation, de ſes vœux, de s loix fondamentales: alors le cri d'autant de millions de

voix qu'il y a d'ames dans la Grande-Bretagne ſe fait entendre : cri puiſſant ! c'eſt la voix du tonnerre. Le *King* a beau chercher à l'étouffer, il faut qu'il ait l'oreille bien dure s'il n'en eſt pas frappé !

Je finis, Sire, cette lettre déja trop longue pour que vous ayez aſſez de patience & de courage pour la lire tout au long, d'une fois, en vous aſſurant de rechef que j'ai pour votre perſonne l'affection la plus tendre, que je brûle de zéle pour votre ſervice, & que je prens le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Tous les jours, je fais des vœux au ciel pour qu'il touche, qu'il remüe votre cœur, qu'il éclaire, qu'il illumine votre eſprit, ſur-tout pour qu'il vous inſpire la ſalutaire penſée de chaſſer loin de vos yeux tous ces traîtres de Miniſtres, corrompus, gâtés, & qui ne valent ſeulement pas la peine que le Diable les emporte.

Que Dieu, que la nation leur pardonne : mais il eſt tems & très tems, Sire, de les ôter de place, ſi vous voulez élever un autel à votre gloire, ſatisfaire, tranquiliſer les eſprits, calmer l'effervescence du peuple, regagner enfin dans les cœurs la confiance qu'il eſt naturel de placer en vous, en vous conſidérant comme le gardien né de la liberté & felicité publiques !

Craignez les regrets, craignez les remors, Sire : redoutez ſur-tout la malédiction de la nation : qu'elle ne vous accompagne pas dans la tombe !

De votre gracieuſe Majeſté,

Sire,

Le très humble Serviteur
THOMAS BOOT Cordonnier-Royal.

P. S. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre Majeſté faſſe ſon profit de ce que j'ai pris l'ingénüe & franche liberté de lui dire. Si je n'ai pas tout-à-fait le malheur de lui plaire, & ſi elle veut gracieuſement entretenir une correſpondance familière avec moi, j'aurai l'honneur de lui faire part de tems en tems de mes petites lumières & de mes foibles conſeils. En récompenſe, je ne demande autre choſe, ſi non que, ma femme ſe trouvant groſſe de ſon premier enfant &

e à toute heure, il plaise à votre Majesté, Sire, lorsqu'il
-venu au monde, de le tenir au batême avec votre digne
me, l'aimable Charlotte. Cette faveur ajoûtée à celle
vous m'avez faite d'être votre Cordonnier Royal, ne
rra que me porter ensuite, en qualité de votre compère,
ouser vos intérêts aussi chaudement que le plus chaud
nt de votre Ministère. Vous me devez cela, Sire. Il y a
ans que je vous fais crédit, & dix que je travaille pour
s. Cette grace me sera cent fois plus précieuse que si
e Majesté me faisoit Duc & Marquis, & Lord Chan-
er, & Lord Tréforier & Lord de l'Amirauté.

Adieu, Sire, DIEU SAUVE LE ROI &
sa fabrique!

SECONDE LETTRE
DU ROI A THOMAS BOOT.

MI BOOT, tu me dis dans ta lettre des choses cho-
ntes, austères, séches, dures à l'oreille; des choses ca-
les, si j'avois de la bile, de me donner la jauniſſe, de
mettre en furieuse colère contre toi, si je ne connoissois
nd ton ingénuité, ta franchise, & ne savois vraiment
tu parles de l'abondance du cœur. Non obstant, je ne
fâcherai pas, puisque tu m'en pries: mais, une autre
pourtant, ne sois ni si transparent, ni si clair: on ne
pas des sotises si ouvertement aux gens.
Après tout, que je sois né sous une bonne ou mauvaise
le, qu'est-ce que cela te fait? Que je sois têtu, opiniâtre,
ne regarde personne, chacun a sa tête dans le monde:
e je n'aye pas autant de génie que toi, ça peut être:
à ma *bonne hommie* il manque, comme tu dis, l'esprit
Charlotte, à la bonne heure: elle l'a excellent à la
ité, & tel que je le souhaiterois à tout Anglois & An-
ise de l'Angleterre.
Que je sois soumis aux loix comme toi, sujet aux loix
me toi, c'est ce qu'un tas d'impertinens barachent tous
jours dans des comités & sur les traiteaux Parlemen-

taires, & viennent enſuite me baracher en face : mais jamais aucun de ces baracheurs ne me l'a ſi impertinemment baraché comme tu me le baraches. Jamais perſonne n'a eu l'effrontrie de dire, comme tu dis, que le *Souverain Lord George* III. ait des maîtres, qu'il ſoit leur valet, tu dis plus : leur eſclave. Je ſais comme toi que, du bon plaiſir du peuple Anglois, mon grand grand père a été appelle au trône : mais en vertu de cet appel, j'ai droit par ma naiſſance à la Couronne, & on ne peut me l'ôter. Tu dis que les Anglois ont la faculté de punir, d'abattre, ou de chaſſer le *Souverain Lord le Roi*, c'étoit bon autre fois, & du tems des imbéciles Stuart : mais aujourd'hui c'eſt autre choſe. Tu dis que je ſuis *King* Anglois, je le ſais bien, puiſque c'eſt mon pays : va, ſi j'étois *King* de tout autre endroit, je t'aſſure que je donnerois de bons coups d'eſcourgées à ces faquins de l'Oppoſition qui ne criaillent ſi fort, ſans ceſſe, contre moi & mon adminiſtration, que parce que je n'ai pas, chaque jour un Marquiſat, ou cent mille livres Sterling à leur donner. Tu te mets en frais inutilement pour me prouver ce que je ſuis & ce que je ne ſuis pas : je ſais comme toi que je ne ſuis, ni Roi de Pruſſe, ni Sultan, ni Czar ; mais le tems eſt un grand maître qui apprendra toutes choſes.

Tu dis que Lord Bute m'a empoiſonné, gâté ; tu te trompes : j'ai de grandes & de très grandes obligations à cet homme ; ce que tu dis de lui me déplait infiniment : je l'aime de tout mon cœur ; c'eſt la plus belle ame, le plus brave, le meilleur citoyen des trois Royaumes.

Tu te déchaînes comme un enragé ſur mes Miniſtres & mon Conſeil : mais tu ne connois pas comme moi le rare mérite & les talens ſupérieurs des perſonnages à qui je donne ma confiance. Ce ſont toûs, chacun des Phénomenes en leur genre, des miroirs de fidélité, de ſageſſe, de prudence, de déſintèreſſement. Bute, par exemple, de qui tu dis tant de mal, eſt la candeur, la probité, la ſimplicité même. Stormont eſt à la fois le plus ſage Miniſtre, le plus grand politique, l'homme le plus verſé dans les intérêts des Cours qu'on puiſſe trouver. Sandwich eſt la perſonne la plus capable qui exiſte pour mener la marine de la Grande-Bretagne, & frapper de grands coups ſur celle de nos ennemis. Germaine, ah ! Ami, le grand perſonnage ! Si les troupes Britanniques ont honteuſement mordu la pouſſière en Amérique, je ſuis bien ſur que ce n'eſt pas ſa faute, mais

celle de ce lâche Burgoyne qui a mis lâchement les
s bas, parce qu'il n'a pas de cœur. Pour North cet in-
arable, ce génie profond, ce ſavant calculateur, c'eſt
e *nec plus ultra* de tous les gens à trouver pour être
s avec gloire à la tête d'une tréſorerie. C'eſt bien, mon
le Gibraltar de la Finance, comme Sandwich l'eſt de
arine, Germaine de la Guerre, & Stormont de la Poli-
. Ah! les grands hommes, tous tant qu'ils ſont; ceux
n diſent du mal, ont bien tort! & toi, Thomas, je
ien que tu n'es que l'écho des pamphlets, des mauvai-
ngues & d'un tas d'impertinens, gens mal famés, qui
roient les voir porter la tête à l'échafaut. Mais l'écha-
n'eſt point pour de ſi braves Miniſtres, qui me ſont ſi
nés, qui ont des intentions ſi pures & qui ſont toujours
bon accord. Ils font de leur mieux pour mon ſervice &
liſſement de ma famille, je leur ſerai dévoué juſqu'à
ort.

ſſure toi, Mon ami, la bouſſole de l'Etat ne peut être
de meilleures mains que celles à qui je l'ai confiée.
Miniſtres ſont des Phœnix de capacité, de lumières.
reuſe la Grande-Brétagne d'être gouvernée par eux &
moi! ah! que nous ſaurons bien terraſſer, pulvériſer
nombreux ennemis, & remplir l'univers de la terreur
nnique! nous gémiſſons en ce moment des déſaſtres,
malheurs, de la décadence & même de l'anéantiſſement
qui ſemble menacer l'Empire, mais ce n'eſt qu'un
e paſſager, & qui nous fait craindre & qui ſe diſſipera
in. Avec l'aide de Dieu & l'aſſiſtance des bons conſeils
es dignes Miniſtres, j'eſpère bien retirer la Grande-
agne de l'humiliation & l'opprobre où une nuée d'enne-
igués enſemble veulent méchament la plonger. Je me
d'avance du ſuccès, comme auſſi de faire grandement
ntir ceux de nos plus acharnés qui cherchent à nous
r le coup de grace. Je me propoſe bien de les mener
ne de petits garçons le foüet à la main. Ils préparent
verges, mais c'eſt pour eux.

n autre fois, Ami Thomas, je reviendrai aux divers
s de ta prolixe lettre. En attendant, crois que j'ai les
leures diſpoſitions pour la Patrie; que mon cœur natu-
m.nt droit & ſenſible brûle du plus pur zéle pour les
s intérêts de l'Etat; qu'en qualité de premier Citoyen
e nation libre, je ne m'intèreſſe qu'à ſa dignité, ſa feli-
ſa gloire; & que loin de chercher à lui forger des fers,

& à élever ſur les débris de la liberté un trône au deſpotiſme & à la tyrannie, perſonne n'a plus d'horreur que moi pour une autorité ſans bornes, pareille à celle qu'exercent en Ruſſie & en Turquie les Czars & les Sultans.

Avant de finir, je dois te dire que nous venons de conclure un Traité en bonne règle avec la Cour de Vienne, & que nous tenons l'Empereur dans notre manche. Nous lui promettons un ſubſide d'un million Sterling par année: & lui, de ſon côté, nous promet d'attaquer la France par les parties les plus ſenſibles, par l'Alſace, la Lorraine, par exemple. Il nous promet en ſus de retirer les barrières des Pays-Bas des mains des Mynheers, & de nous prêter vingt-mille hommes de ſes troupes, qui joints à cinquante mille Hanovriens, j'enverrai fondre à l'improviſte ſur ce chenil de Hollande. Je veux jetter ce morceau de terre dans la mer.

Je dois t'aviſer de plus que cette impudente *neutralité armée* dont toutes nos Gazettes ont tant parlé, s'en va en fumée: j'ai toujours bien dit que c'étoit de la crême foüettée. Je n'en ai jamais eu peur, au moins! & à l'heure qu'il eſt, je la crains moins que jamais. J'ai reçu Dimanche une lettre très belle de la Czarine dans la quelle elle me fait mille complimens, mille politeſſes, & promet de m'envoyer des pelleteries ſuperbes, & une peliſſe charmante pour l'hiver prochain.

Le Roi de Dannemark a invité mon fils l'Evêque d'Oſnabruck à aller paſſer les premiers jours du Printems à ſa cour. Le Roi de Suéde ſur un ſimple petit billet que je lui ai écrit de ma main, a frappé de l'épée & décoré du cordon d'un de mes ordres le Chevalier Wrougthon mon Miniſtre chez lui. Par tout, mon ami, égards, amitié, politeſſes pour moi.

Autre choſe: l'Eſpagnole, la vieille Doüarière de Portugal eſt paſſée dans l'autre monde. C'eſt elle qui a cherché a dénouer le fil de l'alliance étroite qui eſt entre nous & la Majeſté Fidèle, à ſon grand avantage. La Cour de Lisbonne n'étant plus ſoufflée par celle du Pardo, rentrera dans nos rets, il n'y a pas de doute.

La Hollande tremble de peur: le Juif Pinto, l'un des Eſpions de Lord Stormont, à la Haye, mande dans ſa dernière dépêche que les Mynheers ſont dans des tranſes affreuſes, & prêts à nous offrir, tant que durera la guerre avec

France, trente tonnes d'or par mois, si nous voulons
laisser en paix.
Voilà, mon ami, le fruit de la sagesse, des grands talens
de la politique profonde de mes Ministres. Conviens
c avec moi qu'on coureroit tout le monde, & qu'on ne
uveroit pas des hommes du même acabit. Ah! les in-
nparables! North sera Marquis, & Stormont Duc, bien
, au premier jour.
Excuse, cher ami Boot, si je n'ai pas mis plus d'ordre à ma
re. Le tems me presse: je vais te quitter. Les malles étran-
es arrivent en ce moment: Lord Stormont m'avise que
Espions qui lui coûtent trois mille trois cent livres Ster-
g par semaine, ont fait de surprenantes découvertes outre
r. Indépendamment de ce qu'il va se tenir un Conseil Ex-
ordinaire, & que je dois vîte m'y rendre, j'ai deux garni-
es de boutons à finir, l'une pour le Gouverneur Elliot qui
nt ferme comme un roc à Gibraltar; & l'autre pour l'am-
ssadeur Yorke qui a résidé trente ans en Hollande, &
i y a fait des merveilles. Avant son départ de la Haye,
a conclu & terminé avec le Stadhouder Guillaume d'O-
nge, un double mariage; l'un de mon fils Galles avec
fille de Guillaume; l'autre du fils ainé de Guillaume avec
fille ainée Charlotte; c'est un assez bon parti: d'ailleurs,
and on a quatorze Enfans nés au monde; on les place où
peut & comme on peut. Encore un coup, excuse moi,
n ami, une autre fois, je t'en écrirai plus au long. Adieu,
nomas à revoir.
A propos, aye soin, je t'en prie, de tenir prêtes, pour
premier jour, les douze-douzaines de paires de scarpins
e je t'ai commandées pour mon fils l'Evêque d'Osnabruck.
e crains rien pour ton argent: crédit est bon chez moi.
and j'aurai touché le premier quartier de ma liste civile, je
payerai les cinq années de fournitures que tu m'as faites.
Tu es heureux au prix de moi, Ami Thomas: tu n'as que
n petit ménage & ta femme, & moi, j'ai deux ménages,
ux femmes, quatorze Enfans. Le premier ménage
mme tu sais, va assez mal, à cause que la premiere de
es deux femmes est une dévergondée qui me casse la tête,
i fait enrager tout le monde & qu'il n'est pas possible de
ettre à la raison. La seconde est des plus braves, des plus
ntilles, elle fait tout ce que je veux, elle est l'objet de
es amours. Toi, l'ami, tu as seulement une femme qui
t douce comme un agneau; elle t'aime, & tu l'aimes

auſſi parce qu'elle le mérite ; tu es tranquille & heureux auprés de ton petit foyer ; tu travailles à ton métier de Cordonnier ; tu as de bonnes pratiques ; tu gagnes de l'argent à pleines mains ; on ne te caſſe pas continuellement la tête comme à moi ; tu es cent fois plus fortuné que je ne le ſuis, moi qui ai plus de revenu que toi, & en fus ma fabrigue qui va encore, à préſent, aſſez bien, mais qui, je crains, tombera bientôt, ſi la paix ne ſe fait, parce que tous les débouchés me vont être fermés pour l'étranger. Mais, patience ! c'eſt une morte ſaiſon, qui, peut-être, ne durera pas.

Adieu donc, l'Ami, &, ſi tu le deſires ſi fort, je tiendrai ton enfant ſur les fonds de bâteme avec mon épouſe Charlotte ; & puiſque ta femme, comme tu dis, eſt prête d'accoucher, fais moi avertir de l'heure & moment, je me rendrai à l'inſtant chez toi. Encore une fois, adieu, bon jour, bon ſoir, bonne ſanté, Ami Thomas.

TROISIEME LETTRE

De THOMAS BOOT au Lord STORMONT.

Bravo ! bravo ! Victoire, victoire, & quatre pages de victoires, My Lord ! Vous avez déniché Sir Joſeph Yorke de la Haye ; vous avez, en grand homme que vous étes, ouvert la tranchée avec l'ingrate & perfide Hollande, & votre Seigneurie s'apprête tout de bon à faire bravement la guerre à tout le genre humain. Que de lauriers n'allez-vous pas ajouter à ceux dont vous vous étes déja couvert, My Nord ! Négotiateur éprouvé, politique conſommé, Miniſtre univerſellement vénéré, la toute récente levée de bouclier que vient de faire votre Seigneurie, va mettre le ſceau à ſa réputation.

O grand Stormont ! tu auras la gloire d'avoir ſauvé l'honneur du Roi, de la Patrie : d'avoir arraché la Grande-Bretagne à l'opprobre & à l'infamie !

Admirez, admirez, Anglois, le ſage Miniſtre que le génie d'Albion a ſuſcité pour notre ſalut en ces jours de détreſſe & d'alarmes ! O mes Compatriotes, enflez vos voix, faites retentir les airs de vos applaudiſſemens ! Après que

roupes Britanniques ont honteuſement mordu la pouſ-
e, & ont été ignominieuſement captives au delà de l'At-
ique; au moment où le canon ennemi qu'on annonçoit
i fort que le tonnerre paroiſſoit ébranler les fondemens
'Angleterre; au plus fort de la honte & du danger, ap-
oit Stormont pour faire avorter les deſſeins tyranniques
envieux des ennemis du nom Breton, & procurer à la
nde-Bretagne la vengeance dûe à la Reine de la mer & à
ouveraine de la terre. Oui, à lui étoit réſervé d'abattre
ête de l'hydre formidable, & d'élever la grandeur de
ngleterre ſur les ruines de tous les Trônes & Empires
monde!

Oui, My Lord, l'univers eſt un champ trop étroit pour
endüe de vos talens. Vous ſoutiendrez, bien aſſuré, les
uts de toutes les Puiſſances de l'Europe qu'on verra
r-à-tour venir échoüer contre les rochers de votre po-
que. Tous vos projets ſont bien conçus: ils portent
mpreinte de ce vaſte génie qui vous caractériſe. Le rappel
it de l'Ambaſſadeur du Roi à la Haye eſt le plus grand
p de politique poſſible. L'Europe ſpectatrice d'un évé-
ment ſi imprévu, ne peut qu'admirer cette audace que
ne la force & la ſupériorité du génie. La génération
ſente & future ne fera point difficulté, My Lord, d'aſſi-
er votre Miniſtère à celui du grand Ximenès, du grand
helieu, du grand Chatham, enfin à tout ce que l'univers
roduit de plus grand dans le globe politique.

Que nos ennemis roulent des pierres ſur nos têtes, ils en
ont les premiers écraſés. Que l'orage gronde; que les
s mugiſſent; que les vents, les tempêtes & tous les Dia-
s ſe déchaînant avec fureur, notre vaiſſeau y réſiſtera,
c'eſt avec une certitude aſſurée, My Lord, que je goûte
vance la joye du tryomphe que remportera finalement,
s la conduite de votre Seigneurie, la Grande-Bretagne.
C'eſt à votre gloire que je confeſſe, My Lord, que vous
s un génie rare, admirable, unique en vos opérations:
e vous valez, vous ſeul, quatre Suffolck. Bon Dieu!
vous aviez dans le Miniſtère trois *partners* de votre force;
un Lord George Germaine, par exemple, avoit votre tête,
un Comte Sandwich votre expérience; ah! que nous fe-
ns bien une autre figure dans le monde! C'eſt avec raiſon
e je vous compare, My Lord, au ſecond tome de Cha-
am: mais Dieu veüille que comme lui vous ne portiez
s ſi tôt de béquilles!

Oui, My Lord, ceci n'eſt pas dit pour rire : mais, ſi de
puis déja quatre ans paſſés, le timon de l'Empire eût été mi
en vos mains ; ſi vous euſſiez été le limonier en chef ; ah
que vous euſſiez bien mieux mêné la broüette ! Votre Sei
gneurie eût déployé toute la boutique de ſa politique ; elle
eût dérouté tous les cabinets ; formé des alliances par ci
des alliances par là ; cette impertinente Neutralité armée
n'eût jamais vû le jour ; à l'heure qu'il eſt, les rébelles
goujats de l'Amérique ſeroient réduits au devoir, & Fran-
çois & Eſpagnols battus à plate couture, pouſſés, repouſſés
juſqu'à leurs derniers rétranchemens : la Grande-Bretagne
eut triomphé, mais de la bonne façon.

Au lieu de ce, My Lord, en votre abſence, & pen-
dant que votre Seigneurie s'amuſoit à battre le pavé de
Paris, ce bêta de Germaine, & ce crâne de Sandwich
ont gâté la beſogne ; nous ont laiſſé tailler des croupières
de tous côtés ; & par ma foi, ſi votre Seigneurie n'étoit
arrivée à point, c'en étoit fait ! nous périſſions.

L'heureux jour, My Lord, où il tomba à la tête de
Lord Bute de vous faire aſſeoir ſur le banc Miniſtériel !
la naſſelle de l'Etat étoit ſans pilote : elle cingloit en
pleine mer au milieu de la tempête : quelle main plus
capable que la votre d'en prendre le gouvernail & de la
conduire heureuſement au port ! Vraiment, My Lord,
je puis bien croire que votre nom retentira dans la poſté-
rité la plus reculée, & que les races futures, en appre-
nant lés hauts faits de votre politique, & les grands coups
que vous aurez frapés pendant le regne de votre glorieux
Miniſtère, ne pourront guère s'empêcher de dire de vous,
comme de cet autre : „ *Siluit terra in conſpectu ejus*, la
„ terre ſe tût en ſa préſence. „

Vous voyez par ce petit mot de latin, My Lord, que
je n'ai pas oublié tout-à-fait le petit bout que nous avons
appris enſemble à l'Univerſité de Cambridge. J'étois votre
maître là : & aujourd'hui, bon Dieu ! que les cartes ont
changé ! vous étes le mien : je ſuis votre ſerviteur, je vous
fais des ſouliers, des botes, & votre Seigneurie d'un coup
de pouce donne le branle à l'univers. Que le contraſte
eſt grand !

Après ce court préambule, & ce petit grain d'encens
que vous méritez bien, My Lord, je vais donc entamer
une correſpondance avec votre Seigneurie, puiſque vous
m'en avez tant de fois, & ſi inſtamment prié. Votre

eurie tient pour principe de politique *qu'il eſt tou-à propos pour un Miniſtre d'Etat de voir & d'entendre tant d'yeux & d'oreilles que poſſible* : vous avez raiſon, Lord. Conſéquemment donc, autant par devoir, que amitié & l'entier dévouement que je vous ai juré la vie, j'entreprens une tâche au-deſſus, peut-être, portée de mon petit génie, mais non du zéle qui me. — Je commence.

e ces criards, ces chiens d'*aboyeurs* de l'Oppoſition lapiſſent ſans ceſſe contre nos ſages Miniſtres, & n'a guère diſoient de vous, My Lord, que vous la berlue, que la tête vous tournoit, que vous n'étiez e que pour donner à gauche, mettre la nation au & l'envoyer à l'hôpital, qu'ils ſe taiſent, qu'ils ne ent plus le mot, qu'ils aillent ſe cacher les calom-urs, les impoſteurs, les mal-faiſans !

oi, Politicomane dans toute la force du terme, homme it, grand génie, comme vous, My Lord, je penſe tre deux maux, il faut toujours choiſir le moindre : ne vous, je crois que la guerre eſt un grand malheur, qu'il ſeroit bien plus grand encore, ſi la nation Britan-e étoit aſſez lâche pour avaler, comme une pillule, raitemens honteux qu'on cherche à lui faire eſſuyer utes parts. *La Réputation d'une nation en fait la force*, ne vous dites fort bien : &, comme vous, je ſuis per-é que nous devons afronter le danger qui nous menace un courage mâle, & une intrépidité à toute épreuve. *ut mieux avoir un ennemi déclaré de plus, qu'un ennemi de moins*, comme vous dites encore excellemment Comme vous, je ne doute nullement, My Lord, nous ne ſoyons en état de faire face à un ennemi de ou de moins. L'eſſentiel, comme le penſe ingénieu-nt votre Seigneurie, eſt de les connoître tous. Un coup ain, ou deux, ou trois, ou quatre, vigoureuſement és ; *frapés aux parties ſenſibles*, pourront ramener les breux ennemis que nous avons ſur le corps à une appré-on plus vrai de leurs intérêts, & leur apprendre à qui nt à faire, & avec qui ils oſent inconſidérement ſe urer.

eſt de ſi vrais & de ſi juſtes principes qui vous ont fait r hardiment, My Lord, l'étendart de la guerre contre que & perfide Hollande, & qui vous font encore braver tement cette ligue inſenſée, conçüe par l'intrigue &

l'envie, enfantée par le délire & la ſottiſe. C'eſt une ſi ſa
politique que la votre, qui arme nos bras, qui aide no
foibleſſe, qui nous inſpire ce courage avec lequel n
défions fiérement la multitude de nos antagoniſtes. Vo
Seigneurie a admirablement bien conçu qu'il ſeroit d
honorant & infame pour des Bretons de ſe laiſſer effra
par leur nombre, ou intimider par leurs efforts. Elle a p
faitement bien ſenti que la nationBritannique préféreroit
s'enſevelir vivante dans le gouffre, plûtôt que de lâch
ignominieuſement le pied.

Noble My Lord, quelle ame eſt la votre ! les coups q
vous frappés, & ceux que vous frapperez encore, faut cr
re, ramèneront bien ſurement la foule de nos ennemis à
raiſon. Déja les Bataves rentrent dans l'uſage de leur ſe
Ils ſont à vos pieds : baiſent vos genoux : ſupplient vo
Seigneurie d'arréter ſon courroux : lui crient : *miſericor*

Quel engourdiſſement ! quel engoüement ne leur ave
vous point cauſé, My Lord ! Oh ! vous l'aviez bien dit !
A la vérité, vous n'avez point précipité leur St. Euſtac
dans l'abyme, comme vous le vouliez faire d'abord, mai
vous l'avez ſoumis glorieuſement aux armes du Roi. C'
pour le coup, que vous allez écraſer l'indépendance Amé
caine, que vous l'allez faire rentrer dans le néant d'où e
n'eut jamais dû ſortir. C'eſt pour le coup, que vous all
rouer, piler, froiſſer, pulvériſer, exterminer *nos impi*
cables ennemis, *nos éternels rivaux*, & que vous allez rud
ment donner de la verge au cû de ces Neutres impudens q
ont voulu ſotement nous faire peur.

Approchez Richmond, approchez Rockingham & vo
auſſi Monſieur Shelburne, & dites-nous ſi, de votre vi
vous euſſiez pû faire, ce qu'a fait preſque en un clin d'œ
l'Auguſte Stormont ! Ah ! vive ſa Seigneurie ! Anglois
criez avec moi : *Huza ! Huza !*

Crainte de bleſſer votre modeſtie, My Lord, j'arrête l
nombreux torrens qui coulent de ma plume, & qui ſur
ment ne tariroient pas d'ici à demain, ſi je voulois leur laiſſ
leur libre cours. Je l'ai dit : le génie d'Albion a ſuſcité
votre. Nous allions tous périr, ſi vous, My Lord, notre d
fenſeur, notre vengeur, euſſiez tardé plus long-tems
paroître.

Vous le diſiez bien que, lorſque votre Seigneurie ſo
neroit une fois la groſſe cloche, qu'elle donneroit le mot d
l'ordre à Sir Joſeph, les *pleutres* Hollandois trembleroien

de

s leurs membres. En effet, Sir Joseph n'étoit pas à
ni mille de la Haye, que toute la Hollande étoit en
on voyoit, sur toutes les faces Bataves comme un
funèbre. Une douleur sombre, mais poignante, mais
de, affectoit tous les cœurs. Depuis le dernier por-
jusqu'au premier Bourgmestre, tous étoient en al-
& dans les transes. Tous paroissoient redouter la
te formée sur leurs têtes, & qu'ils sentoient bien être
bles de pouvoir conjurer. Oui, My Lord, jamais on
nulle part, pareille affliction, pareille consternation.
al jour de Noël sera surement bien écrit en bonnes &
lettres sur le Calendrier noir de la République. Le
de ces hommes qui, la veille, paroissoit furieux
tout ce qui étoit Anglois, étoit des plus timides; leur
e qui à la nouvelle de la prise du plus petit navire que
eur escamotions joliment, pour lui éviter la peine
plus loin; leur bouche, dis-je, qui n'étoit contre
ue blasphêmes, qui lançoit des éclairs & des tonnerres
grincer les dents & dresser les cheveux de la tête;
ouche, oui leur bouche, My Lord, vous crie, à cette
, comme je vous l'ai déja dit, *Miséricorde!*
dmirable! Cent fois admirable My Lord! que votre
eurie a bien sçu faire baisser les yeux & le caquet à ces
es de beure & de fromage! Voilà ce que c'est que d'è-
and homme, prophéte, sorcier, grand politique,
: de la dextérité & de savoir la déployer à propos. J'ai
rs bien dit, comme je vous l'ai dit, que le navire de
ne pouvoit être mieux mené dans ces conjonctures
es que par les mains de votre Seigneurie. Vous étez,
ne damne, le meilleur pilote-cotier des trois Royau-
votre pareil n'est même pas à trouver à Boston, ni en
a! jugez un peu! — Non, My Lord, jamais personne
bien apprécié que moi cette prudence & cette habileté
nmées qui font le fond de votre tête. Ah! que *l'ingra-*
erfide Hollande, comme vous l'appellez, My Lord,
oit bien à l'heure qu'il est se dépêtrer de vos serrez! Si
es tonnes d'or pouvoient faire plaisir à votre Seigneu-
insi qu'à vos Confrères, pour la laisser spectatrice
ille des combats du monde, & la laisser ramasser à son
us les *pieaillons* de l'univers, ah! qu'elle vous les bail-
bien volontiers! Oui, ma foi, si par l'entremise & la
tion de votre Seigneurie, son Antique chère sœur la
e Bretagne vouloit encore lui donner une petite place

dans ſon cœur, & arrêter les brigandages multipliés de voleurs & forbans, je parie ma tête à couper, veux mê être étranglé, pendu, ſi elle ne fait les plus grands ſacrif en or, argent, toile des Indes, porcelaine de la Chine, nelle, girofle, muſcade, poivre, tabac, thé, ſucre & fé; — encore par deſſus le marché, ſi elle ne ſe laiſſe donner cent coups d'eſcourgées, cent coups d'étrivières le cû, ſi tel eſt le bon plaiſir de votre Seigneurie.

Les Hollandois ſots, mais malins, My Lord, ſavent parfait ce qu'ils ont à redouter de notre courroux & de no vengeance. Voyez comme ils ſe ſont laiſſés patiemment ler, voler, foüetter; &, tout récemment, comme ils ſont encore laiſſés *Chrétiennement* mettre à la porte de le maiſons à St. Euſtache. Comme ils trembloient, My Lo lorſque Sir Joſeph leur remettoit vos Mémoires Diplom ques! je dirai en paſſant, & comme par parentéſe, qu ſont ſuperieurement bien frappés & bien dignes d'un M niſtre de la Grande-Grande-Bretagne! on voit bien clai ment, My Lord, par ces petits morceaux de Rhétori achevée, que votre Seigneurie n'a pas mal profité pend ſon ſéjour à Paris, des leçons de l'Académie Françoiſe d partent chaque jour tant de chefs d'œuvre d'éloquence. à l'aide de ces piéces tonnantes & du dernier ſublime, Bataves n'ont pas à l'heure même obtempéré à vos ordres n'eſt pas leur faute, mais bien la votre. Votre Seigneu a été trop vîte en beſogne: *Elle a trop tôt ſonné la groſſe cloc* falloit encore attendre trois jours, Sir Joſeph vous le di & vous euſſez vu, My Lord, ce que vous n'avez pas v c'eſt-à-dire que les Mynheers, pieds-plats qu'ils ſont, v euſſent livré à St. Jamais, vif ou morts les chefs de *l'in nale & éffrénée cabale Amſterdamoiſe:* au moins, a l'he qu'il eſt, les Van der Capellen, les Berkel, les Neufvill tous bâtards de la France, traîneroient la broüette a Be op-zoom, ou à Bréda. On ne doute pas encore, My Lo qu'ils ne la traînent un jour, ſi votre Seigneurie l'exige ſolument, & ſi ça peut appaiſer ſa colère & faire tom ſon courroux.

Je vous le répette, My Lord, les Mynheers ſont pret ſe ſoumettre à tout ce que votre Seigneurie exigera d'eu Ils ne ſont pas à s'appercevoir qu'ils ſont les dupes de France, qui, dans des vues baſſes qu'il eſt aiſé de compr dre, a joué vis-à-vis des habitans de la République, ai que vis-à-vis les Inſurgens de l'Amérique, *le rôle de Satan*

rpent dans le Paradis. Les bons Mynheers, les vieux, de l'antique roche, ſur-tout, ont gémi amérement, 'ils ont vu de certains audacieux, pouſſés par leur am. , & gagnés par les *Louis* François, s'aviſer d'entamer égotiation clandeſtine & ſourde avec les ſujets révol- e l'Angleterre leur ancienne Alliée & Sœur en Re- . Ils ont déploré dans la componction de leur , de voir qu'une affaire auſſi infame, auſſi des- ante pour des gens auſſi recommendables, de tout , pour la bonne foi & la ſincérité, les ait mis en guerre te avec nous. Ils ſe ſont rappellé, en frappant forte- leur poitrine, combien de fois nous les avons ſauvés ngers les plus preſſans, arrachés de l'abyme où l'on it tyranniquement les plonger. C'eſt, enfin, en pleu- chaudes larmes, qu'ils ont renouvellé le tems au quel, gés par leur Allié naturel, ils ont preſcrit des bornes ſpotiſme & à l'eſclavage dont ce Tyran le fier Louis les menaçoit autrefois (*)

e preuve frappante, My Lord, que les Mynheers, nt à merveille que nous ſommes leurs amis, alliés & nés: que de nous ſeulement dépend leur exiſtence, Religion, leur liberté, leur proſpérité; & qu'ils ſai- avidemment toutes les voyes praticables, poſſibles, renoüer avec nous: c'eſt qu'ils ſe laiſſent tondre com- s moutons, qu'ils ſe contentent de bêler, comme les : c'eſt encore, que ce n'eſt qu'à contre-cœur, malgré avec toute la répugnance imaginable, & parce que la e & les perfides ſuppots de cette Puiſſance, leur oient l'épée aux reins, leur mettoient le couteau la gorge, & qu'ils ne pouvoient plus reculer vrai- , qu'ils ſe ſont laiſſés entraîner à l'adhéſion du plan aſtique de la ridicule & bête Neutralité armée. Ils t bien clairement à préſent la ſotiſe & l'imprudence ſi fole démarche. Ah! qu'ils voudroient bien de tout œur pouvoir revenir ſur leurs pas, retirer leur épingle , au ſacrifice même de quelques trentaine de millions *ldes.* Ils connoiſſent à cette heure l'inſuffiſance & la é de cette ligue Moſcovienne, ſoudoyée des Piſtoles rſailles, *pour* comme on à très bien dit, *faire peur aux illes.* Je vous dirai plus au long, une autre fois, My

(*) yez une feüille incendiaire: *Diſcours à la Nation* Hollandoiſe *en général, & à la ville* d'Amſterdam *en particulier.* 1780. *Page* 5. Note de l'Editeur.

Lord, ce que je penſe perſonnellement de cette équipée, plûtôt de cette cacade Ruſſe. Je vais, un inſtant, vous tailler comment s'eſt fait ce *pendart* de Traité Amſterdam avec les *roüés* de Boſton. Peu de perſonnes ſavent, & Sir J ſeph a ſurement ignoré & ignore encore comment le fait s' paſſé. Le voici.

Votre Seigneurie a connu ſans doute à fond, pendant ſ Ambaſſade à Paris l'antique Menin du Dauphin, le nomm Paul-François Quelen, dit La Vauguyon, par les femm Son Père, vrai cagot, par conſéquent vrai imbécille, étoi comme vous ſavez, Gouverneur du Roi actuel. Il eſt mo le pauvre homme, & n'a emporté avec lui que les regre des enfans d'Ignace (*). Son Fils, ce Sr. Paul dont je vo parle, a été éduqué par un des Coriphées de la ſociét Auſſi, en poſſéde-t-il au ſupréme dégré le génie, la malic l'aſtuce & toutes les rubriques. Il n'en diffère ſeulemen qu'en ce qu'il affecte, en ſa figure rebondie, une hauteur une morgue indicibles, bien éloignées vraiment de la m deſtie apparente & du patelinage reconnu des diſciples Jeſus.

Eh! bien, My Lord, c'eſt ce même Paul, qui, mû p un Sr. Marchand, expulſé du Noviciat pour quelques p tites peccadilles Jéſuitiques, & entré au ſervice du père fusdit Paul, pour lui faire la lecture pieuſe de la vie de bienheureuſe *Marie Alacoque*; . . c'eſt lui même qui a fi & tiſſé cet animal de Traité, qui, avec raiſon & juſtice excité une rupture entre nous & les Mynheers.

Nommé, tout neuf, Ambaſſadeur à la Haye, par la f veur de Mademoiſelle de Pons, ſa femme, très digne aimable perſonne, favorite de Madame, (belle Sœur d Roi) ou plûtôt de ſa Couſine la Comteſſe de Maurepas; Paul en queſtion, ſouffié par ſon Ex-Jéſuite Marchand, voulu ſignaler l'ouverture de ſa carrière Diplomatique p de grands coups, & a débuté par nous porter une botte ſ crete. Il a voulu imiter ſon confrère Vergennes dans l grands coups que cet homme a frappés, en ſon tems, tan en Turquie, en Suéde, qu'ailleurs. Mais, My Lord Paul Quelen n'a pas la caboche ſi capace que Charl

(*) Ce La Vauguyon, père, a paſſé, en ſon tems, pour l'un d plus fameux fanatiques du parti Jéſuitique. S'il n'a pas, ou vertement, autant cabalé que l'Archévêque Beaumont, c'e qu'il n'avoit, ni ſon front ni ſon audace, & qu'il étoit e core cent fois plus bête. *Note de l'Auteur.*

ier. (*) Ce dernier qui eſt vraiment le Stormont
ois, le ſecond Tome, ne vous en déplaiſe, de votre
urie, a blanchi trente ans ſous le harnois; le premier,
à-dire, Paul, a été dix ans valet de pied des Enfans de
e, a porté des talons rouges, fait des courbettes, &c.
nt donc, parce qu'on lui avoit dit, que notre Chevalier
e, après une réſidence de 27 *ans* avoit, à juſte titre,
s tout le crédit imaginable ſur l'eſprit du Stadhouder,
elui du Duc Louis de Brunswick, [le mentor du Stad-
er] & généralement ſur les eſprits des hauts Mynheers
s hautes *Vrouwes*; lui Paul, gros malin qu'il eſt, &
Marchand, grand ſorcier, ont tourné d'un autre cô-
rs batteries. Ils ont dirigé leurs machines vers les *Kop-*
de la grande Cité, gens altiers, bourrus, entichés au
le de leurs tonnes, ne reſpirant que pour la fraude, la
ebande, par conſéquent pour l'or & largent. Paul
ris par l'hameçon du lucre, & les a tiré dans ſes filets.
opmans, qui ſont vraiment les matadors de tous les
ans des ſept Provinces, ont ſonné le toeſin, fait tinta-
, bacanal, tapage. On les a laiſſés ſe demener dans les
e Paul, & de ſon ſouffleur Marchand; . . . mais, fa-
piqués, de voir qu'on ne tenoit compte de leur *chari-*
ils ont noblement imaginé de rompre en viſière avec
frères & confrères, & ſe ſont ſuperbement portés à ces
inouis de Souveraineté, *introuvables* dans les annales
République, & qui lui ont mérité l'animadverſion de
ande-Bretagne, CURATRICE & PROTECTRICE née
rovinces des Pays-Bas. C'eſt à ce Paul, My Lord, & à
ère Marchand, que votre Seigneurie doit attribuer le
le cet inſolite Traité dont les conſéquences ſont deve-
& deviendront pour des millions de ſiécles ſi fatales
ataves.

ur vous dérider le front, My Lord, & vous faire con-
e la malice Jéſuitique, je vais vous rapporter une anec-
ue vous jugerez bien digne de l'aſtuce infernale des
les d'Ignace. Le trait eſt certain: n'en doutez pas.
ſt dans le Caffé François d'Amſterdam, j'entens le nou-
, car le vieux n'eſt fréquenté que par des Juifs & des
is; oui, c'eſt dans ce *Coffée-houſe* que ſe ſont faites les
ères entrevües de Paul, de ſon Jéſuite & du roüé Dé-
le Boſton, avec le Penſionnaire Berkel, le Marchand

om propre du Comte de Vergennes. *Note de l'Editeur.*

Jean de Neufville, Capellen & Compagnie ; — &, c'
dans un des lieux les plus honnêtes, dans ce que nous a
pellons ici un *Brothel*, & ce qu'on appelle en Hollande
Muſico ; qu'ont été dreſſés les articles du fanatique Trai
Les Capellen, les Neufville & les Berkel étoient déguiſés
matelots, feignant d'arriver des Indes, & contrefeſa
l'ivrogne ; le roüé & pendart Américain étoit habillé à
Françoiſe : habit de bouracan, veſte blanche, culotte noir
une badine à la main, & un crapaud à ſa perruque ; — Pa
avoit un habit plat, un air plat, les cheveux plats à la *J*
ſe te ; à ſon air niais, on eût dit qu'il ne puvoit dire deu
on l'eut aiſément pris pour ſon père dont tout le mérite en ſ
vivant, étoit d'écrire à la Vierge & de ſervir la meſſe a
Capucins (*). L'Ex-Jéſuite Marchand reſſembloit à un Fi
cre : les moucheurs de chandelles du *Muſico* avoient me
leure mine que lui. . . . Voilà, My Lord, comme a été fa
& conclu ce Diabolique Traité. Jamais l'Enfer, comm
vous avez bien dit, l'autre jour, n'en a machiné un pare
Il en eut fallu bien moins vraiment, My Lord, pour aig
votre bile & attirer aux Mynheers le juſte reſſentiment
votre Seigneurie. Mais les eſprits de travers, les mauva
ſujets de l'Oppoſition ſurtout, trouvent mauvais que vo
ayez fait gronder la foudre pour ce qu'ils appellent une *pe*
cadille nationale : ils regardent comme le comble de la pl
haute imprudence de ce que V. S. a laiſſé entrevoir un ſi f
rieux penchant à la vengeance, pour un procédé, diſent-ils
de ſi peu d'importance. Eh ! Quel mal, ajoutent-ils, o
fait aux Anglois des lettres écrites par un Marchand du *Z*
derzée à un agent du Congrès ! Le projet d'un traité de co
merce à former entre l'Amérique Angloiſe & la Hollande
qui ne pouvoit ſe conſommer ſans le concours des Etats-G
néraux, ni s'effectuer qu'après l'indépendance bien reco
nue, bien affermie des *inſurgens*, étoit-il capable d'empêch
les armées & les flottes Britanniques de battre, de remett
les Américains ſous le joug de la mère patrie ? Ce ne fo
certainement pas des ouvertures éventuelles, des propo
tions préparatoires, qu'on ne doit réaliſer qu'après, & e
conſéquence de l'événement qui influent ſur le ſuccès, q
décident du ſort d'une querelle, dont ſa déciſion dépend d
canons & des fuſils. S'il n'y avoit pas de grandeur à s'occu
per de ces détails mercantilles, pendant que l'Amériqu

(*) Voyez les mémoires du tems. *Note de l'Editeur.*

s encore libre, il y avoit au moins beaucoup de pe-
s'en plaindre, pendant qu'elle n'eſt plus eſclave.
le Marchand & le Penſionnaire d'Amſterdam ſoient
enſibles aux yeux de la confédération Batavique pour
utoriſé, ſans l'aveu, ſans la participation de leurs
iés, une négotiation clandeſtine, cela n'eſt pas in-
henſible : c'eſt aux Etats de Hollande à apprécier
nduite, à les réprimander ou punir, ſi elle eſt jugée
, ou inconſtitutionelle.... Voilà, My Lord, com-
onnent vos antagoniſtes, tous les ennemis de votre
& du ſuccès proſpère de vos ſublimes Négotiations.
mes venales vous taxent de mauvaiſe foi, My Lord ;
lus : elle diſent que vous avez agi comme un Sot, en
at la mine. Indépendamment, ſoutient-on, des autres
qui devoient engager votre Seigneurie à diſſimuler
onts réels, ſi vraiment nous en avions reçus, la poli-
xigeoit de votre part, dans cette conjoncture, un
abſolu ſur cette infidélité prétendue de nos alliés.
ellement, ajoûte-t-on, la négotiation Amſterdamoiſe
t être enviſagée par l'Angleterre comme une trahi-
la part de ſes voiſins, elle auroit pu en tirer un meil-
rti en diſſimulant, qu'en faiſant un ſi furieux tapage.
e la concluſion du Traité que ces liaiſons clandeſtines
oient, pouvoit lui paroître allarmante, dangereuſe ;
oit elle pas bénir le hazard heureux qui lui à décou-
complot, dont, ſans lui, elle n'auroit pu avoir que
pçons ou des indices ? il lui aſſuroit les moyens de
cette eſpèce de conjuration, & d'en éluder l'effet.
evelisſant dans un profond ſecret, les piéces qui en
ent l'éxiſtence, on pouvoit travailler efficacement en
de, à déconcerter les conjurateurs, & à prévenir
mauvais deſſeins. Ces renſeignemens précieux, en
ant ce qu'on avoit à craindre ou à eſpèrer, à diſtin-
s amis des mal intentionnés, fourniſſoient des lumiè-
la conduite qu'on devoit tenir pour angmenter ſon
& affoiblir le parti contraire.
s cette découverte une fois rendue publique, n'eſt
u'une mine éventée qui devient inutile, pour ne pas
niſible. En ſonnant le toſin, comme vous avez fait
rd, pour des paperaſſes de peu de conſéquence, votre
urie s'eſt ôtée la poſſibilité d'en faire uſage. Vous
rcé le parti qu'elles intéreſſent à les juſtifier, & celui
s choquent à reſter muet.

D'ailleurs, en faiſant un bruit épouvantable pour ſi
de choſe, en ſonnant la groſſe gloche, ſelon vos expreſſio
My Lord, vous avez ruiné ſans reſſource le parti
l'Angleterre en Hollande. Votre Seigneurie a fait conn
tre que la Grande-Bretagne cherchoit à allumer le flamb
de la diſcorde dans le ſein d'un pays allié, qu'elle avoit
intérêt preſſant de ménager, & qu'elle feignoit de vou
conſerver. Elle a réduit ſes partiſans à la néceſſité d'ab
donner ſes intérêts, & ſes adverſaires à l'obligation de le
contraindre. Les uns ne peuvent plus défendre ſa cauſe ſ
honte, ni les autres le ſouffrir ſans indignation. Après
éclat ſcandaleux qu'a fait V. S. qui oſeroit encore, dit-o
My Lord, pancher pour la Grande-Bretagne? la moin
diſpoſition à l'excuſer ſeroit une lâcheté, & le zèle pour
ſervir une trahiſon (*).

On finit par dire, My Lord, que la tête a tourné à vo
Seigneurie dans cette occaſion; que rien n'égale la m
adreſſe que vous avez montrée dans cette conjoncture dé
cate, que les bévues d'un côté, & la fermentation de l'au
qu'elle a occaſionnée en Hollande.

Quoiqu'en diſent les détracteurs de votre mérite, M
Lord, la voix publique eſt en faveur de Votre Seigneuri
& la plus ſaine partie de l'univers ne peut s'empêcher
reconnoître en vous le plus grand homme d'Etat qui exi
dans tous les cabinets. Qu'on ne nous parle pas d'un Ma
repas; ce n'eſt qu'une vieille cervelle farcie de bons mo
de quolibets & de Calembours; ——— Qu'on ne nous pa
pas non plus du *gobe-mouche* (**) de Vergennes, c'eſt
homme puſillanime & foible, qui ne fait que de l'e
claire; —— Qu'on ne mette pas non plus en parallele av
votre méritante perſonne un cagot de Kaunitz, un hipoco
dre de Panin, un pituiteux Scheffer, un *Robinocrate*
de la Floride-blanche: ce ſont My Lord, tous petits g
ens qui devroient aller apprendre leur A. B. C. à vo
école. Le Roi de Pruſſe même qu'on fait paſſer pour la fle
des politiques du ſiécle devroit venir prendre des leçons

(*) Liſez, My Lord; ou plutôt ne liſez pas le nouveau *Jour*
Politique, Civile & Littéraire, car V. S. auroit, je pen
un grand creve-cœur.

(**) Rien de plus injuſte que cette épithete, tirée d'une Satyr
intitulée: *Les étonnemens des Chartreux*; M. de Vergenn
eſt ſûrement le meilleur Miniſtre qui exiſte. Note
l'Editeur.

e Seigneurie. Les Gazetiers salariés de la France qui
s déchirent à belles dents, qui se jettent sur votre per-
e comme les corbeaux se précipitent sur les corps morts
les dévorer, reconnoîtront un jour, (ils le reconnois-
déja, mais ils sont payez pour ne le pas dire) que vo-
eigneurie possède au suprême dégré les talens rares d'un
inistrateur d'un grand Empire. Ils voyent à leur grand
e-cœur, My Lod, que vous tenez si bien en bride tou-
es Puissances du monde, qu'aucune n'ose broncher.
oyent que la Czarine qui s'étoit donnée les airs de pro-
faste usement cet imbécille & virulent système de
ralité, & qui, comme un second Phaëton prétendoit,
mener le char du Soleil, mais celui de tout l'univers,
oyent, dis-je, comme elle se tient toute coite, depuis
votre Seigneurie lui à montré les dents. Ils savent
re que le petit Marquis de Brandebourg, qui voudroit
avoir sur mer, autant d'influence qu'il en a sur terre,
t eu l'audace d'écrire, l'an passé, à Sa Majesté, au
de quelques petits navires que nous lui avions saisis,
e le Roi de la Grande-Bretagne auroit la bonté de
yer les frais causés aux propriétaires de tel & tel vais-
au, suivant le compte qu'il plaisoit au dit Marquis de
envoyer; au défaut de quoi, il menaçoit Sa Majesté
tirer sur elle une lettre à vûe sur l'Electorat de Ha-
vre." Tous ces gens savent, dis-je encore, comment
eric a rabattu de son caquet, & baissé le ton, lorsque
Seigneurie a commencé à lui parler. Comme vous
aussi bellement relancé, My Lord, ce Rodomont de
e de Welderen qui, en partant, vous menaçoit, vous
Grande-Bretagne, de son courroux & de celui de sa
blique qu'il annonçoit comme allant devenir notre
mortelle, plus implacable, & plus acharnée enne-
Enfin, incomparable My Lord, comme votre Sei-
ie en impose hautement à la France, à l'Espagne, à
rique, à tout l'univers, dans un tems où toutes les
nces ne semblent s'occuper qu'a nous forger des fers,
abymer, nous détruire.
bravant, comme vous faites, tous les dangers, My
, & en défiant hardiment toute l'Europe, presque
ement liguée pour nous humilier, vous présentez
le peuple *Breton* un spectacle que n'offroient pas la
té, la grandeur & la fortune du peuple *Romain* dans
njectures les plus allarmantes de son histoire, Rome

incendiée par les *Gaulois*, prête à l'être par Annibal, n
montra pas plus de réſolution, de courage, d'héroiſme qu
la Grande-Bretagne n'en fait paroître aujourd'hui. No
ennemis ſont forcés d'en convenir à leur honte, & c'e
de qui fait leur déſeſpoir & votre gloire, My Lord.

Je ſuis obligé de m'interrompre. Le Chevalier York
qui eſt ſur ſon départ, me mande à l'inſtant pour prendr
meſure de ſes bottes de Campagne, de ſes ſouliers d'en
trée, de ſes eſcarpins de bal, pour lui & toute ſa maiſon
Dieu veuille, My Lord, qu'il faſſe de bonnes affaires
Vienne, & qu'il juſtifie dignement le choix honorable qu
votre Seigneurie a fait de ſa perſonne. Sir Joſeph que j
connois parfaitement, eſt un homme du plus grand mérite
juſtement eſtimé & reſpecté dans toute l'Europe. Le Ro
d'Angleterre, comme dit Martin Sherlock, eſt bien repré
ſenté dans toutes les Cours; mais il n'a certainement au
cun Repréſentat qui lui ait fait plus d'honneur que ce
Ambaſſadeur. Son mérite ſeul me commande ſon Eloge
dit Sherlock, & à MOI (*), c'eſt la reconnoiſſance qui m
le dicte.

Ne vous en déplaiſe, My Lord, ſi Sir Joſeph ne vau
pas plus que votre Seigneurie, il en vaut toujours autan
Votre fulminante éloquence, ou plutôt celle du fulminan
Fraſer, ce petit vil Commiſſaire de Dunkerque votre Sé
crétaire, l'a un peu mis en diſcrédit dans le monde; ma
on ne l'en aime & reſpecte pas moins. Je vous le dis am
calement, My Lord, vos brulots *diplomatiques* ſont terr
bles. Ne vous fachez pas, s'il vous plait, ou ſi vous vou
fachez, vous aurez deux peines: car je dis la vérité tou
cru, comme elle me vient à la bouche.

Quand j'aurai pris meſure de mes ſouliers & de me
bottes, je vous parlerai plus amplement, My Lord; —
adieu l'ami, *Vale*, *care Condiſcipule!*

(*) Je ſaiſis de même ici avec plaiſir l'occaſion de faire á M. le Chevalier Yorcke mes ſincères remercimens, & de l'aſſur de ma reconnoiſſance éternelle. *Note de l'Editeur.*

QUATRIEME LETTRE

THOMAS BOOT AU LORD STORMONT.

uitte à l'inſtant Sir Joſeph & mon tirepied, My ; ſoudain je reprens la plume & le fil de l'hiſtoire. it de vous dire ici ſuccintement ce que je penſe du ne politique, des vues, des intérêts des diverſes Puiſ- ; & l'idée que j'ai de leurs richeſſes, tréſors, armées, de terre & de mer ; de la grandeur, petiteſſe, eſprit, ance de chaque Empereur, Roi, Monarque, Potentat; éralement de tous ces petits petits Princes, ſi petits; ts, qu'il faudroit bien le microſcope d'Herwey pour les Cette Epitre, je penſe, paroitra bien digne à vos de tenir place dans les premières poches de votre feuille.

lons d'abord, My Lord, de cette Ruſſie, de cet Em- yperboréen ſi étendu & ſi vaſte que le ſoleil ſe leve & che dans ſes Etats; Gouvernement ambitieux, pau- très peu politique; qui ayant la moitié du monde a domination, porte encore ſes regards ſur l'autre, t chaque victoire eſt pour lui un dégré vers ſa chûte; e trône a été, n'a guère, renverſé; dont une femme la Couronne du tambour, du matelot, du Charpen- *ierre*, & l'a miſe ſans façon ſur ſa tête. Cette femme, e on dit, eſt une maîtreſſe-femme: elle joue le petit le petit *Licurgue*, la petite *Sémiramis*. Elle nous autrefois, elle ne nous aime plus aujourd'hui: elle adis notre très humble ſervante, & à cette heure elle ne nous ſoyons ſes très humbles ſerviteurs. Ils ne s ça, My Lord! Catherine s'eſt vendue à la France es colifichets, des brinborions: elle a envoyé dans nes une flotille payée des beaux deniers des François. ine tout bel eſprit qu'elle eſt, ne connoit pas cet e fameux de ce ſage Grec: *Reſpice finem*. Votre Sei- e eut bien fait vraiment de le lui apprendre. Elle a ne grande ſotiſe en ne feſant pas prendre ou détruire, ffé, ces galères Moſcoviennes, & fourer Pallibin & ow à la Tour. Ce coup hardi eut été applaudi de.

toute l'Europe : & un nouveau fleuron de laurier ou d
myrte eut été ajouté à la Couronne de votre Seigneuri

Je penſe moi, My Lord, que vous étiez brouillé alor
avec votre beau genie. Le bon Monſieur Joly de St. Valie
vous diſoit pourtant bien : 1°. que V. S. anéantiroit dans u
inſtant la *Stulte* ligue qui s'étoit formée dans le Nord, ſou
prétexte de la Neutralité, & ſous les auſpices des Puiſſan
ces ennemies. Vous deviez bien préſumer, My Lord, comm
vous le diſoit ce Monſieur, que la Czariné qui eſt le che
de cette ligue, & très peu riche, ayant perdu la meilleur
partie de ſes forces ; leus autres Puiſſances auroient été for
peu diſpoſées à hazarder les leurs ; & que ſi elles l'euſſen
fait, il eut été très aiſé à V. S. de les détruire. La choſe eu
été d'autant plus facile qu'il eſt impoſſible, comme vou
ajoutoit ce Monſieur Joly, qu'il y ait jamais une grand
harmonie entr'elles. 2°. Votre Seigneurie eut entravé l
Hollande. 3°. Elle eut oté à la Czarine les moyens de for
mer par la ſuite une pareille flotille ; car M. Joly croyoit
qu'outre la perte de ſes navires, il lui ſeroit impoſſible d
trouver un nombre ſuffiſant de matelots expérimentés, en
core moins de *roubles*, pour former de pareilles galères
4°. Votre Seigneurie eut ôté à nos ennemis des ſecours puiſ
ſans dont ils ne peuvent ſe paſſer. 5°. Débarraſſés de cett
inquiétude panique, nous euſſions pu faire agir libremen
nos flottes contre nos ennemis, & frapper de grands coups
6°. Enfin, votre politique, My Lord, eut brouillé à l'aiſ
la France, l'Eſpagne & l'Amérique avec les Puiſſances de la
fâte ligue du Nord qui n'euſſent pas manqué, comme remar
que fort bien M. Joly, d'attribuer cet échec, à ce que la
France n'a fait l'année dernière aucun mouvement pou
contenir la flotte Britannique, & qui l'euſſent accuſée d'a
voir ainſi ſacrifié ſes alliés, ce qui, croit le même Monſieur
les eut éloignées de faire dans la ſuite aucun mouvement en
ſa faveur. D'après ce qu'expoſoit à V. S. M. Joly de St
Valier, My Lord, la deſtruction des Ruſſes devoit vous pa
roitre un coup déciſif, que vous n'euſſiez ſurement pas du
manquer, qui certainement eut ſauvé l'Angleterre, & ar
rêté pour toujours l'effort dangereux des Puiſſances Neu
tres. L'Angleterre pouvoit regarder l'arrivée de la flotill
Moſcovienne dans les Dunes, comme un de ces heureux
hazards, qui ſaiſis à propos changent tout-à-coup la face
des affaires. Eſt-il poſſible que V. S. n'eſt pas apperçu le bon
ſens, la pénétration, les vues vaſtes & profondes de ce M.

utenant-Colonel Joly de St. Valier, & que vous l'ayez voyé comme un *peteux*, avec 150 liv. Sterling, seulement ? Vraiment, My Lord, cet homme valoit bien votre ſer, votre Cumberland, votre Jéſuite d'Irlande ! Après t pourtant, votre Seigneurie peut avoir eu ſes raiſons r avoir tenu une conduite oppoſée. Il ne m'appartient , My Lord, de pénétrer tout-à-fait dans la profondeur Myſtères de votre inacceſſible politique. Surement votre Seigneurie a penſé comme penſe ce ſublime poli-en qui dit " que les Moſcovites, après s'être montrés, quelques mois, ſur les mers, retourneront dans leurs laces, où ils ſeront bien aiſes de retrouver leurs aches."

Qu'eſt aujourd'hui la Pruſſe ? My Lord Fréderic, jadis nd, victorieux, intrépide, n'eſt plus, comme a dit l'hoable M. Nathaniel Wraxal, ce grand Prince, ce grand néral qu'on admirait en lui, il y a quelques années : ſuccombant ſous le poids des années & des infirmités, il a vu éputation décliner : livré aujourd'hui à l'eſprit d'avarice e rapacité, devenu capricieux, bourru, il a perdu ſa poarité : il ne vit plus comme il faiſoit, au milieu de ſon ple : il s'en eſt éloigné, & s'eſt enfermé comme un *Chex* dans les ſombres appartemens de Potzdam : à peine ſes ats l'appercoivent-ils : il eſt devenu méfiant, jaloux de héritier, arbitraire & tyrannique dans les ordres qu'il ne : en un mot, on ne trouve plus en lui le héros qui battoit à Liſſa, Rosbach, &c. &c. Non, ce n'eſt plus rand Roi, ce grand guerrier, ce grand politique, qui, on *Sans-Souci*, dans ſes vieilles bottes, gouvernoit l'Eue : mais un Prince qui ayant perdu ſa réputation a fini aliéner entiérement ſes troupes qui s'en plaignent preſ- univerſellement, le blâment & comme Monarque & me Général, l'accuſent de ne les avoir pas conduites s la derniere guerre avec l'Empereur, comme elles ent accoutumées de l'être autrefois, & de les avoir tées avec une ſévérité auſſi peu méritée qu'inutile. La ſſe, My Lord, qui a étonné un inſtant l'univers, va ouver le ſort de toutes les grandeurs humaines ; cette inſtion qui lui donne l'Empire, eſt, comme l'a dit un eur, à la veille de deſcendre dans le tombeau avec ſon que Héros, de s'enſevelir dans le même caveau.

qu'eſt la Suede ? Un Royaume gouverné par un Prince l'argent de la France a porté au trône, & rendu abſolu

en 1772 ; une Monarchie qui n'a ni foû, ni maille, ni crédit, ni forces. La Suede moderne comme l'a juſtement remarqué l'honorable M. Wraxall, n'eſt plus cette Puiſſance qui ſous Charles XII. faiſait marcher des armées en Saxe, en Bohème, & portoit la terreur aux portes de Vienne & de Verſailles. Elle s'eſt donnée en ſpectacle à l'Europe par une révolution inoüie ; à l'aide des piſtoles de Verſailles, Guſtave s'eſt élancé ſur le Trône, & s'eſt enfoncé la Couronne ſur la tête qu'il ne portoit qu'à demi. On l'a vu paſſer dans un jour d'un pouvoir ſuborné à une autorité abſolüe. Mais la nation, actuellement eſclave, peut à tout moment redevenir libre & récupérer ſes droits, & ſon Roi rentrer dans ſa première ſphère.

Qu'eſt le Danemark ? Ecoutez encore l'honorable Nathaniel, My Lord ; il vous dira : que c'eſt une nation de voleurs & de Pirates ; un Prince Idiot qui a fait d'une intrigue d'amourettes une affaire d'Etat ; qui a employé le bourreau ; qui a fait deſcendre une Reine du Trône, à ſon éternelle honte ; un Gouvernement, un Miniſtère & une Regence incapables & foibles ; une partie de l'Empire à peine contenue, une armée impuiſſante, une marine trop foible pour pouvoir nous faire du mal ; une Puiſſance enfin que nous pouvons écraſer en un inſtant.

Qu'eſt le Portugal ? un Etat auſſi pauvre qu'un Etat rempli d'or & qui n'a que de l'or doit l'être ; gouverné par une Princeſſe bigote, ſans génie, ni malice, qu'on amuſe avec des *Indulgences* & des *Agnus Dei*.

Qu'eſt-ce que la Pologne ? un Empire mutilé, ſans forces, ni nerf : ayant pour chef un phantôme de Roi, plus heureux cent fois lorſqu'il repoſoit ſous les courtines de Pétersbourg, qu'il ne l'eſt aujourd'hui qu'il porte le ſceptre des Polacres.

Qu'eſt la Sardaigne ? un Royaume de nom, un pays de marmotes. — Naples ? une Monarchie ſans puiſſance militaire, ni maritime, ni commerçante ; régie par un Roi dont tout le mérite eſt de galoper à *Portici*, à *Caſerta*, à *Nitica*.

Qu'eſt-ce que Rome, Veniſe, la Toſcane, Gènes, Milan, Modène ? Des ſquelettes de Gouvernement qui n'ont que la peau & les os. Des images de Princes, des Puiſſances de fiction. Des Républiques qui ne figurent que ſur la carte ; des peuples qui n'aiment que le joug ; incapable de tout.

Qu'eſt la Hollande ? un Pays, comme on a dit, de *Canaux*,

ards, des *Canailles*, habité par des *magots*, d'auto-
ambulans, avares, injuſtes, durs, ſans Religion,
reſque aucun ſentiment humain, l'objet du mépris
-ſel, dont le ſeul Dieu adoré eſt Plutus. Une marine
, une milice peu nombreuſe, fournie d'hommes, *la*
la terre, par les Démoniaques manœuvres des *Zielen-*
opers; (*) des Amiraux, des Généraux, ſans expé-
ni valeur; une politique étroite, guidée par un intérêt
; des établiſſemens ſans défenſe, prêts à ouvrir leurs
au premiers gros de flibuſtiers qui voudra les atta-
Une puiſſance qui ſe forge à elle-même des fers plus
que ceux dont elle étoit chargée ſous le ſceptre
n de Philippe II, ſe précipitant par une funeſte fer-
tion devant les horreurs qui doivent la flétrir.

eſt la France? une Empire à reſſources à la vérité,
corps politique, fort, vigoureux & bien conſtitué;
les campagnes déſertes, des Provinces pauvres, un
e gémiſſant ſous le poid des malheurs publics, des
es, taxes & impots multipliés qui l'accablent, mou-
le faim, (**) gouverné par un Prince ſans tête, des
tres ſans grandes vues, ſans principes réfléchis, feſant
oup de bruit & peu de beſogne; un Empire engagé
les dettes énormes dans une guerre déſaſtreuſe, dans
liance ruineuſe, & qui doit trouver ſon humiliation
croiſſement de ſes malheurs dans la révolution qu'elle
nſidérablément projetté d'opérer.

eſt l'Eſpagne? L'image de la pauvreté & de la miſere?
tat fertile, mais inculte; des Grandeſſes dans l'opu-
& des peuples dans l'indigence, ſans bas, ni ſabots
ieds; Gouverné par un Prince foible, moitié imbé-
uniquement occuppé de la chaſſe, & laiſſant le timon
mpire entre les mains de Miniſtres préſomptueux
ares; entraîné par les intrigues de la France dans
uerre où il ne peut que perdre, & qu'il ne pourra
ner qu'aux dépens de grands tréſors.

eſt l'Amérique? un vaſte tombeau; des contrées dé-
ées & déſertes; des Colons Indigens, trahis, vendus,

el-Verkooper revient à vendeur de chair humaine. La plus vile ruſe, la ſupercherie la plus condamnable guid nt cette eſpèce de monſtres qui ne s'enrichiſſent qu'en raiſon du nombre de malheureux qu'ils ont fait. On ne doit pas rougir de dire qu'ils ſont protégés par les Magiſtrats.

Il y a dix ans qu'on comptoit dans la Marche & le Limouſin plus de quatre mille perſonnes mortes de famine.

eſclaves de petits tyrans ; livrés à toutes les horreurs d
la guerre, forgeant eux-mêmes dans leurs foyers le
chaînes du plus dur deſpotiſme ; courbés déja ſous le fai
des dettes publiques. Ravagée par ſes ennemis, ruinée pa
ſes défenſeurs, & ſes nouveaux maîtres, cette terr
fortunée ſe voit à cette heure couverte du ſang de ſe
habitans.

Tel eſt en raccourci, My Lord, le tableau que j'ai cr
eſſentiel de tracer à votre Seigneurie pour ſon inſtruction
Parlons un peu à préſent de la Maiſon d'Autriche, cett
Puiſſance qui nous doit tout ce qu'elle eſt, & qui a autan
d'intérêt à nous ménager que nous pouvons en avoir à l
fortifier dans nos intérêts. Ecoutons encore un inſtant
My Lord, l'éloquent Nathaniel M. Wraxall. Cet hono
rable, le ſeul peut-être des Bretons, qui, dans la plu
forte des criſes, n'a pas non plus que votre Seigneuri
déſeſpéré du ſalut de l'Empire.

Il a dit à la face des trois Royaumes, « que le génie
tutelaire de la Grande Bretagne, avoit rappellé dans ſon
ſein une grande Princeſſe dont le cœur étoit le foyer de
toutes les vertus & de toutes les grandes qualités, mais
qui ſur le déclin de ſa carrière étoit devenue à peu près
inutile a ſes Etats : ſon grand âge, beaucoup de dévotion,
plus que tout encore trois Archiducheſſes, ſes chères filles,
mariées à des Princeſſes de la maiſon de Bourbon, tout
concouroit à la rendre pacifique : ſa mort a changé tout-
à-coùp le ſyſtême du Cabinet de Vienne : — Joſeph *II*,
héritier de ſes vertus & de ſes vaſtes Domaines, ayant
de plus les vertus particulières de ſon ſexe, plein de feu,
d'activité, d'ambition, de courage, dévoré par la ſoif de
la gloire, connoiſſant parfaitement, non ſeulement les
peuples qui lui ſont ſoumis, mais une grande partie de
l'Europe, particulierement la France, voiſin inquiet qu'il
ne voit point ſans jalouſie ; ayant une prédilection marquée
& connue pour l'Angleterre : s'occupant ſans relâche des
moyens d'illuſtrer ſon nom, & d'ajouter à la proſpérité
de ſes Etats, en les faiſant participer aux richeſſes du
commerce : auxquels on ſait qu'il a déja ouvert quelques
canaux : ſupérieur aux préjugés religieux, à l'influence
qui dérive des connexions de famille : adoré de ſes ſujets
qui révérent en lui la juſtice du Monarque & les talens
du Général : Joſeph enfin, qui, dans la courte guerre de
1778, a eu un aſcendant ſi marqué ſur la Pruſſe ; *qui*

e moment-ci a sur pied 3 à 4 cent mille hommes des elles & des meilleurs troupes qui existent sur terre, es qui n'ont, posé les armes qu'avec un regret marqué n'ont pas dissimulé dans le tems combien leur coûtoit rifice que faisoit leur Prince aux dispositions pacifi- de feue Marie-Thérèse ; tel est l'allié puissant dont nde-Bretagne doit à l'instant même rechercher l'ami- ous y avons des droits, nous avons soutenu les tions de son ayeul à la Couronne d'Espagne ; avons affermi le trône chancelant de sa mère : voilà oins des réminiscences qui conduisent à des ouver-

---

is, direz-vous peut-être, My Lord, qu'elles seront uvertures ? Que proposerons-nous à l'Empereur pour ger à nous assister ? L'honnorable M. Nathaniel vous end :

mierement, *pour le mettre en état d'entrer en Cam-*, *la Chambre, commencera avant tout pour voter en sa r un million* Sterling : (c'est peu de chose) *en second on ouvrira le port* d'Anvers *qui sera déclaré libre* : n'est plus facile) *troisiemement, comme on sait qu'il quelques établissemens dans l'Inde, on lui offrira* Malaca, n, Cochin, Negapatam.

vance d'un million Sterling est indispensable, il est e que l'Empereur a besoin d'argent : si l'on objecte resse nationale, si l'on dit que dans les circonstances ntes on n'est pas en état de sacrifier un million à isition d'un allié si puissant, au nom de Dieu, My , dès l'instant même, tombons à genoux, & deman- la paix comme le fit Louis XIV, en 1709, à Gertuy- rg.

vrir le port d'Anvers, *& le rendre libre, c'est à la fois r un allié précieux, & nuire à un ennemi : si le le port ers est rétabli dans son ancienne splendeur*, Amsterdam iné. *La situation de l'*Escaut *est infiniment supérieure du Texel, & bien plus favorable au commerce ; je sais s Hollandois ont pris beaucoup de peine & dépensé beau- d'argent pour géner la navigation de l'*Escaut, *que non ent ils y ont même construit des ouvrages en maçonnerie : le l'argent qu'il en coûtera pour supprimer ces obstacles, ard des Etablissemens qu'il est convenable d'offrir à l'Em- dans l'Inde, il sera singulierement sensible à cette atten- si l'on peut en juger par l'application avec laquelle il*

s'eſt attaché à s'en procurer, en s'emparant des îles de Nicobar *Un quatrieme moyen de l'intéreſſer ſeroit de diminuer les droit ſur les dentelles de* Flandres *& ſur d'autres articles exporté des Pays-Bas* Autrichiens.

Si par ces moyens, My Lord, on réuſſiſſoit, comme dit l'honorable, à obtenir l'alliance de l'Autriche, les avantages qui en réſulteroient pour nous ſe préſenteroient d'eux-mêmes en foule. Quelle diverſion en notre faveur ſi comme le fit en 1744, le Prince Charles de Lorraine, l'Empereur ſe portoit ſur le Rhin pour redemander comme ſon patrimoine, le Duché de Lorraine, & l'Alſace comme dépendante de l'Empire; *le Roi de* Pruſſe *n'eſt pas en état de porter ſur le Rhin une armée de* 50 *mille hommes : l'armée Impériale s'y recruteroit avec facilité, & tous ſes mouvemens ſeroient ſi rapides que dès le* premier Juin *prochain on le verroit aux portes de* Strasbourg; *il faudroit alors que la* France *portat une armée de* 50 *mille hommes à* 50 *mille de ſes frontières : qu'elle s'occupat de ſes troupes de terre.* Adieu ſa Marine ſi vantée. Ses Finances épuiſées par le Bureau de la guerre ne ſeroient plus verſées dans la caiſſe du Bureau de la Marine : on ne verroit plus les chariots chargés d'eſpèces prendre la route de Breſt & de Toulon : l'Eſpagne & la Hollande ſe reſſentiroient du même coup : leur marine tomberoit en décadence : nous aurions rempli notre objet! un noble Lord a récemment dit & répété en Parlement le mot célébre : *delenda eſt Carthago*, il faut détruire la marine de France : on a demandé comment on s'y prendroit pour effectuer cette deſtruction; l'honorable vient de répondre à cette queſtion : formez une alliance avec l'Empereur, & la marine de la maiſon de Bourbon eſt détruite.

Quel grand homme! quel profond politique que ce Monſieur Wraxall, My Lord! La Nation lui doit une ſuperbe ſtatue; & à ſa mort, il mérite bien d'être enterré à Weſminſter avec le grand Chatham & votre grand Seigneurie.

L'Amérique, la France, l'Eſpagne, la Hollande s'étant ouvertement déclarées nos ennemis : les Puiſſances neutres ayant formé une ligue dont l'objet, s'il eut été bien ſuivi, étoit viſiblement de fournir à leur gré des armes & des munitions à nos ennemis déclarés; les têtes foibles qui compoſent notre foible oppoſition, ſe ſont plaintes de ce que nous n'avions pas un ſeul allié à oppoſer cet univers

é ; bien des gens bien ou mal intentionnés avoient
leſſe de les croire & de ſe livrer au découragement,
e ſortant des nuages comme un aſtre brillant, M.
all, comme on a dit, a rendu la lumiere à cet hémiſ-
obſcurci : a montré du bout du doigt dans le lointain
rrent de gloire à venir, qui échappoit à l'infirmité
vue & de la votre, My Lord ; a enfin préſenté
nos yeux étonnés un allié plus puiſſant à lui ſeul
e reſte de l'univers enſemble, l'Empereur d'Alle-
! pour échauffer encore l'éclat qui l'environne, avec
éluge de ſolide éloquence, avec quel ſavant pinceau
pas diſtribué les ombres ſur tous les objets politiques
d'abord paſſés en revue dans ſon profond diſcours ?
t ce qu'on peut raiſonnablement reprocher à M.
all, My Lord, c'eſt un peu plus de généroſité. Pour-
e pas donner annuellement un million à l'Empereur ?
nquête ou l'anéantiſſement de la France, de l'Eſ-
, de la Hollande : l'Amérique à rentrer dans l'alle-
, tous les projets de la Neutralité armée déconcer-
out cela, My Lord, ne vaut-il pas bien le million
l ? & ſi effectivement l'Empereur a confié à l'hon-
e M. Nathaniel Wraxall qu'il avoit beſoin d'argent,
uoi ne pas lui en compter deux pour la premiere
?

M. Wraxall eſt le plus grand, il n'eſt pourtant pas
ſpéculateur dont ſe glorifient nos trois Royaumes :
auſſi je ſuis peintre, oſerai-je lui dire humblement.
My Lord, quelques-unes de mes eſquiſſes : Votre
urie, ou M. Wraxall peut en réclamer l'idée.

n ouvrant des ports à tous les Princes, qui dans
verſes parties de l'univers, ſeroient bien aiſes de
ir de grandes Puiſſances maritimes, nous pouvons
ſſurer leur alliance, pourquoi ſe borner à un ſeul?
uoi ne pas ouvrir, par exemple, une douzaine de
l'Empereur du Monomotapa? Il eſt clair, comme
ſure, que nous pourrions lui confier les clefs de
donnons lui gracieuſement un million, My Lord,
mettre en campagne 100 mille Negres dont la cou-
eule jettera la terreur parmi nos ennemis ; il s'ar-
a des îles de Madagaſcar, de Maurice, de Bourbon,
quelques autres bagatelles ſemblables ; nous lui
ons à cet effet Sir Hughes Palliſer avec 30 vaiſ-
de ligne ſeulement : car il n'a beſoin que de vaiſ-

ſeaux : on aura ſoin de mettre à bord grande proviſion d
petit miroirs, de coutellerie commune & joujous, ce qu
l'on peut ſe procurer par contract : cet affaire arrangée
pourquoi négligerons-nous enſuite l'Empereur d'Etiopie
on ſait qu'il convoite la poſſeſſion de quelques ports ſu
la mer rouge : Sir Hughes, chemain faiſant, lui en ou
vriroit une vingtaine : alors l'Egypte eſt compriſe, c
de l'Ethiopie ſi célébre par des arbres immenſes & antiques
nous tirerons tout le bois de conſtruction, dont nous au
rions beſoin pour quatre marines, comme celle que nou
avons à préſent & que nous ne manquerions pas de qua
drupler; on ſait que le tout arrive commodément par l
Nil; nous formerions un dépôt à Alexandrie, & del
nous donnerions enfin ſur la Méditerranée.

Eh! Pourquoi encore, My Lord, ne ferions-nous-pa
un bel & bon traité d'amitié avec l'Empereur des Ta
rares? Donnons-lui le port de *Canton* : les Chinois n
ſouffrerons pas : ouvrons-lui en quelques-uns ſur les mer
où Nord, les plus près poſſible de la nouvelle *Zemble*
delà, ſi nous lui donnons un million, il tiendra les Ruſſe
en reſpect.

Reſtent les Hottentots, qui gémiſſent depuis long-tem
ſous le joug Hollandois : rendons leur la liberté & laiſſon
les faire; vous verrez leurs Tirans rapidement chaſſé
du Cap de Bonne-Eſpérance; &, c'eſt alors, que pou
le coup nous pourions dire nous en ſommes venus
nos fins.

Après l'expérimenté & ſcientifique Sir Joſeph Yorke
& votre profonde & impénétrable Seigneurie, My Lord
perſonne de plus propre que le grand M. Wraxall à fair
trembler les nombreux ennemis de l'Angleterre; à allume
une nouvelle guerre par tout le monde; à renverſer enfi
tout le ſyſtême de la politique Européenne. Pourquoi votr
Seigneurie n'en fait elle pas tout de ſuite un Miniſtr
Plénipotentiaire, un Ambaſſadeur extraordinaire? Pour
quoi? pourquoi?... je m'arrête :.... je m'arrête...
Je reviens à mon ſujet.

Les Turcs, anciens & conſtans alliés de François
ſont des maudits mécréans qu'il faut extirper de deſſu
la face de la terre. En conſéquence, (M. Wraxall n
l'a pas penſé) nous devons abandonner au ſucceſſeur de
Céſars, à Joſeph l'Empereur, l'héritage des Ottomans
Cette libéralité, My Lord., ſervira à punir comme il fau

ate Ruſſie, que Voltaire, par complaiſance pour
erine, avoit, il y a déja dix ans, invitée à conquérir
enne Grece, à la délivrer de l'eſclavage d'une nation
re, & à y rétablir la langue & les beaux arts des
itele & des Démoſthène.
ur achever d'humilier les Succeſſeurs ou *Succeſſiſſres*
ierre-le Grand, le charpentier, le tambour, on ne
pas mal d'envoyer des émiſſaires auprès des hordes
lantes de la Tartarie. Leur habileté déjà bien connue
lever dans l'Amérique, & dans les Indes, les Sauva-
ou les barbares contre des Chrétiens, leur viendroit
à propos, & leur donneroit les plus grandes eſpéran-
e ſuccès. Ils pourroient même leur porter des caſſe-
, les inſtruire à enlever des chevelures ſanglantes & à
le ſang de leurs ennemis. De ſi grands avantages, un
re auſſi brillant que celui de la Ruſſie, & ſur tout
nce de nous, Anglois, ne manqueroient pas de flatter
m des Tartares. Puiſque tous les peuples policés
ent être d'accord pour rejetter l'alliance Britannique,
des Sauvages & des barbares n'eſt donc point à mé-
. — Un grand homme a prédit que les Hordes de
rtarie renverſeroient l'ouvrage de Pierre I. & ſe pla-
nt ſur ſon trône, avec autant de facilité qu'elles
nt uſurpé celui des Dinaſties Chinoiſes. (ça pourra
r ſans miracle) Les Régences d'Afrique également
tes, ſurtout depuis la derniere affaire de notre Conſul
ger ne méritent pas moins d'être châtiées. Nous
ions à l'aiſe, My Lord, d'après un plan à donner par
norable M. Wraxall, nous emparer de ce nid de pi-
.. Et, puiſque ſemblable à l'Alexandre de la Suede,
athaniel ne conquier des Royaumes que pour les au-
il ne faut pas oublier de donner ces vaſtes contrées à
allié fidele & conſtant, le Portugal.
us pouſſerons plus loin la généroſité: nous offrirons
llande elle-même, & les ſix autres Provinces de l'u-
Belgique à quelque Prince qui voudra s'aſſocier à l'Em-
r en notre faveur, ou à l'Empereur lui-même. Jo-
qui aime tant à voyager ſera encore plus flatté d'une
ition, qu'il pourra aiſément viſiter, qui arrondira ſi
es domaines des Pays-Bas, & lui aſſurera irrévoca-
nt la poſſeſſion des Molucques dont l'honorable M.
niel-William Wraxall la généreuſement gratifié.
n pourroit aller plus loin, My Lord : il y a bien d'au

tres choſes à faire aux quelles V. S. & l'honorable
Wraxall n'ont jamais ſongé : je vous les détaillerai u
autre fois. Le tems me preſſe : ma femme eſt en trav
d'enfant : elle va bientôt accoucher. George LE ROI n
promis d'être Parein, & ſa femme Charlotte Mareine.
vais tout préparer pour le batême. — Adieu, My Lor
je ſuis & ſerai toute ma vie votre ami, &

Humble Serviteur

THOMAS BOOT.

CINQUIEME LETTRE

DU LORD STORMONT A THOMAS BOOT.

JE ne pourrai que te tracer ici quelques lignes, ch
ami. Je ſuis ſi embarraſſé, ſi affairé, que je ne puis q
courir au plus preſſé. Ainſi donc ne te faches pas, ſi
ne te répond que très ſuccinctement. J'aurois plaiſir à m'e
tretenir avec toi, mais les affaires d'Etat vont avant to

Je ne te croyois pas ſi profond, *Maſter* Thomas :
voles dans les régions les plus hautes de la politique :
diſcutes à merveilles les intérêts des Souverains : tu pe
juſte leurs forces, leur puiſſance. Je croirois à t'entend
que tu as dans ta poche la clef de tous les Cabinets. A
Que n'ai-je plutôt connu tes lumières, ta capacité, t
grand génie ? il y a dix ans paſſés que je t'euſſe pris po
mon premier Conſeiller d'Ambaſſade. Tu m'euſſes été d'
merveilleux ſecours, à Paris ſurtout, où j'ai tant travail
tant ſué, & où Franklin & Conſorts m'ont donné tant
fil à retordre.

Je n'ai pourtant pas à me plaindre, cher Thomas ; gra
à mes travaux & à ma ſollicitude pour l'Etat, auſſi à
haute faveur juſtement méritée de mon Oncle Mansfiel
je ſuis devenu l'un des Principaux Miniſtres du Roi.
ſers ſa Majeſté ; je ſers la Patrie ; je fais de mon mieu
jamais, j'eſpere, l'on n'aura le plus petit reproche à
faire.

u m'aſſimiles, ami Thomas, au ſecond Tome de feu
Chatham: ah! que n'en ſuis-je le cent & uniéme!
e croirois bien heureux, deuſſai-je, même, à mon
porter ſes béquilles, & expirer, comme ce grand
me, à la porte de Weſtminſter!
suis, comme je te l'ai dit tant de fois, amoureux fou
patrie. La tête m'en tourne; oui, la tête m'en tourne.
igueurs, les clameurs des aboïeurs de l'Oppoſition con-
noi & mes dignes Confreres, ne font qu'augmenter ma
paſſion pour elle. Son honneur, ſa gloire, ſa proſpé-
ſes droits, ſes intérêts véritables ont toujours été
que objet de ma penſée; la voir rétablie dans ſon
nne ſplendeur, la voir riche & fortunée, le but de
mes deſirs; & le bonheur de pouvoir contribuer plus
n autre à une révolution ſi néceſſaire, ma ſeule ambi-
C'eſt d'après ce principe que mes ennemis doivent
ma conduite & la ſuivre, cher ami.
s qu'il m'a été permis de porter les yeux ſur les rènes
ouvernement, combien de fois n'ai-je pas intérieure-
gémi des déſordres, des déſaſtres, de la décadence,
ême de la ruine totale qui menaçoit l'Etat? Quelle
te indignation n'ai-je pas conçue dans mon ame, en
nt la Grande-Bretagne, notre chère patrie, n'a guère
tunée, ſi glorieuſe, ſi floriſſante, tombée dans l'humi-
n & l'opprobre, devenue l'objet de la haine & du reſ-
nent de l'univers entier? Mon ſein, cher ami, étoit
nu la proye de mille petits ſerpents qui s'entre-diſpu-
: l'avantage de le déchirer.
me ſuis toujours bien promis de chercher quelque
n d'opérer ſon heureuſe délivrance, & de faire retom-
ur ſes perſécuteurs, ſur nos ennemis & nos rivaux,
les maux dont ils étoient cauſe. Mille fois j'ai fati-
e Ciel par des vœux importuns, afin d'en obtenir le
eur d'être choiſi pour le libérateur de notre patrie, &
l'inſtrument de ſes vengeances.
là, cher ami, quelle a été mon ambition, noble
ie moi dans ſes principes, vaſte dans ſes projets, fé-
en reſſources, ardente à ſaiſir tous les moyens qui
ent m'approcher du trône, au pied du quel je ſuis
enant aſſis.
mon heureuſe étoile, ami Boot, m'eut élevé, il y a
ſtre, au poſte que j'occupe: ah! comme tu dis fort
que j'euſſe bien autrement mêné les affaires! J'euſſe

fait ramper la Hollande à mes pieds : j'euſſe humilié
France : abaiſſé, atterré l'Eſpagne : fait demander pard
à l'Amérique : tenu en reſpect dans leurs glaces les Pu
ſances du Nord : tout l'univers eut tremblé... Tu vo
encore comme les choſes à trois quarts déſeſpérées, lors
mon apparition au Conſeil, je les ai rétablies au point
pouvoir eſpérer ſur nos ENNEMIS & nos RIVAUX le pl
glorieux tryomphe. Ce n'eſt encore rien : laiſſe faire, l'an
& tu verras beau jeu.

Voici comme je penſe : je connois la France ſur le bo
des doigts ; ainſi je raiſonne : ainſi ai-je toujours raiſon
avec un grand politique de mes amis : (*)— „ Cette Pu
ſance s'eſt miſe par un traité inconſidéré dans les fers
Congrès. L'Europe qui a toujours les yeux fixés ſur ſ
audace & ſon ambition, a vu du premier coup d'œil
grand deſſein, & nulles démarches concertées ; a vu da
ſes arſenaux & dans ſes ports des préparatifs immenſes,
nulle exécution ; a vu des flottes menaçantes, & cet a
pareil rendu preſque inutile ; la témérité & la valeur da
les particuliers, la moleſſe & l'irréſolution dans les chef
tout ce qui annonce d'un côté, la force & le pouvoir i
poſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autr
la lenteur & la foibleſſe qui tiennent aux caractères & a
vues.

C'eſt par cette contradiction frappante entre les proj
& les démarches des François, entre les moyens & l'eſp
qui les employe, que le génie Anglois, un moment éton
a repris ſa vigueur ; & juſqu'à préſent, c'eſt comme a
mon ami, un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi
France, en ſe déclarant pour les Rébelles de l'Amériqu
n'a pas elle-même relevé les forces Britanniques.

Ah ! ami Boot, que j'ai admirablement bien ſaiſi, p
dant mon ſéjour à Paris, l'eſprit des *French dog* : que j
dans une bien fine balance peſé leur puiſſance & leurs r
ſources ! Je n'ai jamais déſeſpéré de ma vie que nous
puiſſions les battre à platte couture, & les réduire avec
tems à nous demander la paix à mains jointes.

J'ai finement détaché Cumberland à la Cour du Par
pour lui tâter le pous : j'ai vu ſon aveuglement, ſes inc
titudes, ſes lenteurs ; & je ſuis preſque ſur de ſon infi
lité vis-à-vis de la Cour de Verſailles : je ſais de bonne p

(*) C'eſt le célébre Abbé Raynal.

qu'elle

le n'eſt pas à ſe repentir d'avoir épouſé ſa querelle, & onſéquent celle des Américains.

ur la Hollande contre qui j'ai fait hautement une levée ouclier : tu vois, l'ami, ſon indolence, ſa foibleſſe, llité. Les Hollandois ſont nos amis, depuis un ſiécle ; vent que nous tenons dans nos coffres leurs tréſors ; l'un coup de griffe nous pouvons les reduire ſur la e, je parle des hauts & Puiſſans Seigneurs de la Ré- que qui tiennent dans leurs mains le timon de l'Etat. avons pour intimes le Prince Stadhouder, le Duc de fenbuttel : tous deux nous ont juré fidélité juſqu'à la Nous tomberons à *corps perdu* ſur les Hollandois : eront ſemblant de ſe revenger, mais ils ſe laiſſeront dre comme des ſouris dans la trappe. Nous chargerons Canons avec des morceaux de verre, de bouteille & de elaine, & ils tireront ſur nous avec de la poudre blan- C'eſt un accord fait, mon ami : tu as vu, avant la ration des hoſtilités, l'Amiral Hollandois Byland ren- es armes au Commodore Fielding, au premier coup iſtolet tiré : tu as vu un autre Byland, parent du pre- , baiſſer humblement pavillon à St. Euſtache, à la ière réquiſition de l'Amiral Rodney : il en ira toujours ême, ſois-en ſur, ami Thomas. Nous avons plus d'a- dans la République que les *French-Dog* n'en pourront is avoir.

and au ſot Syſtême de Neutralité-Armée formé par la ique hyperboréenne, c'eſt un rêve actuellement diſſipé. avois bien que je parviendrois à enchaîner de chaines le Cabinet Moſcovite, ſoufflé d'abord, comme tu dis bien, ami Boot, par les *Louis* de Verſailles. La Cza- a voulu ſe donner un ton. Elle avoit contre nous un d'humeur. Mon prédéceſſeur Suffolck l'avoit un peu ée : je lui ai fait entendre raiſon : je l'ai racommodée nous. Elle a vu de ſes yeux que de tous les frais nes que devoient néceſſairement occaſionner les arme- de ſon plan, elle n'en retireroit au plus qu'un écaille. a dit : *j'ai fait une fauſſe combinaiſon*, & elle s'eſt tue. lle eut pouſſé plus loin, je lui euſſe bellement fait dre les pouces, ainſi qu'à ſes autres Confédérés, Ami

.

ous avons à cette heure un Allié puiſſant. Marie-Thé- a bien fait de mourir. Son fils Joſeph eſt tout à nous. un jeune homme plein de feu ; qui ne reſpire que pour

la gloire, qui couve dans ſon cœur un reſſentiment mor
tel contre la France. Je le connois de longue main : il e
capable de grandes choſes : il eſt actif, entreprenant ; &
c'eſt ce qu'il nous faut. J'ai conſeillé au Roi de lui envoye
ſon frère ainé le Duc de Gloceſter pour le complimente
aux Pays-Bas, & l'inviter à faire un tour chez nous. I
l'a promis. Pendant ſon ſéjour nous traiterons de grande
affaires, & je te donne ma parole, ami Boot, que je fera
ſi bien que nous conclurerons enſemble une alliance indiſ
ſoluble. Il y a un million *Sterling* tout prêt pour lui pou
une paire de gants. Nous ne laiſſerons pas l'Empereur s'e
retourner à Vienne, les poches vuides, je t'en aſſure
Nous avons tout l'intérêt poſſible de le bien ſoigner ; car
ſans lui, nous pourrions nous dire ſeuls contre tous dans l
monde. Ce n'eſt pas que, ſeuls, nous ne puiſſions fair
face à l'univers entier ; mais un ami n'eſt jamais de tro
dans la vie. L'an prochain, je te proteſte, on verra beau
jeu. L'Amérique réduite ; l'Eſpagne aux abois ; la Holland
à feu & à ſang ; la France à nos pieds ; la Grande-Breta
gne tryomphante & glorieuſe ; voilà, ami Boot, ce qu
j'eſpère, ce que j'attends, ce que je crois.

Adieu, Thomas ; je n'ai pas fermé l'œil depuis troi
jours : il y en a huit que je n'ai pas couché avec My Ladi
Elle tempête fort contre la guerre, contre les Américains
contre les François, contre tout le monde. Adieu, Boot
adieu, une autre fois je t'entretiendrai plus au long.

SIXIEME LETTRE

DE THOMAS BOOT AU LORD SANDWICH.

JE ne puis, en commençant cette Lettre, que vous féli-
citer, My Lord ; que féliciter la Grande-Bretagne ſur la
bonne contenance, qu'à l'aide de votre politique conſommé
de vos travaux aſſidus, nous faiſons vis-à-vis de toutes les
Puiſſances du monde. Tous contre nous, ſeuls contre tous,
nous tenons hardiment tête à l'univers entier. Graces immor-
telles ſoient rendues à votre Seigneurie, My Lord ! entraî-
nés, plongés dans une guerre malheureuſe ; l'Empire Bri-

ue injuſtment, perfidement provoqué, attaqué r
é par des ennemis cruels & atroces, une ligue ſe,
ant ſous l'aſpect le plus formidable, pour arracher
mains le ſceptre des mers; tous les maux de la boëte
ore prêts à fondre ſur nous, conjurés, diſſipés par
ſſe de votre Seigneurie, ah! My Lord, quelle
e! quelle gloire pour vous! Anglois, faites enten-
voix, redoublez vos ſons juſqu'à ce que l'écho ait
juſqu'aux nues le nom du grand, de l'immortel
ch! Vils reptiles, qui diſtillez ſur ſa perſonne le
e l'aſpic, rentrez dans le néant tout à l'heure!
l'inſtant de la plus forte criſe; dans un moment où
reſſorts de l'Etat ſont forcés; où tous les muſcles du
olitique éprouvent à la fois une tenſion violente,
quelque manière ſortis de leur place; contribuer
à la défenſe, à la ſplendeur même de la patrie;
ſcience, quel genie & quel art ne faut-il pas avoir
la! perſonne de juſte & de raiſonnable parmi tous
es & ſenſés perſonnages Anglois, ne vous en conteſte
te, My Lord. Depuis ſept ans, vous tenez captifs
s ſerres les rebelles Inſurgens de l'Amérique; de-
atre, vous enchainez la France; depuis trois, vous
'Eſpagne; vous avez réduit en poudre la ligue du
vous avez fait mettre culotte bas au Lion Belgique;
i avez bellement peigné ſa criniere; ... à cette heure,
tes trembler tout le monde.... Quel miraculeux
, My Lord! ... On appelloit le fameux Duc de
l, d'après un bon mot de la Czarine regnante, le
des Cabinets, *le cocher de l'Europe*, *le boute-feu de*
... Ah! puiſſe aller à tous les Diables, My Lord,
ennemi de l'Angleterre, auteur pe tous nos maux!
Seigneurie puiſſe-t-elle éprouver, à préſent & tou-
toutes les bénédictions du Ciel ponr ſon zéle & ſes
défendre les intérêts & à conſerver l'honneur de
e contre ſes forcenés ennemis! Vous méritez bien
nt que ce Dog, My Lord, un bon tribut d'éloges.
ce *rogue*, oui ce *rogue* de Choiſeul, My Lord, c'eſt
ſt la première cauſe de la malheureuſe révolution
érique, de la guerre funeſte qui nous afflige, de
es calamités grandes qui nos poignent. Vous ne
eut-être pas comment cet infernal génie s'y eſt pris
us porter des coups; je vais vous le dire: un peu
nce, My Lord. Je l'ai connu au parfait: je lui ai

fait des ſouliers, des eſcarpins & des mules à Paris. C'
un bien vilain Monſieur, mais farçi d'eſprit & de mali

Que je vous raconte en raccouçi ſon hiſtoire: elle pou
diſtraire, égayer votre Seigneurie, lorſqu'elle reçoit
mauvaiſes nouvelles dans ces Bureaux; la voici.

Pour commencer, faut vous dire, My Lord, que
Choiſeul étoit un pauvre *Gentleman*, mais de bonne maiſ
alliée, dit-on, à la famille Lorraine. Une de ſes proc
parentes (*) encore vivante a été pendant 40 ans m
treſſe du feu Prince Charles à Bruxelles. Brillant de je
neſſe & de ſanté, orné des graces du langage & de l'eſpr
mais repouſſant par ſa dégoutante figure, ce *rogue* ſembl
s'exercer déja dans les cercles à l'art d'intriguer qu'il a p
fédé depuis ſi éminemment, & développé ſi bien dans
objets les plus importans de la politique. Il appliquoit
art, non ſeulement aux circonſtances délicates où il fal
commencer par l'aſtuce & la ruſe une ſéduction amoureu
à la quelle ne prêtoit pas ſon exterieur rébutant, ma
comme par un preſſentiment ſecret, ſe ſentant né p
travailler plus en grand, il s'en faiſoit une occupation
venue bientôt un jeu pour lui.

Un jour, My Lord, il parla de brouiller douze femm
entr'elles & il reuſſit. On voulut diminuer ſa gloire:
trouva que la choſe n'étoit pas difficile, & croyant
propoſer une Négotiation impoſſible, on lui dit que
chef-d'œuvre du genie ſeroit de les raccommoder. Il
cepta le défi & gagna de même (**).

C'eſt ce même *rogue*, My Lord, qui parvenu depuis
Miniſtère par le crédit de la Marquiſe de Pompadour
trouvant la France plongée dans une guerre malheure
dont elle ne pouvoit ſe tirer par la force des armes, tâ
d'oppoſer le génie de la politique au génie de la vict
alienée, & par ſon pacte de famille fit partager adroitem
à l'Eſpagne & les pertes de ſon Souverain & une honte
autrement, auroit réjailli toute éntière ſur elle. Mais
coup d'adreſſe n'eut été rien, ſi dès lors méditant une v
geance lente & combinée, il n'eut auſſi préparé les moy
de l'exécuter. C'eſt dans cet eſprit que cherchant à a
blir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis qu

(*) Madame de Choiſeul - Meuſe.
(**) Voyez le défunt *Cours de Politique* à l'uſage des Da
Allemandes & autres, par l'Abbé Jacobi, Chanoin
Duſſeldorf.

e réparoît dans une paix profonde ſes forces épuiſées,
ientoit à Londres les diviſions excitées par Wilkes ; il
oit les tracaſſeries entre les Colonies & l'Empire ; il
ulevoit juſques dans l'Inde un Ennemi formidable
la perſonne de Hider-Ali-Kan ; & du même coup
embraſſant tout le Nord, il attachoit à la France la
n d'Autriche par l'eſpoir d'une alliance ; il enchaî-
l'activité du Roi de Pruſſe par la crainte de cette
; il amuſoit l'Imperatrice de Ruſſie, occupée à calmer
oyaume agité par des cabales qu'il favoriſoit ſourde-
; il allumoit la guerre entr'elle & le Grand-Seigneur,
adé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre,
e dans l'alternative cruelle de perdre ſon commerce
evant ou celui avec la Ruſſie. Enfin, My Lord,
parvenu par une chaîne de combinaiſons éloignées
r cette Puiſſance rivale ſe dégarnir de la meilleure
e de ſa marine pour ſécourir ſon alliée, il alloit
ncert avec l'Eſpagne, faire éclater leurs communs
ts de reſſentiment, lorſqu'une femme (*), plus adroite
ui, le renverſa avec ſes deſſeins.

a culbute que cette *Whore* fit faire à ce *Rogue*, My
, le ſyſtême des Cours changea prodigieuſement. Ce
t plus le Conſeil de Verſailles qui gouvernoit le Con-
e Madrid ; c'étoit celui-ci qui vouloit acquerir de
ndant ſur le premier. L'Eſpagne impatiente de
ttre & de ſe refaire de ſes pertes, ſe plaignoit de
it de paix qui dirigeoit le dernier Miniſtre des affaires
gères ſous le feu Roi (†), & qui ſemble être le même
e regne actuel.

reſte, l'impulſion donnée par le Duc de Choiſeul à
l'Europe étoit ſi forte, que l'ébranlement en ſubſiſte
e. Il eſt vrai que ſes intentions & ſes vues vaſtes n'ont
é remplies ; il en a réſulté des effets bien oppoſés à ſa
que : les troubles de la Pologne en ont occaſionné le
mbrement ; la guerre déclarée par les Turcs à la Ruſſie,
t qu'accroître la gloire & la puiſſance de cette dernie-
es efforts pour nous chaſſer de l'Inde ont tourné à notre
age & nous y ont plus ſolidement affermis ; & graces
profondes vues, à vos brillans talens, à votre pré-
nce, à votre activité étonnantes, il n'eſt pas à douter,

Madame Du Barri.
Duc d'Aiguillon.

My Lord, que votre Seigneurie ne faſſe rentrer ſous le ſce
tre d'Albion l'ingrate Amérique, ne porte le fer & la flamm
chez nos ennemis, ne faſſe gronder ſur leurs têtes le to
nerre, & ne les écraſe de ſa foudre.

Pardonnez cette diſgreſſion au rapport de ce *rogue* de Cho
ſeul, My Lord, je l'ai crue néceſſaire pour faire briller d
vantage au grand jour la ſageſſe de vos projets, & diſſip
cette nuée ténébreuſe de corbeaux qui croaſſent ſans ceſſe a
tour de vous, & dont l'unique objet eſt d'obſcurcir la gloi
de votre Seigneurie. Oh! que vous paroiſſez grand à me
veux, My Lord! quel courage! quelle intrépidité! quell
audace, j'admire, moi, en votre perſonne! Inférieurs e
inſtrumens de guerre, & être ſuperieurs à nos ennemis
provoqués, aſſaillis, pour ainſi dire, par toutes les Puiſ
ſances de la terre, & faire face à tout l'univers; quelle bell
choſe! Que vos actions étonnent grandement nos petite
ames! Ah! ſi vos confrères Stormont, North, Germaine
avoient la même trempe d'ame de votre Seigneurie, M
Lord; s'ils avoient votre capacité, vos lumières; oh! qu'i
y a longtems que nous euſſions vomi la terreur, foudroyé le
rivages des deux mondes! mais, grand My Lord! vou
êtes le ſeul tenant du conſeil du Roi qui voyez clair; qu
ayez des yeux & de la tête.

Si vos Confrères euſſent eu le ſens commun; s'ils euſſen
eu ſeulement quelques petits grains du génie de votre Sei
neurie, ils euſſent compris, comme l'a dit un certain Frenc
Abbot (*), que le même délire qui les entrainoit, malgr
votre ſage conſeil à l'attaque des Colonies révoltées, les ré
duiſoit à la néceſſité de déclarer à l'inſtant la guerre à la Fran
ce. Alors regnoit dans le Conſeil de Verſailles la puſillanimi
té qu'inſpire toujours un nouveau règne; alors ſes finance
étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt an
de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'in
quiètude toute la France. Elle nous eut paſſé, ſans bouch
ouvrir, bien des croquignoles que nous euſſions pu lui don
ner à notre aiſe. La France n'eut oſé ſe revenger. Nous-eut
elle déclaré la guerre? point du tout.

A la tête de ſon Cabinet étoit, comme eſt aujourd'hui, un
vieillard (†) preſque octogénaire, nullement inquiet, re
muant, ni ambitieux; homme aimable, & véritable Epicu

(*) L'Abbé Raynal.

(†) Le Comte de Maurepas.

ne cherchant qu'à jouir ; ſurement, ce n'eut pas été
t ſouffié le feu de la diſcorde. Il avoit beaucoup d'é-
, comme toujours, aux avis de ſa femme, & celle-ci
dirigée, comme elle l'eſt encore, par un certain Abbé
ri. Or, My Lord, penſez-vous qu'un ſage, une fem-
un Abbé ſoient fort redoutables pour nous ?

Comte de Vergennes étoit trop bon politique quoiqu'il
ıvent donné à gauche, pour ne pas adopter le ſyſtême
eux mentor du Roi. Il eut conſeillé à négocier & non
ıiller. S'il eut été ſage, comme on le prétend, il ſe
taché à tirer le meilleur parti poſſible de notre dés-
, en traitant alternativement avec nous & avec les Re-
, ou même à la fois ; mais il n'eut pas opiné pour une
re qu'il n'eut été bien ſur que nous étions hors d'état
iſter, ou dans l'impoſſibilité d'une réconciliation, &
qu'il eut vu cela, les Américains ſe feroient infailli-
nt ſoumis.

omme le plus à redouter pour nous dans le Conſeil du
i, étoit peut-être le Comte de St. Germain, s'il eut été
jeune & plus ancré dans la confiance du Monarque ;
l commençoit à s'attirer de facheuſes affaires ſur les
ar le bouleverſement progreſſif qu'il faiſoit dans le
ire. Il étoit lui-même dans la neceſſité de deſirer la
ıuation de la paix au dehors, afin de pouvoir tenir tê-
ennemis qu'il ſe faiſoit, & appaiſer les troubles du
s, afin d'avoir le tems non ſeulement d'exécuter ſon
à loiſir, mais de le maintenir & de le conſolider.
tez, My Lord, qu'on ne lui eut pas donné carte blan-
que même on ne lui auroit pas laiſſé entamer ſes opéra-
, ſi l'on eut eu quelques projets hoſtiles.

De Sartine étoit dans le même cas. Il rouloit de grands
ns dans ſa tête ; tranchant du petit Colbert, il vouloit
lre la marine, ou plûtôt la créer à ſa guiſe ſur un nou-
ılan. Comme il étoit tout neuf dans le miniſtère dont
t chargé, il étoit trop adroit pour vouloir ſe commettre
les opérations de guerre, où la moindre faute lui eut
fort cher, eut trahi ſon ineptie, fait jetter les hauts
ntre lui, & eut obligé le Roi de le renvoyer. Cet hom-
ıit trop timide pour ſe haſarder à nous provoquer.

ıs ne penſez pas non plus, My Lord, que M. Turgot
t dans le Conſeil pour nous attaquer. Outre que c'étoit
ſpèce de Quaker, ennemi de toute effuſion de ſang,
lant la guerre comme un état contre nature, c'eſt que

dépositaire & dispensateur du fisc public, de ce nerf de to
tes les opérations militaires, il sentoit mieux que perso
la difficulté & peut-être l'impossibilité, de subvenir à des d
penses extraordinaires, comme celles qu'eut entrainées u
rupture avec nous. D'ailleurs, occupé lui-même à réali
les spéculations du bien public dont il avoit la tête remplie
à combiner les reviremens, les bouleversemens qu'il vo
loit tenter dans les finances, il en eut été absolument d
tourné, & ne se fut plus occupé, au contraire, qu'à press
rer la nation pour subvenir à des besoins urgens, prêts
renaître sans cesse & toujours plus pressés & plus forts.

Restoient dans le Conseil, le surnumeraire Ministre d'E
tat Bertin, & le valeureux Maréchal de Soubise. Quan
même ces deux Ministres de la vieille Cour n'eussent pas co
tracté l'apathie & l'indolence; le premier d'un caractèr
doux & tranquille, chargé de détails qui ne peuvent se so
tenir & fleurir que dans la tranquillité d'une paix profond
il devoit la desirer, & prêcher pour la paix. Le second avo
trop bien appris à ses dépens à Rosbach qu'il n'étoit pas pr
pre à la guerre, pour souhaiter qu'elle renaquit.

Restoit enfin l'Ambassadeur d'Espagne (*), plein d'u
génie bouillant, ne respirant que la vengeance & la guerr
Sans doute ses insinuations auroient pu faire beaucoup d'e
fet, suivant l'influence de la Cour de Madrid sur celle d
Versailles; mais cette influence étoit heureusement bien d
minuée, ou presque nulle, depuis l'expulsion du Duc d
Choiseul. On sait qu'on a remué dans le tems ciel & ter
pour ramener ce redoutable ennemi de la Grande-Bretagne
mais on a sçu aussi que c'étoit le seul point sur le quel Lou
XVI. s'est montré inflexible; qu'il ne peut sans indignatio
entendre prononcer le nom d'un homme contre le quel o
lui a donné les insinuations les plus sinistres (†).

Peut-on résister, My Lord, a cette foule de probabilit
pour la continuation de la paix, tirées du caractère des pe
sonnages intéressés à la chose ou ayant voix pour en décider
Ajoutons quelque chose de plus; c'est que parmi to
les Princes de la Cour de Versailles, on ne voyoit que
Comte d'Artois qui la desiroit, excité par ce tempérament d
feu qui le dévore. *Monsieur*, pour qui le Roi a une sorte d
vénération, est d'un flegme & d'un bon sens trop oppose

(*) Le Comte d'Aranda.

(†) On prétend que le feu Duc de Vâauguyon a dit a son Roy
éleve, que le Duc de Choiseul étoit l'auteur de la mort d
feu Dauphin.

étuosité des guerriers. Le Duc d'Orléans étoit dans la
tion, & tout occupé de sa Marquise de Montesson; le
ce de Conti se mouroit; le Comte de la Marche avoit
l'âge de se distinguer dans les champs de Mars; il n'a
fait de brave de sa vie; tous ses exploits sont des ex-
s de C. le Prince de Condé, ainsi que son fils, le Duc de
bon, étoient sans consistance: il n'y avoit que le Duc
hartres qui sembloit vouloir suivre le metier des armes;
re falloit-il plûtôt attribuer ses petites campagnes de
, à son desir de voyager, à son inquiétude naturelle, qui
i permet pas de rester en place, à l'espoir de succèder à
énet de beau père, le Duc de Penthièvre, plus qu'à un
d'héroïsme véritable, à un amour invincible de la gloire.
nfin, My Lord, pour faire la guerre, il ne suffit pas,
ne vous savez, qu'un Roi ou ses Ministres en ayent le
; il faut y joindre les facultés, s'y préparer d'avance,
r des munitions, des soldats, de l'argent sur tout, & la
nce n'avoit rien de tout cela dans le tems. Votre Seig-
ie sait quel étoit le mauvais état de ses finances, qui,
de s'améliorer, ne faisoit qu'empirer réellement, tan-
u'on se perdoit en vaines théories, en réformes imagi-
es. Les troupes étoient presque en aussi mauvais ordre.
omptoit tout au plus 100 mille hommes effectifs, à cause
désertions innombrables commencées sous le Duc de
seul, & continuées depuis à raison des changemens con-
els d'exercice fatiguant, & dégoûtant le soldat. L'ar-
rie étoit dans le plus mauvais état, depuis la division sur-
ue dans ce corps à raison des deux systêmes qui le par-
oient & des réformes qu'avoit occasionnées le nouveau
ême, avidemment & aveuglement adopté suivant le génie
nçois. Les variations du Ministre à l'égard des vivres &
rovisionnemens concernant les troupes, avoient mis
e partie en souffrance & empêché de prendre des précau-
s que la prévoyance exige & exigeoient mieux encore,
as de mouvemens extraordinaires.

a marine, département le plus essentiel, puisque cette
rre est surtout une guerre maritime, n'étoit pas dans un
lleur état. En 1771 il y avoit dans les ports 64 vaisseaux
igne assez bien conditionnés. En 1776. il étoient presque
s pourris (*), ou avoient besoin d'être refondus, ou d'un

(*) Il y a dans la rade de Brest de vers qui piquent les vaisseaux & les minent sourdement, sans qu'on puisse y remédier autrement qu'en les faisant naviguer.

fadoub conſidérable : les magaſins étoient ſans fourniture, es arſenaux ſans munitions : on commençoit ſeulement à s'en occuper. Il y avoit ordre à Breſt & à l'Orient d'armer des batimens pour aller chercher dans le Nord des mats, des chanvres, du goudron : M. de Sartine ſollicitoit vivement des fonds pour ces fournitures extraordinaires.

Jugez, My Lord, s'il y avoit là de quoi nous faire trembler beaucoup alors, & ſi un certain Lord n'avoit pas raiſon d'avancer dans le Parlement qu'on n'avoit rien à redouter de la France, d'après ce qu'il avoit remarqué du génie d'inquiétude, d'inſtabilité, de puſillanimité, qui ſe caractériſoit même dans les efforts qu'elle faiſoit.

Indépendamment de ces faits, quels adverſaires euſſions-nous eu à combattre en cas de rupture, My Lord ? de pauvres ſires, vraiment. Votre Seigneurie en jugera par l'échantillon que je lui tranſmets.

A la tête, de la marine de France ſe trouvoient deux Vice-Amiraux, le Maréchal de Conflans & le Comte d'Aché. Le premier, perſonnage vain, emporté, foible, capricieux, ſe laiſſoit conduire par des jeunes cerveaux. Le ſecond avoit beaucoup d'acquit, de courage, d'ambition, mais n'étoit pas heureux. Tous deux nous avoient été encore plus utiles que l'Amiral Bing ne l'avoit été à la France. Au premier, nous devions la perte entière de la marine Françoiſe, & au ſecond nos prodigieux ſuccès dans l'Inde, la proſpérité de nos établiſſemens, la deſtruction de ceux de nos ennemis.

Qui comptoit-on après eux, My Lord ? le Comte d'Eſtaing ; homme d'un grand nom à la vérité, mais entaché de ce péché originel que rien ne peut effacer, parce qu'il eſt *intrus*. Odieux à tous les marins pour avoir paſſé ſur le corps à nombre d'Officiers de diſtinction, & les avoir reculés de leurs rang.

Qui comptoit-on après lui ? un M. de Beaufremont, Prince de Liſtenois, perſonnage qui n'a jamais étudié ſon métier, d'une ignorance craſſe. Il commandoit une diviſion dans l'eſcadre de M. de Conflans, & prenant pour ſignal de chaſſe celui de raillement, il ſe mit à fuir à pleines voiles, juſqu'à ce qu'il eut atteint la rade de l'île d'Aix.

Qui comptoit-on encore ? un Compte d'Aubigny, homme ſans tête ; un Comte de Roquefeuil homme ſans principes de l'art, ſans expérience ; un Marquis de St. Aignan, pauvre homme, n'ayant que ſon nom pour lui ; un Comte Couſage-la-Rochefoucauld, de même ; un Prince de Montba-

, franc étourdi, fort libertin, en un mot, comme on
it, grand Seigneur dans toute la force du terme, en
nt les travers & les vices; un Vicomte de Morogues,
ellé dans les ports par dérision le Vicomte de Morgue,
artilleur, mais encore plus grand intriguant: c'étoit un
Conseillers de Boyne (*); il étoit de ses parties fines,
ui faisoit faire tout ce qu'il vouloit, c'est-à-dire, bien
ottises; du reste ayant été peu à la mer; ne s'y étant
ement signalé; n'ayant par devers lui aucune action,
ne campagne mémorable ou connue.

n voici un autre, My Lord, qui n'a pas inventé la pou-
, mais qui prouve que dans le métier de la guerre, le
r est la partie essentielle; qu'il peut suppléer à la tête.
us ses camarades avoient comme lui payé de leurs per-
es dans la dernière guerre, nous n'eussions pas eu tant
aisseaux aux François & tant d'autres choses vraisembla-
ent. Il a perdu un bras dans un commandement (†).
t M. de Maurville.

oilà My Lord, tous les Lieutenants-Généraux qui, à les
écier à leur juste valeur, se réduisoient à un, digne à
points de remplir les fonctions d'un grade aussi supé-
r. Mais M. de Sartine en a fait de sa façon, & on a pu
r de son choix.

s François étoient-ils mieux en Chefs d'Escadre, My
i? Vous l'allez voir. Le premier qui se présente sur la
e, c'est le Bailly de Raimond d'Eaux, excellent Officier
ms de paix. Vient ensuite le Comte d'Orvilliers, dé-
& point hypocrite, conséquemment faisant bien son mé-
qu'il a toujours mis au rang de ses devoirs; borné du
, & sans aucune action d'éclat qui annonce des talens
rieurs. Suit le Comte Du Chaffault, Officier de distin-
, très expérimenté, prudent, réfléchi, bien capable

(*) Ministre de la marine avant M. de Sartine.

(†) Relation du combat de *l'Aquilon*, du 20 Mai 1756 . . . grand courage de M. de Maurville, qui, le Chirurgien voulant lui couper le bras, s'écrioit : *il est inutile*; *coupez ce qui reste, mettez l'appareil & qu'on me monte sur le gaillard* . . . Il ne pût monter, mais il s'écria de nouveau : *Courage, grand feu! je défens d'amener* . . Il ajoutoit qu'*avec de l'intrépidité on vaincroit* . . . On ne connoissoit plus de sabords à *l'Aquilon* . . . Notre Commandant Anglois avoit fini par renvoyer ces cuillers & fourchettes, faute de munitions . . . *L'Aquilon* avoit tiré 1, 100 & plus de boulets de 12 . . . On prétend qu'on n'a jamais vu de vaisseau dans l'état où étoit le notre, My Lord. On doutoit qu'il pût gagner nos côtes.

de défendre l'honneur de ſon pavillon. Vient M. Mercier, bon à accoupler au Bailly de Raimond d'Eaux ; le Comte de Breugnon, de pietre mine, peu impoſant dans le commandement, ayant beaucoup ſervi dans la dernière guerre & même depuis, mais ſans que cela veuille dire grand choſe ; de la Touche, un homme au quel nous devons des actions de graces, My Lord. Oui, ce perſonnage figure dans les tableaux de notre Wauxhall. C'eſt à lui que nous ſommes redevables de la conquéte de la Martinique.

Le Sieur Dabon, un des meilleurs marins du département de Toulon, peu fertille en habiles gens. — Chevalier Fouquet, Vicomte de Roquefeuil, ces deux gens n'ont encore point figuré en chef. — La Jonquière Taffanel, grand pacotilleur, comme preſque tous les Officiers du département de Rochefort. — Voutron, *idem.* — De Broves, parvenu là par rang d'ancienneté, n'a jamais fait parler de lui, n'a jamais commandé. On ignore abſolument ſon mérite.

Ainſi, My Lord, votre Seigneurie voit que tous les chefs d'eſcadre François, du tems dont je vous parle, ſe réduiſoient à 1, M. Du Chaffault, mais qui ne vaut pas le plus mince de nos Lieutenans-Généraux.

Au nombre de ceux qui prétendoient à l'honneur de la cornette, ou comtoit M. de Guichen, le rival de notre Rodney, My Lord ; la Touche-Treville, annoncant beaucoup de choſes, & en ayant fait peu de bien ; — le Chevalier du Dresney-des-Roches, l'homme le plus fin, c'eſt-à-dire, le plus fourbe de la marine. Il a été Gouverneur de l'île de France, & ne s'y eſt fait connoître que par des tracaſſeries & des querelles, dont l'aſtuce & la faveur l'ont tiré, ſans qu'il ſoit juſtifié véritablement aux yeux des honnêtes gens, — le Chevalier de Fabry s'étoit emparé du Miniſtre, avoit de grandes prétentions, mais n'a pas été loin, par ce qu'il n'a aucun mérite perſonnel ; — le Vicomte de Rochechouart, n'ayant guère qu'un beau nom pour lui (*) ; — Le Chevalier de Ternay eſt l'Officier qui s'eſt ſignalé le dernier dans la guerre de 1757, & a conſervé l'honneur du pavillon, lorſque tout étoit perdu.

(*) C'eſt un homme vain, parce qu'il s'occupe trop de ce qu'il eſt ; exceſſivement froid & timide. Son malheur eſt d'avoir été élevé dans le fond de la Gaſcogne, de n'avoir pas connue de bonne heure le monde & la Cour, & d'avoir pris l'un & l'autre á rebours.

tre la foule des autres qui n'étoient pas si près d'être
iers-Généraux, on remarquoit, My Lord, un Riouffe,
du port, parvenu, par son mérite. On disoit qu'il
it pas loin, & ses talens mêmes étoient circonscrits
des missions particulières. — On remarquoit encore
Comte de Graffe, qui a beaucoup servi, plus pour
er que pour acquérir de la gloire ; bon subalterne, par-
'il est souple ; incapable de commander, parcequ'il est
ent & n'a point de tête. Le nom de cet homme est con-
e tout tems de la marine, mais sur les listes seulement.
un de ses ancêtres ne s'y est signalé par des faits mémo-
es dignes de passer à la postérité. L'amour de l'argent
a fait épouser la fille d'un premier Commis & faire
mésalliance, plus rare en sa Province que dans les
es.

n remarquoit de plus, My Lord, un Hector, plus
ie de descendre du *valet* de *Carreau* que du héros de
ye ; Chevalier de Monteil qui a beaucoup commandé,
s qui a fait des sottisses ; — Bougainville, fils d'un No-
e ; pourvu d'un grand fond d'audace & d'impudence,
nd voyageur, grand menteur conséquemment, étourdi,
s principes, dévoré d'ambition, *intrus*, ayant fait
ucoup de métiers, ne répugnant à aucun moyen de
venir ; — Bigot, mal vu, comme frère de l'Intendant
Canada, déshonoré ; n'ayant pas d'ailleurs un de ces
rites transcendans qui effacent toutes les tâches ; —
rquis de Vaudreuil, d'un nom respecté dans la marine,
pour parvenir à tout, mais n'ayant aucune des grandes
ons par devers lui ; Tronjoly, celui-là, My Lord, Officier
mérite, est plein d'ardeur, d'imagination, & sans cesse
upé de son métier — La Poype-Vertrieux est connu par
e mauvaise brochure sur la marine ; — le Marquis de
abert, de l'Académie des Sciences, est bon la plume à
main ; — Comte Dumaitz de Goimpy, celui-là, My
rd, peut aller loin ; — Comte d'Amblimont, le plus
e de la marine, & c'est beaucoup dire ! — Saulx de Ros-
vet, celui-ci s'occupe de son métier, a du talent pour la
nstruction, de l'imagination, & brûle de se faire con-
ître.

Restent, My Lord, les Lieutenans & Enseignes de
isseau, Keredern de Trobriant, de Fleurieu, Cornic,
Borda, de Marguery, de la Coudraye, d'Asnieres, de
otte, de Rosilly, de Rochegude, de Bonnaventure ;

&c. &c. &c. tous ces Meſſieurs trop jeunes & trop peu expérimentés pour s'annoncer autrement qu'en donnant des eſpérances, ne peuvent, My Lord, que menacer nos deſcendans. C'eſt au tems & aux circonſtances à développer leurs talens.

Voilà le tableau au naturel de tous ces petits Meſſieurs de la marine Françoiſe, My Lord; je les connois ſûrement mieux que votre Seigneurie, car moi Thomas, Cordonnier Royal, dans mon tour de France, ai eu l'honneur de chauſſer le plus grand nombre d'entr'eux. Je me ſuis trouvé, il y a dix ans, dans une belle paſſe; j'ai été à portée, mieux qu'aucun Eſpion Salarié de votre Seigneurie, de connoître à fonds la trempe d'ame, le génie, les talens de tous les Officiers, non bleus & bleus, de la marine Marchande & Royale du Roi *Tres-Chretien*. J'ai connu de même le Signor Dono Antonio-Raimondo-Jeannot-Gualberto-Gabrielo-del-Sartino. C'eſt un joli petit homme, bien friſé, bien musqué, portant au doigt une ſuperbe bague, jettant des feux prodigieux, un diamant merveilleux, eſtimé 100000 livres Tournois, ſur ſa tête une perruque; oh dam! la belle perruque! c'eſt une perruque à *la Sartine*: c'eſt tout dire...

Ce petit homme, My Lord, comme je vous l'ai déja dit, rouloit en lui-même de grandes choſes. Il ne viſoit à rien moins, ſi on l'eut laiſſé faire, qu'à partager la Grande-Bretagne entre la France, l'Eſpagne & le Congrès de l'Amérique. Jamais le cerveau de Richelieu enfanta-t-il un tel projet?.. *Partager l'Angleterre entre le Roi de France, celui d'Eſpagne & le Congrès Américain*! ce projet peut-il tomber en la tête d'un homme, direz-vous, peut-être, My Lord? — Oui bien... Voici comme on devoit s'y prendre.

A l'aide quelques mille mille de bateaux plats, on eut débarqué à la ſourdine dans les trois Royaumes quatre-à-cinq-cent mille hommes, bien montés, bien armés, bien équipés; après s'être emparé de toute la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puiſſance ſi formidable ſur mer, on l'eut diviſée en trois parties; le Roi de France eut eu l'Angleterre proprement dite, l'Eſpagne eut eu l'Irlande, & l'Ecoſſe eut été le lot de Meſſieurs du Congrès.

Après s'être aſſurés du Roi, de la Reine, & de toute la famille Royale, on eut conduit leurs Majeſtés, avec tous

nonneurs dus à leur ancienne dignité, à St. Germain aye, où ils eussent eu une Cour telle que leurs revenus ſent permis. Il n'eut tenu qu'à eux d'être amis du Roi -*Chrétien*, & de venir le voir à Verſailles & dans ſes es châteaux.

e Roi leur eut accordé de ſa pure bonté trois millions de e, qui euſſent été payés très exactement, tous les mois.

e Roi George ſe fut déſiſté de ſon côté de l'Electorat d'Ha- re en faveur du Prince de Galles ſon fils, à condition que ce jeune Prince eut renoncé à ſa Principauté de es, n'en eut plus porté le nom. 2°. qu'il eut toujours é en France où il eut dépenſé les revenus de ſon torat.

es autres enfans mâles du Roi George fuſſent tous en- dans l'Etat Eccléſiaſtique, après avoir préalablement gé de Religion; on leur eut procuré les meilleurs Ar- chés & les meilleures Abbayes de France; on leur ait avoir des chapeaux de Cardinaux.

es filles ſe fuſſent mariées à des Princes François, ſi en euſſent trouvé, & le Roi de France ſe fut obligé de ner à chacune d'elles une dot d'un million.

es arrangemens faits pour éviter toutes ſéditions & ré- es, on eut nommé un VICEROI de l'Angleterre: on établi le Gouvernement Monarchique, comme étant us convenable au bonheur des peuples.

our ſe rendre propice la nation, on eut fait faire le pro- tous les Miniſtres actuels comme CRIMINELS DE LE- MAJESTE' du PEUPLE ANGLOIS, & on les eut tous oyés à *Tiburn*, où ils euſſent été éxécutés aux accla- ons & cris de joye de tous les aſſiſtans (*).

outes les taxes & impôts actuellement ſubſiſtans en An- erre euſſent été continués dans leur état actuel, juſqu'à ue ſa Majeſté eut pu, pour le bien de ſes nouveaux ſu- en diminuer le poids; à l'exception des droits d'entrée ngleterre ſur les ſeuls vins de France, étant naturel les peuples d'une même domination, jouiſſent du pro- reſpectif de leurs terroirs.

(*) Quel impudent article que celui-ci, My Lord! Quoi! envoyer á Tiburn un auſſi grand, ſi intégre, ſi vertueux Miniſtre que votre Seigneurie? fi! fi! paſſe pour Stormont, Germaine, & North! ceux-lá méritent bien d'y danſer une bonne danſe au ſon d'un bon violon!

On eut fait fortifier la tour de Londres ; on y eut conſtrui des caſemates, des oubliettes: enfin on l'eut miſe à *l'inſtar* de la Baſtille à Paris, le tout pour maintenir plus ſuremen l'autorité du Roi.

Les *lettres-de-cachet* euſſent eu lieu en Angleterre comme en France ; étant choſe la plus eſſentielle, l'invention la plus utile pour le bonheur & le repos des peuples.

Quant à la Religion, comme les hommes ne croyent plus à toutes les ſuperſtitions des derniers ſiécles, toutes les ſectes euſſent été tolérées en Angleterre, avec la ſeule différence que perſonne n'eut pu exercer aucun poſte public ſans être de l'Egliſe Romaine, comme la plus juſte, la plus tolérante, la plus pacifique de toutes les Egliſes du monde.

Il n'y eut plus eu de Parlement d'Angleterre dans la forme de celui d'aujourd'hui ; ce qui eut dû ôter toute idée de révolte & conſerver la paix intérieure, en prévenant toutes les diſſentions & les guerres civiles ; on eut établi dans les différentes provinces du Royaume, divers Parlemens dont les charges euſſent été vénales, & *amovibles* à la diſpoſition de Sa Majeſté.

Tous ces Parlemens euſſent jugé ſeulement les procès des particuliers, & ſe fuſſent contentés d'enrégiſtrer *purement & ſimplement*, les Edits & Déclarations du Roi, à la première ſommation qui leur en eut été faite. S'ils euſſent jugé à propos pour le bien des peuples & le contentement de leurs conſciences, de faire quelques remontrances, ce n'eut été qu'après l'enrégiſtrement. S'ils euſſent contrevenu à cet ordre, on les eut ſupprimés, leurs charges euſſent été confiſquées au profit de Sa Majeſté, & l'on eu créé d'autres Parlemens qui euſſent été plus raiſonnables & plus ſoumis.

Le Roi eut nommé de ſon bon plaiſir à toutes les charges tant civiles que militaires. — Il eut entretenu habituellement en Angleterre 50000 hommes de troupes réglées, non compris les milices ; elles euſſent été toujours prêtes à marcher à ſes ordres, ou à ceux de ſes Miniſtres.

Enfin, pour qu'il n'y eut plus eu d'antipatie ni d'animoſité entre les deux peuples, *Anglois & François*, & qu'il n'y eut point de prédilection marquée, dans tous les Actes qui euſſent été faits en Angleterre, au nom de ſa Majeſté *Très-Chrétienne*, elle eut été qualifiée de ROI D'ANGLETERRE, de FRANCE & de NAVARRE, & la Ville de

dres eut été désignée sous le titre de *sa bonne ville*, ainsi l'est celle de Paris.

el est en substance, My Lord, le projet qu'avoit imagi- ans un moment d'Entousiasme, cet homme à belle per- ue, qui se croyant un second Albéroni, s'étoit flatté e de petits talens de donner à l'Angleterre une face nou- e. Il est intéressant de vous le faire connoître.

et homme, d'abord simple Conseiller au Châtelet, venant une finance de 125 Louis, étoit parvenu au le de Lieutenant de Police, c'est-à-dire, de troisiéme mis du Prévôt de Paris; il eut bien fait de rester dans oste qu'il rempliſſoit assez bien aux dépens des bandits des filoux. Quoique d'origine Espagnole, il n'avoit nt la fierté, ni l'arrogance de ce peuple; il étoit au con- re souple, pusillanime, bas & rampant. Il s'étoit en- i dans sa place de Lieutenant de Police par toutes sor- d'intrigues & de malversations qu'il pouvoit facilement er sous un regne corrompu. Il étoit sous différens prête- ns, & sans débourser un sou, associé à des communau- de marchans & de fabricans, à des entrepreneurs, à il faisoit avoir des privileges; & c'est par toutes ces es ténébreuses qu'il étoit devenu Seigneur suzerain de s de 400,000 liv. de rente, tandis qu'avant sa Lieute- ce de Police, il ne jouissoit pas de 1200 liv. de revenus. l est le personnage qui, ne connoissant que les tours des ux & la maniere d'avoir des espions, est devenu tout-à- p Ministre de la marine, sans avoir jamais vu d'autres ires que dans des tableaux & des gravures. Tel est omme, My Lord, auteur du Projet que je vous trans- ts.....

D'après le même plan, My Lord, le Roi d'Espagne, itre de l'Irlande, eut publié la Déclaration que voici.

MOI LE ROI,

Art. 1. Il n'y aura que la seule Religion Catholique s toutes les parties du Royaume d'Irlande; tous les genots seront tenus dans les huit premiers jours de n regne de se convertir à la Foi de l'Eglise Romaine, on seront chassés de tous mes Etats Irlandois, & tous rs biens saisis & confisqués.

Art. 2. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainsi qu'un chevêque dont le siége sera à Dublin.

Art. 3. LA SAINTE INQUISITION ſera établie dans les principales villes du Royaume, & le Tribunal ſupérieur ſera dans la Capitale; le tout pour la propagation de la Foi & la tranquilité de ces nouveaux Etats; car, c'eſt à ce ſaint établiſſement que je dois le repos de mes autres Royaumes qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion, ainſi qu'il y en a eu tant, en France, en Angleterre & ailleurs.

Art. 4. Les Irlandois auront la liberté du commerce dans toute l'Europe, ainſi & de la même maniere qu'en jouiſſent mes autres ſujets des différens Royaumes.

Art. 5. Comme l'Angleterre proprement dite va appartenir à mon cher neveu & frère le Roi de France, les Irlandois pourront également commercer dans ce pays, ſans aucunes taxes, ni impôts; je les relève dès à préſent de tous les droits établis ſur leurs manufactures & leurs fabriques.

Art. 6. Il n'y aura plus de Parlement en Irlande; je caſſe dès a préſent celui qui y exiſte. Quand mes ſujets de ce Royaume auront quelques graces à demander, ou quelques repréſentations à faire, ils s'adreſſeront directement à moi, & ma bonté pourvoira à tous leurs beſoins.

Art. 7. Je nommerai pour le Gouvernement, un Viceroi. Sitôt ſon inſtallation, il fera dans tout ce Royaume la recherche la plus exacte de tous les livres contre la Religion, & les fera brûler en place publique, par main de bourreau, dans chaque Ville où ils auront été trouvés. Il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui ſont aprouvés par la Sainte Inquiſition dans tous mes Etats; & pour cet effet, on les traduira ſur le champ dans la langue du Pays.

Ce Sartine, My Lord, ſe croyoit ſi ſur de ſon coup, il en avoit ſi bien enfariné le Conſeil du Pardo, que les Miniſtres Caſtillans avoient déja dreſſé le Décret de Priſe de Poſſeſſion du Roi d'Eſpagne. Cette piéce, étant très rare, & ſurement inconnue à votre Seigneurie, je vous l'envoye, My Lord.

Don CARLOS, par la Grace de Dieu, Roi de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Jéruſalem, de Gibraltar, de Minorque, (*ici le nom de* 50 *autres Royaumes*) &c. &c. — A ceux de mon Conſeil, au Préſident, & aux Auditeurs de mes Audiences & Chancelleries, aux Alcades & Alguaſils de mes maiſon & Cour, aux Corrégidors, Alcades Majors &

naires tant de mes Couronnes, que des Seigneuries &
s, & à toutes autres perſonnes de quelque état, qua-
z condition qu'elles ſoient dans les cités, villes & lieux
es Royaumes & domination; SAVOIR FAISONS que
gé a propos d'adreſſer à mon Conſeil un Décret ſigné
n main, & conçu en termes:
Ayant par la miſéricorde Divine, réuni ſous ma Domi-
n le Royaume d'Irlande avec toutes les cités, villes,
, châteaux & îles en dépendant: Le premier de mes
rs eſt de commencer par les mettre ſous la protection
diate de la Très Sainte Trinité; & le ſecond, de
ouverner en bon pere, ainſi que j'ai fait juſqu'ici
mes autres ſujets.
J'ai donc cru, en premier lieu, devoir n'y établir
n Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine,
laquelle nous vivons, & hors de laquelle il n'y a
de ſalut. — En conſéquence, j'ordonne à tous les
ïles, Hérétiques & Schiſmatiques, qui ſe trouvent
llement en Irlande, & qui ne voudront pas ſe con-
r à la Foi, de ſortir de ce Royaume dans huit jours
us tard, à compter de celui de la notification qui y
faite du préſent Décret.
Je déclare tous leur biens confiſqués à mon profit,
ordonne qu'ils ſeront vendus dans ſix mois, comme
des Révérends Peres Jéſuites, pour, les deniers pro-
nt de la vente qui en ſera faite, être ſéqueſtrés, &
te employés à l'établiſſement des Couvents, tant
mmes que de femmes qui voudront, pour la plus
e gloire de Dieu, s'y retirer & ſervir, tant par leurs
ux, que par leurs exemples, à l'édification de leurs
s.
J'établis auſſi dans tout ce Royaume la Sainte inqui-
, ainſi qu'elle exiſte, à la ſatisfaction générale, dans
utres Etats.
En ſecond lieu, l'Adminiſtration civile & militaire
auſſi de même que dans mes autres Royaumes. Je
ime le Parlement d'Irlande, comme contraire au
ernement Monarchique, & capable de pouvoir fomen-
s diviſions & des troubles.
l y aura toujours un Vice Roi qui ſera ſa réſidence
blin, & qui maintiendra dans tout ce Royaume, ſous
nom, l'ordre & la tranquillité qui doivent y regner.
J'entends & ordonne que tous mes Sujets le recon-

noiſſent pour tel en Irlande, & qu'on, obéiſſe à ſes décrets comme s'ils étoient émanés de moi-même.

« J'accorde à tous les Irlandois les mêmes priviléges qu'mes autres Peuples; je ſupprime dès à préſent tous le droits précédemment établis ſur leurs fabriques & manufactures.

« Le Conſeil aura ſoin d'expédier les ordres & les avi néceſſaires pour que tous mes Sujets ſoient informés de m préſente réſolution Royale. »

Aranjuez, le premier jour de mon Regne en Irlande

Signé, MOI LE ROI.

Ne voilà t-il pas une piece curieuſe, My Lord? E voici une autre qui ne l'eſt pas moins.

RÉSOLUTIONS DU CONGRÈS AMÉRICAIN.

EN CONGRÈS.

« La juſtice de notre cauſe nous ayant relevé du joug ſous lequel les Anglois nous vouloient aſſervir, la Bénédiction Divine s'eſt répandue ſur nous & ſur nos armes. Ce lion rugiſſant qui cherchoit à nous dévorer eſt terraſſé la mer devenue libre, le commerce de l'Univers en entier va ſe faire d'un bout du monde à l'autre ſans trouble, ſans craindre aucune ſupériorité. Les peuples ci-devant aſſervis ſous le Gouvernement deſpotique de la Grande Bretagne s'en ſont heureuſement retirés. Diviſées en trois contrées différentes & trop foibles pour ſe ſoutenir par eux-mêmes, un tiers s'eſt mis ſous la protection du Roi de France, NOTRE GLORIEUX ALLIÉ, un autre tiers s'eſt donné à Sa Majeſté Catholique; & le troiſieme & dernier nous a fait demander à le réunir à nous, à partager nos droits qui ſont ceux des hommes, nos priviléges, nos prérogatives & notre liberté.

« Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers qu'en accordant à nos freres les Ecoſſois tous les ſecours qu'ils implorent, nous en faiſons des amis qui feront auſſi dans le cas de nous défendre & de nous aider en tems de néceſſité & de détreſſe.

« En conſéquence après avoir murement réfléchi ſur affaire de cette importance, & avoir pris les avis de nos Compatriotes;

ÉSOLU, que nous donnerons toute protection aux
tans d'Ecoſſe que nous regardons dès ce moment comme
freres, & comme faiſant partie de notre République.
ttendu que les Ecoſſois doivent jouir des mêmes privi-
s que nous.
'éſolu, qu'ils auront dans notre préſent Congrès autant
Députés que la Province de Penſilvanie ; que ces Dé-
és prendront leurs intérêts dans les affaires d'Etat, de
ne que ſi l'Ecoſſe faiſoit partie du préſent continent.
ttendu qu'étant incorporés à notre Gouvernement, ils
peuvent en être ſéparés en aucune circonſtance que ce
, ſur-tout dans les occaſions les plus brillantes.
ÉSOLU, 1°. Qu'à tous les feſtins & fêtes publiques,
oira une ſanté de plus en l'honneur de nos nouveaux
es. 2°. Qu'il ſera célébré tous les ans l'anniverſaire de
e glorieuſe réunion par le Congrès aſſemblé.
ttendu que les Ecoſſois n'ont point partagé avec nous
frais énormes de la guerre que nous avons été obligés
ſoutenir juſqu'à ce jour pour élever notre Gouverne-
nt Républicain, & dont cependant ils vont goûter avec
s les fruits & les avantages.
ÉSOLU, qu'ils ſeront tenus de payer en quatre termes
ux, dans l'eſpace de trois ans, au Congrès, par forme
ncorporation, la ſomme de 4 millions *ſterlings* en eſpeces,
non en papier.
Attendu que les Ecoſſois n'ont point de troupes réglées
rmi eux, ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir
défendre en cas d'hoſtilités.
RÉSOLU, que le Congrès aura dans l'Ecoſſe conſtam-
nt 20,000 hommes de troupes reglées, dont 15,000
nfanterie & 5000 de cavalerie ; que CETTE ARMÉE
RA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES ECOS-
IS, & le Congrès ſe réſervera de nommer le Gé-
ral & les Officiers ; lequel Général ne rendra compte
au Congrès de ſa conduite, par le moyen du Pro-
teur ci-après nommé, & exécutera ponctuellement ſes
dres.
Attendu que parmi des hommes raiſonnables, il ne doit
nais y avoir aucune diſpute pour fait de Religion, &
e la liberté de conſcience eſt un des plus beaux pri-
éges de l'homme.
RÉSOLU, qu'il n'y aura dans l'Ecoſſe aucune Religion
édominante ; que chaque particulier pourra y exercer

librement la Religion qu'il voudra, & qu'il ſera fai défenſe à tous les Ecoſſois, & particulierement aux Preſ bytériens d'avoir aucune querelle pour fait de Religion, *ſous peine de mort.*

Attendu que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecoſſe ne pourra dans les tems orageux donner les ordres néceſſaires auſſi promptement qu'il le feroit, s'il étoit ſur les lieux.

RÉSOLU, qu'il y aura à Edymbourg un Perſonnage auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs ſuffiſans pour maintenir la tranquillité de ce Royaume, tant au-dehors qu'au-dedans; que ce Chef aura le titre de PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSOISE, & la dénomination D'ALTESSE PROTECTORALE; qu'il pourra dans les cas les plus urgens, & lorſqu'il ne ſe trouvera le tems ſuffiſant pour prévenir le Congrès, faire marcher les troupes où il ſera néceſſaire, & leur donner tous les ordres convenables.

Attendu que le Protecteur de la liberté Ecoſſoiſe doit auſſi connoître particulierement les divers mouvemens des Cours de l'Europe dont il ſera plus près que nous, & prévenir les maux qui pourroient fondre ſur ce pays.

RÉSOLU, qu'il pourra avoir des Envoyés dans toutes les Cours, qu'il jugera néceſſaires, & en recevoir également de ces Cours, ainſi que cela s'eſt pratiqué auprès de S. A. R. Le Prince Charles, Gouverneur-Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu que, pour l'honneur de l'Ecoſſe, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à ſa dignité, & à la gloire de cette nation.

RÉSOLU, que ſur les premiers deniers provenant des charges & impoſitions publiques, telles qu'elles ſeront par nous arrêtées dans la premiere Aſſemblée où il y aura des Députés Ecoſſois, le Protecteur aura pour ſes dépenſes perſonnelles & celles de ſa maiſon & de ſes Officiers une ſomme annuelle de 500, 000 liv. *Sterling*.

Et dès à préſent, nous nommons pour PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSOISE, l'honnorable Marquis de Rockingham, à qui nous confions tous les pouvoirs ci-deſſus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecoſſoiſe au brave Général Burgoyne qui nous a ſi bien ſervi dans la derniere guerre, en ſe rendant à nous avec toute l'armée Angloiſe; nous réſervant de nommer dans la

niere Assemblée les autres Officiers de l'armée Ecos-
, après avoir préalablement reçu les avis dudit Mar-
de Rockingham, & dudit Général Burgoyne.
ait en Congrès, le premier jour de la réunion de l'Ecosse
nous.

Par ordre du Congrès,
Signé
CHARLES THOMSON,
Secrétaire.

el devroit être le résultat, My Lord, des vastes
ets formés par le Ministre de la Marine de France,
le partage de nos trois Royaumes.

vant de terminer cette longue épître, je crois encore
on devoir, My Lord, de vous faire part de quelques
rvations que m'a communiquées sur le Cabinet de
James dont votre Seigneurie est l'un des plus recom-
lables membres, *William Tranchet*, mon Confrère,
re Cordonnier en la Cité. Il fréquente journellement
verne; il en a recueilli les réflexions qui suivent.

Ce Cabinet, dit-il, défuni dans le fait, agit comme
étoit uni, par la raison que trois de ses membres
t trois têtes dans un bonnet, deux ayant deux têtes
s'arrangeroient mal dans le même bonnet, les trois
s opinant dubonnet, se laissent entraîner par la majo-
... *ergo!* les trois nobles Lords qui ont arrangé
têtes dans le même bonnet, manient seuls le timon
Etat.... *ergo!* leur opinion prévalant toujours, il
te de leur union partielle autant de bien ou autant
al qu'il en pourroit résulter d'une union générale.
est d'après ces principes, que mon Confrère Cordon-
, My Lord, tranche & décide avec raison qu'une *union*
ale seroit préférable à une *union partielle*. Pour y par-
, il détache du noble triumvirat, Lord G. Germaine
& il le suppose délibérant sur quelques questions
t avec Lord Bathurst & votre Seigneurie.

premiere des questions à agiter, dit mon Confrère
chet, celle à laquelle on est malheureusement forcé
venir plus souvent quon ne le voudroit, est celle-ci:
l, ou ne faut-il pas continuer la guerre? — Tout
onde sait, ou doit se douter, observe-t-il, que Lord
wich, par conséquent votre Seigneurie, My Lord,
le plus pénible des personnages à remplir, connois-
mieux que personne le fort & le foible de son dépar-

tement, ayant plus lieu de craindre que qui que ce so
que les ſommes qui devroient être employées à rendre
marine formidable, ne ſoient englouties, comme tant d'a
tres, dans ce que nos patriotes appellent le cloaque
corruption; eſt néceſſairement de tous les ſerviteurs d
Roi celui qui, ayant le plus à riſquer, le moins à gagn
par la guerre, deſire plus ſincerement la paix : On pe
donc ſuppoſer raiſonnablement que ſa réponſe à la queſtio
ci-deſſus poſée, ſeroit : *ſi l'on peut faire une paix honnorable
elle eſt certainement préférable à la guerre.*

— Ici, Lord Bathurſt, ou Lord Chancelier, dit me
Confrère, fera une *diſtinction*. Il demandera ce qu'on ente
par la paix? Si c'eſt avec les Américains, ou avec l
ennemis naturels de la Grande-Bretagne, qu'on la cro
praticable.

— Pour nous réconcilier avec les premiers, ajouter
t-il, il n'eſt point de ſacrifices compatibles avec l'honneu
que je ne conſeille, mais traiter avec les derniers, c'e
ce qui n'eſt propoſable que lorſqu'on en aura tiré une ve
geance proportionnée à l'offenſe.

— Lord G. Germaine conviendra que la paix av
l'Amérique eſt ſans doute un objet deſirable, mais il pro
vera qu'il eſt *impraticable*, & qu'il n'eſt même poſſib
de s'en occuper que lorſque les ennemis acharnés de
Grande-Bretagne, les ſuppôts naturels de la rébellio
cédant à la *vigueur des meſures* qu'il eſt indiſpenſable
prendre, livreront les Colonies rebelles à la merci de
mer-contrée; il démontrera que c'eſt en Amérique qu
faut porter les coups auxquels doit finalement céder
maiſon de Bourbon : que c'eſt en Amérique qu'il fa
conquérir la France, de même que l'Amérique a été co
quiſe en Allemagne. Il finira ſi vous voulez par cet étran
paradoxe : *la pourſuite vigoureuſe de la guerre, eſt un ac
d'humanité.*

De trois Conſeillers d'Etat, en voilà donc un, pourſu
mon Confrère, qui opineroit pour la paix générale; u
qui voudroit que l'on fit une paix partielle avec l'Am
rique, & que l'on continuât de faire la guerre aux enn
mis naturels; le troiſieme veut prouver qu'il n'y a qu'u
guerre générale & vigoureuſe qui puiſſe nous conduire
une paix honorable. Comment rapprocher ces trois avi
On dira, en tranchant ce nœud Gordien, & en ſuiva
l'impulſion que donne la majorité à toutes les meſures
Cabinet:

inet : — Cela eſt à merveille : je conçois que Lord
ndwich & le Lord Chancelier finiront par acquieſcer
x meſures déterminées par la majorité ; — il ſera décidé
il faut prendre des meſures vigoureuſes ; & c'eſt ce
on appellera l'*union parfaite du Cabinet.*

Mon Confrère, My Lord, veut prouver que, ſi cette
ion *partielle* étoit générale : de ces trois opinions, il
pourroit réſulter une quatrieme qui entraîneroit
tes les autres. — Je me ſuppoſe, m'écrit-il, admis
quatrieme, à la délibération dont je viens de tracer
marche. Lorſque mon tour arriveroit, je dirois à
d Sandwich : (à votre Seigneurie, My Lord) vous
irez la paix, vous avez bien raiſon ; au Lord Chan-
ier ; vous accorderiez volontiers la paix que vous
uſeriez à la France, à l'Eſpagne, à la Hollande ; vous
ez raiſon encore ; — à Lord Germaine : votre avis eſt
e, pour obtenir une paix générale, il fait pouſſer avec
ueur une guerre générale, vous avez raiſon auſſi :
tout ce qui manque à chacun de vos avis, c'eſt un
AN ! en fondant les trois avis enſemble, ils donnent
ir réſultat que, quoique la guerre ſoit deſirable, on
peut ſonger à une paix partielle ; que pour obtenir
e paix générale, il faut faire une guerre générale. . . .
! ſans doute générale, mais qu'elle ſoit générale dans
ute l'étendue du terme ! . . .

Que l'Europe, que le globe entier ſoient embraſés, ce
ſt que dans un embraſement univerſel que l'Empire
itannique peut ſe ſauver : ne vous amuſez point à manier
inſtrument rouillé que nos peres appelloient la *balance*
l'Europe ; l'ancien ſyſtême n'exiſte plus : les conſidé-
ions de commerce ont pris la place des rêveries poli-
ues dont ſe berçoient nos ayeux ; l'univers aujoud'hui
it être commerçant : partez de ce principe, & ſans
rdre votre tems à calculer quels ſont les peuples qu'il
de votre intérêt d'aſſocier à votre commerce, à l'ex-
ſion des autres, commencez par jetter la maſſe du
be dans la confuſion : — brandiſſez le flambeau ſur
continent, n'importe où tombera la premiere étincelle,
urvu que l'incendie en ſoit la ſuite & qu'il étende au
n ſes ravages : c'eſt dans la confuſion univerſelle que
choſes ſe formeront d'elles-mêmes dans l'ordre que la
udence humaine chercheroit vainement à leur aſſigner.
C'eſt des débris des Empires jaloux, des cendres de leur

fortereſſes que ſe formera la balance naturelle qui, dans les circonſtances actuelles, doit lier par de nouveaux pactes des peuples que jadis aucun intérêt ne rapprochoit.

Tant que vous vous bornerez à parler de *meſures vigoureuſes*, vos ennemis ont calculé vos forces : ils inſulteront à votre impuiſſance ; les prétendus Neutres, tranquilles ſpectateurs, vous laiſſeront conſumer en vains efforts, s'enrichiront de vos dépouilles, des pertes de votre commerce ; plus les coups que vous porterez, ſeront vigoureux, plus vos forces s'affoibliront. Vous finirez par ſuccomber glorieuſement ſous le nombre. Songez que la *Neutralité* ſignifie *nullité* ; que vous n'avez point d'amis, point d'alliés ; pas une ſeule nation qui veuille, ou oſe faire cauſe commune avec vous ; en un mot, la Neutralité eſt votre tombeau. Ne ſouffrez pas qu'elle exiſte, duſſiez vous dans dans le commencement ajouter au nombre de vos ennemis ; forcez les Neutres à prendre parti, & pour le reſte, repoſez-vous ſur la jalouſie qui en rangera une grande partie de votre côté.

N'euſſiez-vous pour vous dans le cours d'une campagne qu'une, ou deux, ou trois des Puiſſances de l'Europe, en ſuppoſant le reſte contre vous, votre ſituation ſeroit encore infiniment préférable à votre poſition actuelle ; vous partageriez les forces de la France, & ce point ſeul eſt le plus important de tous ; auſſi long-tems que vous ſouffrirez que cette nation active & aſpirante tourne toute ſon attention du côté de la marine, qu'elle applique à cet objet unique toutes ſes facultés, toutes ſes reſſources, elle ſuffira ſeule pour vous éclipſer ; oui : la prévention nationale ne m'aveugle pas au point de me diſſimuler que les revenus immenſes, illimités de la Couronne de France, conſtamment employés à l'aggrandiſſement de ſa marine, finiront par écraſer la votre : la France ſeule doit être l'objet de votre attention, parce qu'elle eſt à votre égard ce qu'eſt l'Empire à la Pruſſe, ce qu'eſt le Ruſſie au Turc : vous n'avez qu'une rivale naturelle, & cette rivale eſt la France ! — Auſſi, combien n'a pas été agréable à mes oreilles ce mot mémorable, renouvellé par Lord Lisburne ; combien n'ai-je pas été ravi d'entendre répéter par tout, ſelon l'invitation qu'en faiſoit S. S. *delenda eſt Carthago !*

Vous parlez de *meſures vigoureuſes*, & le courage ou la fierté ſuppléant en vous au défaut de forces effectives, vous ne conſiderez pas que le plus mauvais jeu que l'on puiſſe

uer eſt celui de quatre contre un, quand on a le malheur
e repréſenter l'*unité* dans cette rixe inégale. Au nom de
ut ce qui eſt grand, de tout ce qui vous eſt cher, ne vous
vrez pas aux illuſions de grandeur qui ont fait la fortune
e Chatham; ce grand homme, s'il préſidoit encore à nos
onſeils ſentiroit que les tems étant changés, il faut chan-
er de ſyſtême; que les Empereur & les Rois ont ſubſtitué
eſprit *mercantille* à l'eſprit de conquête & de domination,
que tous les peuples qui couvrent actuellement la ſurface
u globe peuvent être comparés à autant de négociants
anturiers qui, ayant formé la même ſpéculation, ſe diſ-
utent l'avantage d'arriver les premiers à l'endroit où les
ofits de cette ſpéculation doivent ſe réaliſer: ſi cette com-
raiſon eſt juſte, adoptez l'eſprit qui convient à la ſitua-
on du moment: renoncez à l'orgueil du diadême, à la
Majeſté du peuple Anglois: penſez & agiſſez, comme pen-
roient & agiroient des négociants dont on veut intercepter
commerce, ruiner le crédit, annéantir l'exiſtence.

Delenda eſt Carthago doit certainement être le mot de
lliement; très certainement, il faut, ſinon détruire,
moins affoiblir la marine de la France, qui exterminera
votre, ſi vous ni prenez garde; car elle eſt non ſeule-
ent redoutable par le nombre des vaiſſeaux, mais formi-
ble par la valeur de ſes Officiers, de ſes matelots, valeur
i acquiert de l'éclat à meſure qu'elle eſt exercée, & qui
acquerera encore à proportion des revers que vous
uyerez, des retraites multipliées aux quelles elle vous
rcera, & que l'Europe ſe laſſera de vous voir toujours
puter à la ſupériorité du nombre.

La France étant déja ce que vous la voyez être, aſſez
te pour vous tenir tête partout, (car vous ne pouvez
us diſſimuler que, juſqu'à préſent, vous n'avez encore
qu'elle à combattre, & que les avantages ſont tout au
ins douteux) que ſera-ce, lorſque l'Eſpagne plus ſé-
uſement embarquée dans la guerre, qu'elle ne paroît
re encore, developpera ſes efforts avec l'énergie dont
forces, peu entamées, ſont effectivement ſuſceptibles?
e ſera-ce, lorſque les petites factions que vous avez ſçu
er en Hollande, cédant à l'intérêt général, les Provin-
dites *Unies*, s'uniſſant en effet ne formeront qu'un corps
République combattant pour ſon exiſtence politique &
yſique? Vous direz des Etats-Généraux tout ce que vous
tera le reſſentiment: vous n'empêcherez jamais qu'ils

n'ayent la plus puiſſante des reſſources, celle d'un capital immenſe.

Tout ce que je vous repréſente, ne doit pas vous décourager, il s'en faut de beaucoup que ce ſoit mon intention: à Dieu ne plaiſe, non; je dis avec vous que l'Angleterre n'a de ſalut que dans les *meſures vigoureuſes*, mais je dis plus encore, je dis dans les meſures déſeſpérées: car enfin, tant que votre vigueur ſera concentrée en vous-mêmes, elle eſt limitée; celle de vos ennemis ne l'eſt pas, parcequ'elle peut tous les jours s'accroître de l'acceſſion de quelques neutres, & vous n'avez pas cet eſpoir. J'en reviens donc à ce que j'ai dit. Tout le développement de votre vigueur étant impuiſſant, tant que vous ſerez ſeuls contre quatre, tant que vous ſouffrirez que dix autres Puiſſances ſoient froides ſpectatrices de la rixe générale; parler de meſures vigoureuſes, comme vous l'entendez, c'eſt decéler le deſſein formée de ſuccomber plutôt. Parler vaguement de pouſſer vigoureuſement la guerre, c'eſt annoncer à l'univers que vous n'avez point de PLAN, parceque ce n'eſt pas avoir un plan que de dire qu'on ſe battera juſqu'à ce qu'il reſte un homme en état de porter le fuſil, à moins que vous n'appelliez *plan* le deſſein formé de vous enſevelir ſous les ruines de l'Empire. — Or, je prétends, moi, *William Tranchet*, que, s'il faut que l'Empire périſſe, il *faut qu'il entraine l'univers avec lui, que le même gouffre* engloutiſſe l'eſpece humaine.

Brandiſſez, je le répette, brandiſſez la torche que la vengeance a miſe entre vos mains, n'importe où le vent portera ſes étincelles, pourvu qu'elles tombent ſur quelque partie neutre du continent: ſi ce pouvoit être heureuſement à Anvers, toutes les eaux de l'Eſcaut ne ſuffiroient pas pour arrêter les progrès de l'incendie ſalutaire... Je vois etinceller dans les yeux de l'Empereur le deſir de ſoulever les maſſes de rochers dépoſées par la cupidité Hollandoiſe dans le ſein de *l'Eſcaut*, pour en interdire la navigation au Brabançon induſtrieux: ſecondez ce deſir, le dernier des Hollandois verſera juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, avant de ſouffrir qu'on détourne le canal des richeſſes dont il s'engraiſſe; la France verra avec inquiétude fleurir, ſi près de la Lorraine, des Etats capables un jour de la faire trembler: — Croyez-vous que Frederic portera un œil tranquille ſur ce ſpectacle nouveau? l'Empereur qui a prévu toutes ces ſenſations, n'a pas manqué

de pourvoir aux moyens d'en prévenir les ſuites, & la conduite récente de l'auguſte Impératrice de Ruſſie prouve qu'elle s'attend à voir glorieuſement employées les forces navales qu'elle a miſes ſur un pied ſi reſpectable. Ne me demandez pas ce que fera le Turc, ce que fera Guſtave ? Je l'ignore : Je ſçais à peu près le parti que prendront le Portugal & le Danemarck ; . . . & encore une fois, duſſiez-vous continuer la guerre avec un ou deux alliés, & compter le reſte de l'Europe contre vous, le grand objet eſt gagné, ſi vous partagez l'attention & les finances de la France."

Voilà, My Lord, comme *Maître Tranchet*, mon digne Confrère, parleroit, dit-il, au Conſeil du Roi, s'il avoit l'honneur d'y être admis ; voilà prétend-il, comme il ſe flatteroit d'y créer cette unanimité, cette *union générale* qui malheureuſement ne s'y trouve pas. Il forceroit les membres qui le compoſent à définir ce qu'ils entendent par ces mots vagues de *meſures vigoureuſes* : il leur prouveroit clair comme le jour qu'ils n'ont point de plan, il leur en fourniroit un, formé de leurs opinions rapprochées &, pour ainſi dire, fondues enſemble.

Je laiſſe à votre Seigneurie à apprécier le mérite de ces ſpéculations, My Lord : Encore deux lignes & je termine.

Delendo eſt Carthago, voilà la queſtion : à moins que nous ne culputions, que nous ne ruinions de fond en comble la marine de France, point de paix. Nous n'avons pas encore eu le malheur d'être battus, & grace au ciel, ce ne ſera pas encore de ſitôt le cas. Eh bien ! redoublons d'efforts & d'énergie ; profitons du moment où une ligue preſque univerſelle formée contre nous, eſt peu conſolidée ; pour *haſarder*, comme l'on dit, *le tout pour le tout*. Nos ennemis ont la ſupériorité du nombre : . . . Eh bien ! combien ſont-ils ? Trois contre deux, ou cinq contre trois ? . . . Qu'importe ? approchons, abordons, ſacrifions quelques vaiſſeaux ; il ne périrons ſûrement pas ſans entraîner dans le gouffre qui les abſorbera. Sur cinq que nous perdrons, nous en détruirons, à coup ſûr dix, & nous aurons bientôt rétabli l'égalité. Aux maux violents, il faut de violents remedes, comme dit le proverbe. Il faut enfin un terme à cette guerre ruineuſe. Tombons à corps perdu ſur nos ennemis. Les efforts qu'il leur faudra faire pour rétablir des marines à demi détruites, l'épuiſement de leurs finances qui ſuivra de près ces efforts, voilà ce qui réuſſira plus ſûrement à les ramener aux diſpoſitions

pacifiques d'où dépendent la proſpérité de leurs Etats, le bien être de leurs ſujets. Cherchons, atteignons, combattons, exterminons nos ennemis, My Lord : portons un coup déciſif, & s'il faut que nous ſuccombions, qu'un accès violent nous dérobe à l'horreur de nous voir miner & expirer de langueur. Je vous ſalue, & ſuis,

De votre Seigneurie,

MY LORD,

Le très-humble Serviteur,
THOMAS BOOT.

SEPTIEME LETTRE

De Lord SANDWICH a THOMAS BOOT.

Eh ! quel génie t'inſpire, Maſter Boot ! tu ſondes, tu pénétres, tu perces d'outre en outre le ſecret des Cabinets : tu diſcutes, on ne peut mieux, les intérêts des Puiſſances ! A te lire, à t'entendre, on ne te regardroit jamais pour ce que tu es, maſter Thomas. Ta lettre m'a fait grand plaiſir. Sûrement je ne t'euſſe jamais pris pour un ſi bel eſprit. Combien de génies enfouis dans les ténébres, qui, comme toi, dédaignent de ſe montrer à la lumière? je te remercie bien ſincérement de tes ſpéculations, de tes diſgreſſions, de tes ſavantes obſervations. Pourſuis, l'ami, tu me feras un plaiſir ſenſible. — Quelques lignes; . . je ne t'en écrirai pas davantage. Je vais faire, dans une heure, une tournée dans nos ports maritimes pour y preſſer l'armement de nos flottes qui, j'eſpére, avec la grace de Dieu, batteront, cette année, celles de nos ennemis.

Ah ! Maſter Boot, que tu as parfaitement bien ſaiſi l'état des choſes : . . . l'Amérique, la France, l'Eſpagne, la Hollande, les Neutres, tous nos ennemis, les Miniſtres, mes confrères & autres, que tu les as admirablement bien eſquiſſés ! Oui, Thomas, je te le répette, je ne t'euſſe jamais ſuppoſé tant de ſagacité, tant de lumières. Je n'ai pas la préſomption de me croire digne de tous les coups d'encenſoir que tu me dónnes, mais je fais de mon mieux

pour bien mériter de la patrie, & pour répondre le plus plus dignement poſſible à la confiance dont le Roi m'honore. Si je ſuis traverſé dans mes vues, dans mes nobles deſſeins; ſi les choſes ne vont pas à mon gré; ſi les Inſurgens ne ſont pas ſoumis, nos ennemis vaincus, ſi la paix n'eſt pas faite, ce n'eſt pas ma faute. Je ne ſuis ni devin, ni ſorcier; &, comme tu dis bien, en frappant du pied, il n'eſt pas en mon pouvoir de faire ſortir de la terre, des hommes & des vaiſſeaux. Pourtant avec le peu que j'ai en mains, on voit comme je tiens tête à tout le monde. Mes Confrères, les autres Miniſtres ont fait des ſottiſes, je dois les partager, les boire avec eux.

Du moment que la diviſion s'éleva entre nos Colonies & la Mere-patrie, je cherchai à l'appaiſer. Je prévoyois une rupture ouverte, & comme il eſt arrivé, ou arrivera, une guerre ſanglante. L'eſprit de vertige s'étoit répandu ſur le Conſeil: il s'eſt porté à une extrémité qui a eu pour nous des ſuites les plus funeſtes. Je ſentois que c'étoit en Amérique qu'on alloit forger les fers que nous prépare tôt ou tard le deſpotiſme. Je prévoyois d'avance que les Puiſſances voiſines & rivales ſe prévaudroient des circonſtances pour frapper ſur nous des coups imprévus durant nos querelles inteſtines. Bute, North, Germaine, & conſorts, rejetterent mes inſinuations comme des terreurs paniques: ils pouſſérent l'audace juſqu'à dire que nous étions capables de faire face à tous les événemens. Ils diſoient que nos Colonies ne feroient aucune réſiſtance; qu'au premier coup de canon, elles ſentiroient la néceſſité de ſe ſoumettre, & de prévenir les horreurs de la guerre. Pour mieux aider ces rumeurs, mes Confrères firent répandre dans Londres une multitude de carricatures; l'on tourna en dériſion la nouvelle milice des Colonies; on préſenta ces ſoldats ſous toutes ſortes de formes ridicules; on les mépriſoit, on s'en mocquoit, on les traitoit de balourds... Le Roi vient en Parlement, prononça un diſcours, ce fut la *ſentence de mort*. On fit des menaces: c'étoit une brouille de famille qu'on eut pu racommoder un verre de *Punch* à la main. On en fit une affaire grave: la ſciſſion éclata & dégénera bientôt en guerre civile. On excita l'émulation de la France: on ouvrit les yeux aux ennemis de la Grande-Bretagne; on fixa les regards du monde entier... Des femmes, oui, mon ami, des femmes de la Nouvelle-Jerſey ſe formerent aux armes & aux évolutions militaires: elles ſe préſentoient au

au combat, comme elles ſe préſentent à la chaſſe. Le ſexe de Briſtol, dans la Penſilvanie ne porta pas l'héroïſme juſqu'à s'enrôler, mais ſe cottiſa pour acheter des drapeaux, des fifres & des tambours, pour fournir des fuſils, des bayonnettes, des ſabres à ceux qui n'en auroient pas. Les Vieillards même dont le ſang eſt glacé, s'enflamma de cette ardeur guerriere. Il ſe forma une compagnie de vieux hommes: le Colonel étoit un vieux garçon de 97 ans: il en avoit paſſé 40 dans le ſervice: il s'étoit trouvé à 17 batailles rangées: le tambour avoit 84 ans. Au lieu de cocarde, ces vieux hommes portoient un crêpe à leurs chapeaux comme une marque expreſſive de leur douleur & de leur dévouement à la mort.

Enfin les Quakers, ces hommes ennemis du ſang, crurent, en faveur d'une ſi belle cauſe, d'un danger auſſi imminent pour leur liberté, devoir déroger à la loi qu'ils ſe ſont faite de ne point prendre les armes, & de ne jamais répandre le ſang humain.

Toutes ces choſes, mon ami, déſolèrent & intriguèrent mes Confreres. Ils s'aveuglèrent au point d'opérer entre nous & nos Colonies une ſciſſion abſolue. Naquit bientôt l'*Acte de confédération, ou d'union perpétuelle entre les Colonies-Unies de l'Amérique Septentrionale*, qui devoit ſubſiſter juſqu'à ce que tous leurs griefs fuſſent redreſſés.

A force de tergiverſations, de mauvaiſe foi, d'injuſtices de cruautés, de barbaries, Ami Boot, mon Confrère North conſomma le funeſte œuvre. Le genie infernal de Choiſeul, comme tu l'as dit fort bien, jetta le premier les ſemences de diviſion.

De ce premier pas fait, on excita nos Inſurgens des Colonies à en faire un ſecond, c'eſt-à-dire, à ſe déclarer *libres & dégagés de toute obéiſſance à la Couronne Britannique.* De là la Déclaration de leur Indépendance, du 4 Juillet 1776;.. De là la guerre actuelle entre nous, la France, l'Eſpagne, la Hollande, les Neutres, &c. &c. &c., — de là tous les maux qui affligent la patrie, ami, Boot. J'en ſuis bien ſincérement affecté. Je regarde la ſituation actuelle de la Grande-Bretagne comme très allarmante; mais on ſait combien, en mon particulier, j'ai marqué d'oppoſition aux meſures hoſtiles; avec quelle répugnance de ma part la guerre a été entrepriſe. Je conviens de l'état de détreſſe où nous nous trouvons; mais je ne doute nullement, Ami Thomas, que l'Angleterre, ne recouvre bientôt ſon ancienne ſplen-

leur; ne faſſe rentrer ſous l'allégeance de la mere patrie es Inſurgens de l'Amérique qui, nouveaux Icares, ont ris un vol ſi hardi; ne réduiſe à nos pieds nos nombreux nnemis, & ne redonne à ſes peuples le ſceptre des mers, n commerce étendu, une paix conſtante & glorieuſe, ne félicité aſſurée & durable.....

Adieu, Maſter Boot, je pars en poſte pour nos ports: e ne puis t'écrire plus au long.

HUITIEME LETTRE
DE THOMAS BOOT A LORD NORTH.

Au milieu de la foule des ennemis qui écraſe votre Seigneurie, craindrai-je, moi Thomas, d'élever la voix, d'être votre Champion, My Lord? Au milieu de la honte & de la confuſion dont la multitude de vos antagoniſtes cherche à vous couvrir chaque jour, appréhendrai-je de rompre avec eux autant de lances qu'il vous plaira, pour défendre votre gloire? Non, My Lord. Je connois la bonté de votre cœur, votre zéle, vos vertus patriotiques; j'apprécie, comme il convient, la ſageſſe de vos projets, & la pureté des motifs qui font agir votre Seigneurie. J'oſe bien dire que la haine univerſelle de la nation, & les malédictions qu'elle prononce contre vous, ne naiſſent que d'un mal entendu; que les méchants qui vous déchirent ſi cruellement ont tort: que les accuſations qu'ils ſement malicieuſement contre votre Seigneurie, ſont mal fondées; & que, ſi vous péchez, c'eſt par ignorance, encore plus que par malice, My Lord. Oui certes, votre Seigneurie ne voit pas l'abyme qu'elle creuſe ſous les pas de la Nation; elle ne voit pas le précipice qu'elle lui prépare; elle ne conçoit pas comment en voulant mener l'Empire à une grande fortune, elle finira par le perdre.

Entendez, My Lord: ſi votre Seigneurie eut eû la tête du petit Roi de Pruſſe, Fréderic II. à qui, dans mon tour d'Allemagne, j'ai rappetacé les botes; elle eut ainſi raiſonné: (ne penſez pas qu'il y entre de l'humeur de ma part, My Lord, je vous parle à cœur ouvert) „ eſt-il-de „ l'intérêt de la Grande-Bretagne de ſe plier aux demand- „ es du Congrès, ou de les rejetter? En les rejettant, „ y gagnerons-nous? ou en nous y prêtant, y perdrons „ nous?..... En prenant le premier parti, ne nous

„ attirerons-nous pas une guerre terrible ſur les bras? „ Aurons-nous, en ce cas, de quoi y faire face? de l'ar- „ gent, de, l'argent! . . .„ Ah! My Lord, que je regrette pour vous, pour moi, pour la patrie, que votre Seigneurie n'ait pas lû le *teſtament* politique des derniers Miniſtres de la Reine Anne, ſur les dépenſes de l'Angleterre pendant la guerre de 1701. Pour vous éviter la peine de le feuilleter, je vais vous tranſcrire les paragraphes eſſentiels que V. S. eut dû méditer.

„ Les articles de la *Grande-Alliance* ne nous obligeoient point à faire les prodigieuſes dépenſes que nous avons faites juſqu'à préſent . . . .„ (les articles propoſés par le Congrès de l'Amérique pour rentrer ſous l'allégeance de la mère Patrie, ne vous contraignoient pas, My, Lord, de faire faire à l'Angleterre des emprunts au de là de ſon *pouvoir* & de celui de la nation. C'étoit aſſez pour nous de différer le payement de nos anciennes dettes, de continuer la taxe ſur les terres & ſur le malt, avec les autres taxes déja impoſées . . . A quelque prix que les rebelles de l'Amérique nous euſſent offert leur réconciliation avec nous, elle ne pouvoit jamais être ſi ruineuſe que l'eſt & le ſera encore la guerre que nous a déclarée la maiſon de Bourbon, j'oſe dire toute la terre. Nos deſcendans auront de la peine à concevoir notre imprudence de nous être épuiſés pendant dix, peut-être, vingt ans, pour ſoutenir une guérre de *paille* qu'on eut pu éteindre avec un *ſçeau d'eau*, & dont la ſuite nous deviendra infailliblement onereuſe; nous, nous, My Lord, qui, pendant une paix de peu de durée, avions vu avec horreur l'excès des dettes dont nous étions accablés; qui déteſtions les pernicieux conſeils de ceux qui nous les avoient fait contracter, & qui cherchions des expédiens pour nous tirer du malheureux état où nous nous trouvions plongés. Nos deſcendans ne pourront conçevoir qu'avant que de nous être donné le tems de reſpirer, nous nous ſoyons téméraire-ment engagés dans la guerre la plus opiniatre & la plus affreuſe.

Nos dettes s'accumulent, My Lord: votre Seigneurie peut-elle répondre que nos neveux ſeront en état de les acquitter? Jamais nos ancêtres ne ſe virent réduits à l'extremité où ſe trouve la Nation, My Lord. Ni les Grecs, ni les Romains n'en ont jamais éprouvé une pareille. Je ſuis même perſuadé qu'il n'y a point de nation exiſtante ou à exiſter qui ſe ſoit trouvée ou puiſſe ſe trouver en notre état actuel, ſi on

xcepte l'Eſpagne qui s'attira un malheur pareil au notre, l y a environ *ſix-vingt* & tant d'ans, & qui ne s'en eſt pas ncore relevée. Nous apprendrons ſans doute, à nos deſendans, My Lord, à être ſages : mais cette ſageſſe leur outera cher, & je ſouhaite de bon cœur qu'ils ratifient ce ue nous avons fait en leur nom.

Rien de plus aiſé que de contracter des dettes & de les aiſſer payer à nos petits enfans ; nous pouvons même eſpéer qu'ils voudront bien les payer ; mais il eſt bien difficile 'aſſurer une paix auſſi longue qu'il faut pour cela. — Les ommes n'auront-ils pas toujours les mêmes paſſions ? N'y ura-t-il plus de Princes ambitieux & intéreſſés qui cherheront l'occaſion de faire la guerre ? ... Qu'on ne diſe pas ue ces Etats, ces Royaumes, ces Empires avec qui nos eſcendants pourront avoir un jour des démêlés ſont dans ne condition auſſi facheuſe que nous. Il eſt conſtant que ar nos revers, par les conjonctures où nous nous trouvons, ous ſommes en beaucoup plus mauvais état qu'eux, j'oſe ire que nos ennemis mêmes ; & pour peu que l'on conſidére a conſtitution de notre Gouvernement, la corruption de os mœurs, nos factions domeſtiques, &c. on comprend qu'il oit être bien difficile de nous rétablir, & à nos arriers neeux de ſuppléer à nos folies.

Ce ſera ſans doute une grande conſolation pour nos deſendans, de voir quelques haillons ſupendus dans la ſalle de Weſtminſter, achêtés aux prix de 100 ou 200 millions *Sterng*, dont ils payeront les intérêts ; ... & de pouvoir ſe anter, comme font certains gueux, que leurs ancêtres toient riches & puiſſans ....

Qu'eſt-ce qu'on appelle *crédit* ? My Lord ... Eſt-ce de ouvoir emprunter dix millions ? ... Je ne puis m'empêher de dire qu'un tel crédit eſt dangereux, qu'il eſt contre es loix Angloiſes, qu'il reſſent même la trahiſon. Rien n'a nt contribué à miner la nation que ce crédit. Pour moi, orſqu'au changement du dernier Miniſtère, je vis que ce rétendu crédit s'étoit évanoui, je le pris pour un bon aure ... Je m'imaginai voir un jeune héritier, qui ayant hangé ſon premier intendant, commençoit lui-même à ettre ordre à ſes affaires, avant qu'elles fuſſent déſeſpéées ...

Juſqu'ici, nous ne nous ſommes ſoutenus que par art, ce ui ne peut manquer de ruiner, avec le tems, l'Etat le ieux établi ... Non, non, il n'y a point de pays en

Europe plus fortuné & plus riche que le notre ; mais nous avons exténué un corps sain & robuſte, en l'accablant de remédes. Bientôt l'art ne ſervira plus de rien, ſi la nature ne fait un dernier effort.

Si l'Angleterre s'affoiblit en accumulant ſes dettes, My Lord, n'en doit-on pas conclure qu'elle devroit chercher à les éteindre, & par une ſuite néceſſaire, terminer la guerre à tout prix, & cultiver la paix avec ſoin ? Je ſuppoſe, comme votre Seigneurie, que l'honneur de la Grande-Bretagne & la néceſſité d'une défenſe légitime, l'ont miſe dans la néceſſité de contracter d'année à année de nouvelles dettes ; mais quelle imprudence ne peut-on pas reprocher à ſes Miniſtres, à vous en particulier, My Lord ; quand on voit qu'elle s'affoiblit par un faux point d'honneur, après s'être épuiſée par ambition & qu'elle pourſuit une guerre diſpendieuſe, déſeſpérée, une guerre qu'elle ne terminera qu'avec ignominie... Nous avons ſupporté le poids des dépenſes faites ſous les Regnes du Roi Guillaume & de la Reine Anne, & celles pour défendre la Pragmatique-Sanction & les intérêts de l'héritière de Charles VI. Nous ſommes encore courbés ſous le poids de celles que nous a fait contracter, dans la derniere guerre, l'orgueuil de Chatham ; — Et vous, My Lord, dans l'état le plus déſeſpéré, dans la ſituation la plus critique où puiſſe ſe trouver l'Empire Britannique, vous vous attachez à conſommer ſa ruine ? Ah ! ne tardons pas à mettre bas les armes, à en venir à une paix, coûte qui coûte !

L'Eſpagne, diſoit, il y a cent ans, un judicieux & profond Miniſtre d'Angleterre, qui comme vous, My Lord, étoit aſſis ſur les bancs de la Tréſorerie ; l'Eſpagne eſt un exemple frappant des funeſtes effets qu'opérent dans un Etat, d'anciennes dettes publiques, ainſi que de l'embarras & de l'impuiſſance même où elles jettent l'adminiſtration. Les Principales branches de ce Royaume ſont employées à payer les intérêts des ſommes empruntées, il y a une centaine d'années ; & la ſubſiſtance deſtinée à nourrir le corps politique, ſe trouvant détournée à d'autres uſages, il eſt devenu foible & incapable de réſiſter aux moindres accidents. Lorſqu'un peuple réduit à cette ſituation, vient à s'engager dans des guerres étrangères, ou ruineuſes, il eſt évident que ſes ennemis doivent peu redouter ſa Puiſſance, & que les alliés ont très peu de ſecours à en eſpérer.

Ces vaſtes anticipations ſur les revenus futurs, ont com-

mencé vers l'an 1608, & ont continué d'année à année, ſans qu'on ait ſongé à en diminuer le fardeau. Cette négligence ſeule a plus contribué à énerver la Monarchie d'Eſpagne que toutes les autres fautes qu'elle a pu commettre.

Ce peut être l'intérêt de quelques perſonnes dans une nation, que les finances de l'Etat ſoient embrouillées & ſans ordre; ſes revenus ſont un champ où il eſt toujours très facile de glaner, & le profit n'en eſt jamais ſi conſidérable que dans les urgences publiques. Mais la totalité du peuple eſt Intéreſſée à l'économie du Gouvernement & à la modération des impôts & des charges: cela devient impoſſible, lorſqu'une fois les dettes ſont aſſez conſidérables pour décourager des Miniſtres honnêtes, ou pour dégoûter des premieres places ceux qui ſont les plus capables de les remplir. C'eſt préciſément ce qu'on a vu arriver en Eſpagne; l'embarras de ſes affaires a été tel, que quoique ſes revenus ſoient des plus conſidérables, elles a plus d'une fois manqué d'argent pour avoir des flottes & des armées de terre. Telle à été la ſource des négligences & de la foibleſſe, ſi remarquables dans cette Monarchie.

En général par tout où les finances ſont dérangées, les vexations s'accumulent ſur le peuple. A la vérité, l'intérêt de quelques hommes puiſſans eſt de vivre ſous une adminiſtration relâchée, parcequ'alors les revenus publics ſe reſſentent de cette foibleſſe. La grandeur de ces particuliers conſiſte à tromper le Prince & l'Etat; & c'eſt alors que les loix ſe vendent à plus haut prix; que les injuſtices & les préférences odieuſes rapportent de plus grandes ſommes.

En réfléchiſſant ſur les cauſes qui, ſur la fin du dernier ſiécle, ont affoibli la Monarchie d'Eſpagne, quelle leçon importante pour nous, My Lord! au lieu de voir avec ſollicitude que nos guerres d'ambition, nos guerres de folie nous aient obligés de faire des emprunts conſidérables; nous glorifierons-nous du crédit de notre Gouvernement, & regarderons-nous notre immenſe dette nationale comme la preuve de nos richeſſes & de notre puiſſance?.. ah! My Lord, l'exemple de l'Eſpagne nous avertit des malheurs que nous nous préparons en adoptant la même politique; il nous préſage un bien cruel avenir!

Quand le Miniſtre de Madrid, tout fier des richeſſes de l'Amérique, & ne méditant que des conquêtes, commença à faire des emprunts en 1608, il n'auroit pas été ſurprenant

qu'on eut refuſé d'entendre un citoyen zélé & éclairé qui auroit prévu les inconvéniens des dettes publiques ou nationales, puiſqu'il n'y avoit point encore d'expérience qui les eut fait connoître à l'Europe : mais, My Lord, en ce ſiécle calculateur, ſommes-nous également excuſables ? Et ne pouvons-nous pas nous plaindre du poids des impôts qui nous accablent ?

Puiſque, comme votre Seigneurie n'en doute pas, My Lord, l'argent eſt le nerf de la politique moderne, doit-on être étonné des maux ſans nombre que l'accumulation des dettes nationales cauſe à la Grande-Bretagne ? en voyant les mœurs & la diſcipline militaire ſe relâcher chez les Romains, on auroit pû prédire leur ruine, parceque leur puiſſance portoit ſur ce double fondement. En voyant le déſordre dans les finances d'un Etat de l'Europe, on doit prévoir ſa décadence, parceque l'argent eſt le prix de tout, & que les emprunts tariſſent la ſource des revenus ordinaires. Il n'a fallu que 60 ans de mauvaiſe adminiſtration pour jetter autrefois l'Eſpagne dans le plus grand affoibliſſement ; il n'en faut pas *encore* deux, My Lord, avec l'abus & la prodigalité de nos finances pour produire le même effet en Angleterre. Il le produira, ſoyez en ſur, malgré les reſſorts d'un Gouvernement qui, par ſa nature, eſt plus attentif à la choſe publique que ne l'étoit celui des Succeſſeurs de Charles V.

De ces réflexions on doit conclure, ſi je ne me trompe, My Lord, que l'Angleterre a agi contre ſes véritables intérêts, lorſqu'elle a commencé la guerre de 1756, pendant qu'elle étoit encore accablée des dettes contractées à l'occaſion de l'héritiere de l'Empereur Charles VI, & ſous le regne de la Reine Anne : c'étoit à un fardeau peſant ajouter encore un fardeau plus peſant, c'étoit faire un pas vers ſa décadence. A cette heure, My Lord, que, comme vos ennemis le diſent, non pas moi au moins, à Dieu ne plaiſe ! A cette heure que la ſottiſe, l'impéritie, le reſſentiment de votre Seigneurie aggravent de jour en jour & de plus en plus le poids déja ſi conſidérable de nos dettes anciennes, en ſoutenant opiniatrément une guerre dénaturée, une guerre infame, une guerre qui eſt en horreur aux Dieux & aux hommes ; ne devons-nous pas appréhender de voir bientôt l'Empire Britannique crouler ſous ſes fondements ? Ah ! My Lord, la poſtérité verra-t-elle d'un œil froid ces guerres diſpendieuſes & cruelles, ces ſcènes de

ſang & d'horreur dans les quelles vous avez entrainés leurs peres ? Nos Neveux ne vomiront-ils pas ſur la mémoire de votre Seigneurie l'ignominie & l'opprobre ? ne fouleront-ils pas avec exécration ſa cendre à leur pieds, pour leur avoir forgé des fers avec la miſere & l'indigence ? ah ! My Lord, malgré la fierté de caractère du peuple Anglois, malgré l'expérience de ſes Amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve, comment pouvoir eſpérer de ne pas ſuccomber ? .. ah ! ah ! détournons nos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome ! . . .

Excuſez, My Lord, mais, j'ai entendu dire que tant qu'on ne meneroit pas à Tyburn un mauvais ſouverain, ou du moins un mauvais Miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation Angloiſe n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convient à un peuple qui oſe ſe croire & s'appeller libre ; que tant qu'elle laiſſeroit l'adminiſtration entre des mains ignorantes, corrompues, audacieuſes, elle ſe laiſſeroit précipiter impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

Ah ! My Lord, on noirciſ votre Seigneurie des accuſations les plus graves : on lui reproche des forfaits : on accumule tous les anathêmes ſur ſa tête : la majeure partie de la Nation la dévoüe au Tartare. . . hélas ! qu'on a bien tort ! moi, My Lord, votre admirateur, votre proneur en tout ſens ; tandis que vous paroiſſez plus noir aux yeux du peuple, que ne le fut jamais *Aſcalaphe*, quand Proſerpine indignée l'eut changé en un très vilain corbeau ; vous me paroiſſez plus blanc que le cygne qui ſort en battant des ailes du canal tranſparent dans le quel il s'eſt plongé. Mais à la place de votre Seigneurie, My Lord, *indolent & ami du repos*, comme vous dites ; au lieu de paſſer ma vie dans le fatras des affaires, comme vous faites, eſſuyer de jour en jour la fatigue déſagréable d'une guerre politique, & ſubir l'épreuve des attaques Parlementaires, des provocations, des injures ; à votre place, oui, à votre place, j'aimerois mieux m'aſſeoir comme l'indolent Indien ſous le *machenelier*, & y rendre l'eſprit en ſommeillant ! ADIEU, My Lord,

Votre Serviteur bien humble
THOMAS BOOT.

NEUVIEME LETTRE
De Lord NORTH a THOMAS BOOT.

JE n'ignore nullement, ami Boot, qu'on me noircit des couleurs les plus odieuſes. Mais quels ſont ces peintres injurieux, dont le pinceau téméraire trace mon tableau ? quelles ſont ces ames viles qui me diffament à la face de l'univers ? des Richmonds, des Shelburnes, des Rockinghams, des Burkes, des Fox, des Wilkes ; — & la canaille eſt leur écho ! Un tas de gens qui envient ma place, & qui ne cherchent qu'à me culbuter, maſter Thomas. Ah ! tu vois qu'il n'eſt pas beſoin de chercher bien loin les motifs qui délient leurs langues, & qui leur font tenir tous les propos indécens qu'ils ſement malignement ſur mon compte. Ils diſent que je ne m'attache, par reſſentiment, qu'à forger des foudres pour écraſer l'Empire, qu'à ériger *le Roi en tyran*, tandisque je ne cherche qu'à emporter d'aſſaut les remparts derriere les quels ſe cachent les bêtes féroces qui veulent dévorer la patrie. Les perſonnages les plus intégres des trois Royaumes ne peuvent s'empêcher d'honorer mes vertus, de reſpecter mon intégrité, de priſer mes talens, de m'accorder la plus haute eſtime, ami Boot. A l'exception de quelques jaloux, tous mal famés, Maſter Thomas, tout le monde déclare qu'il me trouve bien digne d'être non ſeulement le chef Lord de la Tréſorerie, mais auſſi le premier Miniſtre de l'Empire.

On dit de moi que j'accable la nation ſous le poids odieux & inſupportable d'une foule d'impôts, qui, de l'Etat le plus riche & le plus floriſſant, ont fait de l'Angleterre un hôpital, où il n'y a que les adminiſtrateurs & ceux qui les touchent, qui vivent dans l'abondance & les délices, tandis que les dettes de l'Etat ont abſorbé plus de vingt-cinq années de ſes revenus; tandis que je ſuis forcé ſans ceſſe à recourir à des expédiens ruineux, dont nous ne tirons jamais qu'un ſecours momentané, ſecours perfide qui nous plonge dans de nouveaux embarras, dans un miſére encore plus profonde.

On m'impute, je le ſais, ami Boot, mille détours, mille ruſes, une nuée de myſteres d'iniquité, des crimes, des forfaits, Dieu ſait combien ! je ſuis l'auteur du ſang innocemment répandu : je forge des fers à la patrie : mon Miniſtère n'eſt qu'un enchaînement d'inſultes, de vexations &

d'entrepriſes, qui toutes ne viſent qu'à façonner la Grande Bretagne au joug d'une obéiſſance paſſive ſous les ordres tyranniques d'un deſpotiſme abſolu ; je ne cherche, ami Boot, qu'à conſommer les œuvres de mort, de déſolation & de tyrannie, que j'ai déja commencées dès mon entrée dans la carrière Miniſtérielle par des actions d'une autorité & d'une perfidie, dont on trouveroit à peine des exemples dans les ſiécles les plus barbares : en un mot, ami Thomas, je ſuis un ſcélerat, un monſtre : dans l'autre vie, dévoué au Tartare, comme tu dis ; & dans celle-ci, point aſſez de potences, de roues, de bûchers pour compenſer mes mérites ! juſte Ciel ! . . .

Ah ! Maſter Boot, que l'audace ſe déchaîne ! la médiſance & la colomnie ne peuvent obſcurcir la vertu que pour un tems. La vengeance de ma patrie que je cherche, & ſon ſalut aſſuré ; . . . voilà l'objet de mes travaux, de mes veilles, de ma ſollicitude ! . . . Ah ! que ne ſuis-je le maître du tonnerre ! que ne puis-je le lancer à mon gré ! il produiroit pour la Grande Bretagne les effets les plus prompts & les plus ſalutaires !

Ami Thomas, je brave hautement & les huées & les ſots diſcours de l'Oppoſition, & les inſultes d'une Nation peu éclairée ſur ſes intérêts. La fin couronnera l'œuvre, j'eſpère. Le préjugé, le malheur des circonſtances, l'envie, tout eſt contre moi, je le ſais : mais, avec l'aide de Dieu, je me promets bien d'en tryompher avec honneur & gloire.

Fidele à mon Roi, fidele à ma patrie, fidele à remplir tous les devoirs de citoyen zélé, de Miniſtre intégre, de pere ſage, d'époux tendre, d'ami ſincere, je me vois au deſſus des atteintes de la médiſance, & je défie la calomnie de pouvoir réuſſir mieux qu'elle. La tranquillité regne dans mon cœur, la franchiſe remue mes levres, la candeur conduit ma plume, la modeſtie eſt ſur mon front, la ſérénité dans mes regards, & la noble aſſurance dans toute ma conduite, dans toutes mes démarches. Le peuple m'accable de malédictions, le Parlement d'injures ; mais mon innocence diſſipera les brigues de mes ennemis. Les traits dont ils veulent me percer ſeront impuiſſans : on ſera forcé tôt ou tard à rendre hommage aux vaſtes reſſources de mon génie, à la ſainteté de mes mœurs, à la ſageſſe de mes deſſeins. La poſtérité ſe glorifiera de mon Miniſtère : elle arguera d'ingratitude ſes peres. Elle dira de moi ; que j'ai été *l'homme fort*, *l'homme incomparable*. . . .

Ami Thomas, crois-moi, notre patrie malheureuſe ne gémira plus longtems ſous l'eſclavage de ſes tyrans, de ſes ennemis, de ſes rivaux. De mon ſouffle, j'acheverai bientôt de les anéantir ſans eſpérance de retour : la gloire du Roi, celle de la Grande-Bretagne accrue ſous mon Miniſtère, volera de bouche en bouche & d'âge en âge, pour ne finir qu'avec la Monarchie, dont je m'étudie ſi bien à conſolider les reſſorts & raffermir les fondements. . . .

ADIEU ; BOOT.

DIXIEME LETTRE

DE THOMAS BOOT A LORD GERMAINE.

IL faut que le Diable s'en mêle ! Oui, il faut que le Diable s'en mêle, My Lord! Quoi ? toujours battus, jamais battant ! Avec votre expérience militaire, toujours de malheureuſes campagnes ! Ah ! il faut bien que Satan ſoit à nos trouſſes, & que le divin génie d'Albion nous ait fait banqueroute. Ne penſez pas, My Lord, que, par pure malice, je veuille rapeller ici vos malheureuſes journées en Allemagne ! Dieu m'en garde ! mais pourtant, voilà ſix, ſept années que nous bataillons ſans ſuccès : . . . Que dis-je ? Voilà ſix, ſept années que nous n'éprouvons que déſaſtres, humiliations, revers. Quand je me rappelle que Bourgoigne a honteuſement lâché le pied, a ignominieuſement dépoſé les armes Angloiſes à Saratoga, avec ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés, devant une troupe de poltrons & de lâches, je frémis de tous mes membres, My Lord. Je ſuis bien loin d'en imputer la faute à votre Seigneurie ; mais pourtant, à dire vrai, il paroit qu'elle s'eſt plus d'une fois caſſé le nez dans cette pitoyable guerre. Pardonnez, My Lord, ſi j'ai certain louche ſur la ſageſſe de vos projets & ſur leur exécution. Les plus grands hommes font des fautes : *humanum eſt peccare*, dit St. Auguſtin. . . . Votre Seigneurie connoit-elle ce Lord de la Legende Romaine ? Cet axiome fait mieux votre apologie, que ne la pourroient faire toutes les ſentences de Bolingbroke, toutes les mathématiques de Newton. Vous êtes honnête homme, mais malheureux, My Lord : on ne peut que s'en prendre à votre mauvais deſtin. Dites lui donc qu'il a tort : que cent années de combats, de dévaſtations, de maſſacres, ne rétabliront jamais nos affaires, ne

nous feront pas recouvrer l'Amérique; que prétendre ſubjuguer nos Colonies, c'eſt le comble de la folice! . . .

Combien de fois, My Lord, votre Seigneurie ne nous a-t-elle pas aſſuré que les Rebelles étoient ſans habits, ſans armes, ſans diſcipline, réduits à la beface, & à la lettre, à périr de faim? Ces Rebelles pourtant n'ont pas laiſſé de faire échouer les efforts ſucceſſifs des plus habiles de nos Officiers & de nos meilleures troupes? Rien ne nous manquoit. Cependant qu'avons nous fait? *de la bouillie pour les chats.* Après bien du tems perdu, nous avons vu nos Officiers disgraciés, l'armée ſe conſumer inſenſiblement; la nation aggraver le poids de ſa dette, & par tout une augmentation de calamités.

J'oſe avancer, My Lord, que je connois parfaitement l'Amérique, & mieux que vous, ſurement, n'en déplaiſe à votre Seigneurie. J'ai auſſi voyagé là, comme ailleurs. J'ai fait autrefois des ſouliers à Philadelphie, à Boſton, en Canada, comme j'en fais actuellement à Londres, J'oſe dire, d'après la connoiſſance que j'ai de ce pays, que quand même la France, l'Eſpagne, la Hollande, ſans en excepter les Pandours de l'Empereur & les Huſſards du Roi de Pruſſe, ſe ligueroient avec nous contre l'Amérique, nous ne ſerions jamais en état de la conquérir.

Actuellement que la France & l'Eſpagne font cauſe commune avec les Inſurgens, qu'avons-nous à eſpérer? il faut être aveuglé par les préjugés les plus abſurdes pour n'en pas voir les conſéquences. .. Eh! Cette confédération formée autour de nous, & connue ſous le nom de *Neutéralité-armée*, oſerais-je demander quelle opinion vous en avez, My Lord?

Les Anglois ont long-tems reclamé l'empire de la mer. Ils l'ont même exercé, & pour dire la vérité, avec un deſpotiſme tyrannique & révoltant. Nous pouvions inſulter; outrager impunément toutes les nations; aucune n'oſoit s'oppoſer à nos prétentions. Nous les obligions partout à baiſſer pavillon. Nous faiſions des recherches, nous confiſquions leurs vaiſſeaux, d'après des loix que nous avions nous-mêmes établies. Aucun peuple n'étoit aſſez hardi pour ſe plaindre; ils s'imaginoient tous n'avoir d'autre parti à prendre que de ſe ſoumettre aveuglément à notre code maritime.

Quand les Puiſſances de l'Europe nous ont vus embarraſſés dans les troubles actuels, nos Colonies réſiſtant à tous nos efforts, & aſſiſtées par de puiſſans alliés, elles ont jugé l'oc-

caſion favorable pour recouvrer leure droits. Fatiguées de tant d'outrages révoltans, & profitant habilement de notre embarras, elles ont cru devoir former un code de loix qui ſerviroit de régle conſtante, en tems de paix ou de guerre; & au cas que nous refuſions d'y accéder, d'employer contre nous cette *Neutralité-armée*.

Si telle choſe arrive jamais, My Lord, qu'en doit-il réſulter? Qu'il nous faudra recevoir dorénavant les loix ſur mer de ceux à qui nous étions accoutumés d'en donner. Il n'y a rien là que de juſte; mais cela n'en eſt pas moins douloureux pour un peuple brave & courageux qui a joui longtems de cette ſouveraineté. Si nous refuſons de ſouſcrire aux Réglemens qu'on nous préſente, cette *Neutralité-armée* ſe joindra dès-lors à la France & à l'Eſpagne pour nous y forcer.

A notre guerre avec l'Amérique qui ſuffit aſſez pour nous tenir en échec, paroiſſent devoir ſe joindre bientôt les efforts armés de toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe. S'il nous eſt ſi difficile de pourſuivre la guerre avec les premiers, comment pourrons-nous tenir tête à tous les autres réunis?

Il y a certaines choſes a conſidérer rélativement aux Puiſſances Neutres, My Lord. Ou je me trompe fort, ou nous les verrons ſaiſir la premiere occaſion favorable pour nous faire le même compliment que nous avons reçu de la France. L'Amérique a déclaré ſon indépendance. La France & l'Eſpagne l'ont reconnue; les ſujets de ces deux Etats jouiſſent du bénéfice du commerce du nouveau-monde; les autres nations ſoupirent pour les mêmes avantages. Que feront-elles? Elles imiteront le même exemple, elles reconnoîtront l'indépendance de l'Amérique, & nous enverront dire: *ſi vous oſez nous moleſter. nous ſaurons nous défendre...* Eh bien! My Lord, vous croyez-vous en état de faire la guerre contre l'Univers entier?

Ah! ſi nous ne voulons pas, My Lord, éprouver une ruine totale au-dedans, & recevoir au-dehors la loi de nos voiſins, ne tardons pas à faire la paix avec l'Amérique. Il eſt encore tems avant que nos ſuccès ſoient balancés par des revers, avant que l'aigreur de la vengeance ait éteint les derniers reſtes de l'amitié naturelle entre deux nations, dont l'origine, le langage, la Religion & la conformation phyſique ſont les mêmes. L'indépendance des Colonies, la Grande-Bretagne tôt ou tard devra l'accorder. Renonçons aux poſſeſſions que nous ne ſaurions garder, ou à celles que nous ne pouvons plus recouvrer.

Mais direz-vous, peut-être, My Lord, la France ne permettra jamais aux Américains de faire avec nous une paix qu'aux conditions les plus humiliantes. Il faut bien peu connoître la France, pour avancer une pareille erreur. La base de leur alliance est, que ni la France ni l'Amérique ne traiteront avec la Grande-Bretagne sans la stipulation expresse de l'indépendance Américaine. Ainsi la paix dépend de nous.

En vain, My Lord, nous flaterions-nous d'avoir la paix auparavant. C'est l'intérêt de la France; c'est l'intérêt de l'Espagne; c'est l'intérêt de l'Europe que cette clause serve de base au traité. Il faut qu'il y ait une éternelle barrière entre l'Angleterre & l'Amérique. Autrement la guerre n'a point de terme.

Nous précipiterons-nous donc dans des calamités nouvelles & inévitables sur l'unique espoir de rencontrer des hazards heureux? Nous exposerons-nous à recevoir la loi de Puissances que nous faisions trembler d'un seul regard? Ou plutôt déposant les sentiments d'orgueil & de vengeance qui ne sont plus de saison, ne chercherons-nous pas, en gens sages, à tirer le meilleur parti des circonstances, à tâcher de nous garantir du mépris & de la détresse?

On demandera, peut-être, quel est le but de la France, en faisant de si grandes dépenses, si elle ne cherche pas à acquérir des possessions territoriales en Amérique? Mais ne lui suffit il pas d'acquérir la prépondérance en Europe? Quelle Puissance oseroit l'attaquer, si jamais l'Amérique est irrévocablement détachée de nous?

J'avoue, My Lord, que nous aurions des motifs suffisans de continuer la guerre, si nous avions quelque probabilité de succès; si nous avions quelque espoir de maintenir notre autorité sur les Colonies d'après vos plans. Mais c'est une folie d'entreprendre ce qu'on ne sauroit raisonnablement espérer d'obtenir; & ce qu'on ne peut entreprendre sans s'exposer à une ruine totale.

Si donc, My Lord, nous pouvons, une bonne fois, nous persuader que toutes nos calamités sont des suites de la guerre Américaine, & que nous devons en attendre de plus terribles encore; s'il est certain que nos succès dans ce pays-là sont loin de balancer nos malheurs; s'il est vrai que la puissance de nos ennemis augmente à mesure que la notre diminüe; s'il est vrai que nous n'avons pas un ami sur le secours du quel nous puissions compter; s'il est vrai que

toute l'Europe nous regarde d'un œil froid & d'un air d'étonnement, prêts à ſuccomber ſous les efforts d'une ligue générale ; ne devons-nous pas, tous tant que nous ſommes, demander la paix à cors & à cris, avant que nous ſoyons contraints à la recevoir à des conditions *intolérables*.

Les Américains échappés de nos mains, il ne nous reſte plus qu'à regagner leur amitié ; avec elle nous recouvrerons & notre commerce & ſon ſupport. Ne nous expoſons pas à perdre un avantage auſſi précieux. Prenons garde de ne pas ſacrifier ce qui nous reſte de notre ancien pouvoir, à la folie, à l'orgueil, à la vengeance.

Comment autrement, My Lord, ſortir du pas dangereux où nous ſommes engagés, que par une paix avec l'Amérique ? C'eſt le cri populaire, le cri univerſel, c'eſt le vœu de la nation entiere. Le Souverain qui héſite d'y déférer, expoſe au plus terrible des malheurs ſon peuple, ſa famille, & lui même; & le Miniſtre qui conſeille le contraire, mérite mille roues, milles buchers, toutes les potences du monde.

Vos ennemis reprochent à votre Seigneurie bien des forfanteries & des ſottiſes, My Lord : mais, je termine ; l'énumeration me meneroit trop loin : votre apologie eſt une tâche trop au deſſus de mes forces : j'en laiſſe l'entrepriſe à un plus heureux génie. Mais en finiſſant, je ne puis en honneur m'empêcher de remarquer que ſi votre Seigneurie eut bien réfléchi ſur les ſuites d'une guerre dénaturée & barbare, ſur les calamités qu'elle entrainera infailliblement ſur nos têtes, elle n'eut pas, ſans doute, *ſi à la légere deſcendu dans ce puits de difficultés*, dont j'ai peur qu'elle ne puiſſe pas ſe tirer à l'aide même des cornes de tous ſes confreres. Je ſuis avec eſtime,

De votre Seigneurie,
My Lord,
Le très obéiſſant ſerviteur
THOMAS BOOT.

ONZIEME LETTRE

DE LORD GERMAINE A THOMAS BOOT.

Je ſors d'un comité qui a duré douze heures d'horloge, ami Boot. Il y a été agité des affaires bien importantes. Je ſuis vraiment bien las de la guerre, bien las des avanies qu'elle m'attire ; je deſire ſincerement la paix, mais

je ne la conseillerai au Roi, je te jure, tant qu'il restera un homme, un affut, un canon dans les trois Royaumes. C'est nos droits, nos intérèts les plus importans, que je considére que nous avons à venger, la gloire du nom Breton que nous avons à défendre. L'étendart de la révolte a été levé par l'audace, il faut qu'il soit déchiré par la force. Que le fer & la flamme tombent sur les mains qui l'ont déployé !

Le glaive est tiré, ami Thomas, il ne doit plus s'arrêter que par la soumission entière des Colonies. Nous détruirons leurs villes; nous ravagerons leurs campagnes; leurs familles tomberont sous le fer Anglois; & si nous suspendons nos coups & désarmons nos bras, ce ne sera qu'à la lueur des incendies, sur la tombe de leurs peres, de leurs femmes, & de leurs enfans...

Ah! ami Boot, l'affaire de Saratoga me tient bien tant à cœur, que la malheureuse journée d'Ouessant à Sandwich. J'en aurai vengeance: laisse faire! J'userai de toute la sévérité des armes; point du tout de ménagement. Les Américains répondront au ciel & à la terre de leurs propres malheurs.

Ce sont des rébelles, des ingrats... La terre qu'ils occupent est la notre; nous sommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenseurs; nous nous sommes endettés pour eux; notre honneur est engagé; nous sommes la mère-patrie; ils ne veulent ni obéir à la Grande-Bretagne, ni adopter nos constitutions; ils veulent être indépendans de nous. Depuis quand des enfans rébelles ont ils le droit de s'armer contre leur mère, de lui ravir son héritage, de déchirer son sein?...

Nous nous armerons, ami Boot, s'il le faut, contre la terre, le ciel, l'enfer même, pour venger nos droits offensés; notre grandeur trahie. Nous déployerons cette puissance qui s'est faite redouter, à la fois, dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde, qui a si souvent étonné l'Amérique elle-même; & puis qu'entre un peuple souverain & le sujet qui se révolte, il n'y a plus désormais d'autre traité que la force; la force en décidera. Magré vent & marée, nous conserverons, nous reprendrons cet univers qui nous appartient, & que l'ingratitude & l'audace veulent nous ravir.

La paix au prix de l'indépendance de l'Amérique! Jamais, jamais! Ami Thomas: nous avons des milliers de

70-474
W.C. Harper
Feb. '70

bouches de feu toutes prêtes qui vont vomir la déſolatio
& la mort ſur l'univers. Que nous ſubjuguyons ou no
les Colonies par la force des armes dans le cours de cett
campagne : elles n'en rentreront pas moins ſous la domi
nation de la Grande-Bretagne avant que douze mois ſoien
révolus.

Quoi qu'on en diſe dans tous les libelles politiques, pé
riodiques, &c. l'Amérique ne peut être, ne ſera pas indé
pendante.

La Hollande que nous avons attaquée ; l'Eſpagne qu
nous a provoquée. Ami Boot, n'ont pas encore eu la har
dieſſe de reconnoître cette indépendance : la France vi
pourtant d'aſſez bonne intelligence avec ces Puiſſances
(puiſqu'elle fait cauſe commune avec elles) pour ne pa
ignorer les motifs qui les ont empêchées de l'imiter ; &
les approuvant, elle n'attend que l'occaſion de rétrogra
der décemment.

Toutes les Puiſſances *neutres* connoiſſent ces motifs, le
goûtent, & ſentent les dangers dans les quels l'indépen
dance de l'Amérique plongeroit l'Europe entiere.

Si, dans deux mois, Ami Boot, la France, l'Eſpagne
la Hollande, ne viennent nous demander pardon à St. Ja
mes, & ſe jetter humblement à nos pieds, pour que nou
leur accordions le coup de grace ; ah ! Que nous ſauron
bien leur faire mordre les pouces ! . . .

Moque-toi, mon ami, de nos *Sonneurs d'alarme*. Nou
ne ſommes pas, grace au ciel ! réduits encore à ſubir l
loi. Nous ſavons parfaitement bien qu'en nous relâcha
un peu de nos prétentions ſur l'Amérique, nous rendrion
d'un ſeul mot la paix à l'Europe : — mais peins-toi à l'id
l'étendue de nos reſſources, calcules les millions *Sterli*
que nous avons encore au ſervice de l'Etat, le nombre
vaiſſeaux qui doivent égaler nos forces navales à celles
l'ennemi ; repreſente-toi ſur-tout que Germaine, Stormo
Sandwich & North ſont dans le Conſeil du Roi & dirige
ſes armes ! — Ah ! tu ne ſais pas que nous avons ci
quante millions *Sterling* DORMANTS pour le ſervice
l'année prochaine ! Oh le trembleur ! le trembleur ! . . .

A propos, Maſter Thomas, je te charge d'une commiſſi
de 25400 paires de ſouliers pour nos *enfans perdues* de l'Am
rique : Clinton & Cornwallis me marquent, par leurs de
nieres dépêches, qu'ils ſont nuds pieds ! . . . les pauvr
gens ! je les plains de tout mon cœur. Adieu, Thomas,

Ton bon ami G. GERMAINE. FIN.

E782
.P859ar

~~7477~~

553